515901A

OBSERVATIONS

ET

DISSERTATIONS

DE MÉDECINE PRATIQUE.

OBSERVATIONS
ET
DISSERTATIONS
DE MÉDECINE PRATIQUE,
PUBLIÉES EN FORME DE LETTRES.

PAR MR. TISSOT,

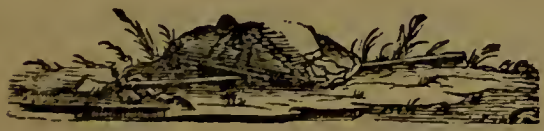
Professeur en Médecine à LAUSANNE, de la Soc. Royale de LONDRES, de l'Acad. Méd. Ph. de BASLE, de la Soc. Économ. de BERNE, de la Soc. Phys. expér. de ROTTERDAM, &c.

Et traduites avec l'approbation de l'Auteur,

PAR MR. VICAT,

Membre correspondant de la Soc. Roy. de Gottingue, Médecin pensionné de la ville de Payerne, &c.

TOME PREMIER.



A LAUSANNE,

Chez FRANÇ. GRASSET & Comp.

Et chez les principaux Libr. de l'Europe.

M. DCC. LXXXIV.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ÉPITRE DÉDICATOIRE A

Mr. TISSOT,

Docteur Médecin, de la Société Royale de LONDRES, de l'Académie Médico-Physique de BASLE, de la Société Économique de BERNE, & de celle de Physique Expérimentale de ROTTERDAM, &c.

MONSIEUR,

EN profitant de la permission que vous avez bien voulu me donner de vous dédier cette traduction, je ne fais que m'acquitter envers vous, Monsieur, d'un tribut qui vous est naturellement dû, puisque la matiere vous appartient, & je ne fais que remplir un devoir que mon inclination me

dictoit de concert avec les ſentimens de reconnoiſſance ſur leſquels vous vous êtes acquis des droits bien réels par les obligations eſſentielles que je vous ai, Monſieur, depuis long-tems. Juſqu'ici je n'ai point eu d'occaſion de vous témoigner à mon gré ma ſenſibilité à cet égard: je ſaiſis celle-ci avec d'autant plus d'empreſſement qu'elle eſt mieux aſſortie à votre maniere de penſer délicate & à mes ſentimens. Veuillez donc agréer ma traduction, comme une foible marque de la vive reconnoiſſance & du dévouement reſpectueux avec leſquels je ſuis,

MONSIEUR,

Payerne le 19 *Août* 1779.

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

VIÇAT D. M.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

C'EST ſans doute un préjugé très-avantageux pour cette traduction, & très-honorable pour moi, que monſieur TISSOT ait bien voulu encourager les libraires à l'imprimer, en diſant, *que j'étois très en état de donner une bonne traduction françoiſe de ſes Obſervations*, &c. publiées en latin en 1770, ſous le titre de *Epiſtolæ medico practicæ.*

Je ne prétens cependant point m'enorgueillir d'un ſuffrage auſſi flatteur, au point de croire que j'aie rempli à tous égards les deſirs de l'illuſtre Auteur & du public. J'ai fait, il eſt vrai, de mon mieux pour

y parvenir par rapport à la clarté & à la fidélité de la traduction : j'eſpere n'y avoir pas mal réuſſi ; du moins autant que ces bonnes qualités dépendent d'une exactitude ſcrupuleuſe, ayant fait mon poſſible pour ne la jamais perdre de vue. Et afin de ne rien laiſſer à déſirer à cet égard, j'ai prié monſieur TISSOT de vouloir bien jetter un coup-d'œil ſur mon ouvrage, & en particulier ſur certains paſſages du ſens deſquels je n'étois pas parfaitement ſûr : il s'y eſt prêté fort obligeamment, & a daigné fixer mes incertitudes pour une partie de l'ouvrage ; il ne lui a pas été poſſible de le faire pour le reſte.

Je ſouhaiterois que le ſtyle répondît à l'excellence de l'ouvrage, mais je n'ai ni aſſez de talens ni aſſez de

loisir pour pouvoir m'en flatter : il faut donc que les lecteurs raisonnables s'en consolent avec moi, en pensant que cette traduction, quelque dépourvue qu'elle soit des graces de l'élocution, n'en renferme pas moins des choses de la plus grande utilité, & ne les met pas moins à la portée d'une infinité de personnes, qui n'auroient jamais pu en profiter, si l'original n'eût pas été traduit.

J'ai cru devoir ajouter par-ci par-là, en forme de notes, certaines explications & additions qui m'ont paru nécessaires pour l'intelligence de la plûpart des lecteurs, & pour y insérer les passages d'auteurs, des titres de livres & certaines dénominations, lesquels j'ai pensé qu'on seroit peut-être bien-aise de trouver dans les

deux langues. J'ai déſigné ces notes par une croix †, afin de les diſtinguer de celles de l'auteur.

Enfin, j'ai ajouté un choix de quelques pieces nouvelles très-intéreſſantes publiées en dernier lieu en Allemagne ſur la maladie attribuée ci-devant au ſeigle ergoté.

LET-

LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.

LETTRE
SUR
L'INOCULATION
DE
LA PETITE VÉROLE.

A MONSIEUR LE COMTE
FRANÇ. RONCALLO PAROLINI (*).

MONSIEUR,

J'Ai eu l'honneur de vous remercier en particulier de la bonté que vous avez eue de me faire part de la lettre que vous aviez écrite à M. PONTICELLI contre l'inoculation. Cependant en vous faisant ces re-

(*) Cette lettre s'est trouvée placée par mégarde vers la fin de l'ouvrage latin, tandis que suivant l'ordre des tems, elle devoit précéder celle qui est adressée à Mr. ZIMMERMANN, & être lue la premiere.

merciemens, j'ai gardé un profond ſilence ſur l'objet de la lettre même. Mais comme à préſent Monſieur, vous attaquez publiquement l'inoculation, je crois devoir en prendre auſſi publiquement la défenſe. J'appris avec joie, il y a quelques ſemaines, que Mr. ZIMMERMANN l'avoit entrepriſe. J'étois charmé que l'inoculation eût trouvé un tel défenſeur, & je me félicitois d'être par-là même diſpenſé de renouer une diſpute ennuyeuſe. Mais Mr. ZIMMERMANN a changé d'avis; les prieres de cet ami ſont des ordres pour moi: je deſcends donc derechef dans l'arène, & je me prépare à y peſer, de ſang froid, les objections que vous avez faites, *l'eſprit animé par le feu que vous inſpire cette cauſe.* Cependant, comme il y a dans votre lettre pluſieurs choſes qui avoient déja été dites longtems auparavant par Mr. DE HAEN, je ne m'arrêterai qu'aux nouvelles difficultés qu'elles propoſent. Ce ne ſera pas une tâche pénible.

1°. Je me félicite, Monſieur, de ce que vous êtes dans les mêmes idées que moi, par rapport à l'univerſalité de la

---

J'ai donc cru devoir faire uſage de cet avis de l'Auteur, en mettant cette lettre à la place qu'il lui a aſſignée. (*Note du Traducteur.*)

petite vérole. Mais outre cela, vous la croyez auſſi ancienne que le monde ; nous ne ſommes pas d'accord ſur ce point, mais cela ne fait rien à la cauſe de l'inoculation.

2°. Vous croyez qu'*avant qu'on ait eu cette maladie, le ſang eſt acerbe, mal mûr, qu'il n'a point encore jetté ſon écume, qu'il contient quelque choſe de vicieux, de viſqueux, de crud, d'acide, d'âpre, en un mot, quelque choſe de contraire à la ſanté.* C'eſt ce que vous nieront peut-être des praticiens ſans nombre, qui admirent tous les jours la ſanté vigoureuſe dont jouiſſent tant d'enfans & quelques adultes, quoiqu'ils n'aient point eu la petite vérole. Mr. BIANCHI lui-même (*a*) ne ſera pas de votre avis, lui qui parvient à un âge avancé, & qui eſt bien portant, autant que je puis le ſavoir, ſans avoir encore paſſé par cette maladie. Mais je vous accorde votre ſuppoſition, & cela d'autant plus volontiers, que cherchant de toutes parts des ſuffrages, je puis fonder ſur cette ſuppoſition même un raiſonnement qui vient à l'appui de ma cauſe, & auquel je ne vois pas qu'on puiſſe rien répli-

(*a*) C'eſt un de ceux qui ont écrit contre l'inoculation. Il en ſera parlé plus bas.

quer : le voici, revêtu de la forme syllogistique.

Le sang, avant la petite vérole, est très-mauvais, & contraire à la santé,
Mais la petite vérole lui donne la salubrité,
Donc il faut procurer cette maladie le plutôt possible.

3°. Je vous rends graces des deux histoires que vous avez bien voulu publier, elles sont une preuve de la candeur avec laquelle vous en agissez vis-à-vis de vos adversaires; car l'une & l'autre font en faveur de l'inoculation. La premiere démontre, 1°. qu'il y a des petites véroles *très-pestilentielles*, puisque six enfans en sont morts dans une seule maison. 2°. Que l'inoculation est très-salutaire, puisque par son moyen un septieme enfant, le seul qui restât dans cette maison, a été arraché à l'affreux destin dont il étoit menacé. Je serois porté à croire que c'est un pareil succès qui a engagé des hommes sages à inoculer pour la premiere fois la petite vérole. Vous avez très-bien & savamment observé que personne ne s'inquiétera de ces symptômes, qui épouvantent les femmes, & qui les portent à s'exhaler en reproches insultans, puisque ces mêmes symptômes sont les avant-

coureurs des petites véroles les plus bénignes.

Votre deuxieme hiſtoire prouve qu'il y a des petites véroles naturelles qui ſont mortelles ; ce que preſque perſonne ne nie : ainſi cette aſſertion pourra paroître de peu d'importance aux railleurs ; mais tout ce qui peut étayer une vérité importe beaucoup aux gens ſenſés : & aſſurément, ſi je fais un jour remettre ſous la preſſe ma lettre à Mr. DE HAEN, je n'omettrai point vos obſervations ; &, fondé ſur l'autorité de l'un & de l'autre, je me ferai une gloire de pouvoir citer la vôtre.

4°. Plut-à-Dieu que ce que vous dites de la néceſſité d'une maturité du virus variolique fût vrai ! car cela feroit en faveur de ma cauſe : mais hélas ! un bon nombre de raiſons ne permettent pas de le croire ; celle-ci ſur-tout, qui eſt des plus connues, s'y oppoſe : la petite vérole n'eſt pas une maladie errante, qui attaque un à un & ſucceſſivement chaque individu parvenu à-peu-près au même âge ; ce qui devroit arriver, ſi elle n'étoit miſe en jeu que par un développement, comme l'avoit avancé Mr. HAEN, ou par un état de maturité, comme vous le prétendez aujourd'hui : mais cette maladie regne à la maniere

d'une épidémie, & alors elle attaque tous les âges, dès le premier inſtant de la vie juſqu'à l'extrême vieilleſſe; ſouvent elle s'empare dans la même maiſon de la perſonne la plus âgée & de la plus jeune, tandis que celles d'un âge intermédiaire en ſont exemtes. L'âge n'a donc ici aucune influence, mais tout dépend des circonſtances qui favoriſent ou empêchent l'inhalation du venin. Ce venin n'eſt donc pas un venin inné & qui mûriſſe; mais il s'introduit dans le corps: alors ſemblable à un levain, il excite une corruption d'une nature qui lui eſt particuliere: l'acrimonie qui en réſulte produit une fievre, qui ſe terminant par une criſe faite à la peau, quitte le ſang, & le laiſſe dépouillé de l'aptitude à ſubir dans la ſuite une pareille dégénération: cela poſé, votre adage qui dit, *que toute matiere qui s'introduit dans un corps y reçoit les modifications de ce corps;* cet adage, dis-je, fronde auſſi bien la petite vérole naturelle que la petite vérole inoculée; il eſt également en oppoſition avec les ſiniſtres conſéquences que vous en déduiſez; mais les circonſtances détruiſent cette conformité.

5°. Vous parlez enſuite des petites véroles qui peuvent ſurvenir une ſeconde

fois ; mais comme j'ai répondu à cette objection dans celle de mes lettres que je viens de citer, vous me permettrez bien de n'y pas revenir. J'ai lu au reste avec plaisir le tableau raccourci, mais peint d'après nature, que vous faites des ravages de la petite vérole naturelle : c'est assurément une piece à opposer aux ennemis de l'inoculation.

6°. Après avoir présenté les choses sous le point de vue le plus contraire à l'inoculation, vous faites cette question : *Ces assertions étant établies, qui sera assez fou ?* &c. Si je ne détestois cette injure, qui ne doit pas sortir de la bouche d'un chrétien, je demanderois à mon tour ; *ces assertions étant détruites, qui sera*, &c.

7°. Vous objectez qu'il y a des peaux dures & denses, & que cette circonstance est fâcheuse pour ceux qui prennent la petite vérole. Il est vrai qu'on voit des personnes dont la peau a ce défaut, & demande une méthode propre à l'amollir : telle est la méthode de l'inoculation.

8°. J'approuve tout-à-fait l'épître dédicatoire que vous avez mise à la tête de votre *Médecine Européenne* (†), en

(†) Ouvrage qui a paru en latin sous le titre de *Europa Medica.*

l'adreſſant à Mgr. le Dauphin, & que vous voulez bien redonner, ſi à propos & ſi utilement, en entier dans votre lettre : les ornemens dont vous avez embelli cet ouvrage auront ſans doute l'approbation de tous les relieurs qui ſe piquent d'élégance.

9°. Vous continuez en diſant : *la tranſfuſion eſt tombée, l'inoculation ſa ſœur tombera auſſi.* Je ne me ſerois pas douté qu'elles fuſſent ſœurs, & il ne faudroit pas moins que votre autorité pour me le perſuader. Car qu'eſt-ce que la tranſfuſion ? C'eſt une opération par laquelle on ſoutire les humeurs qui circulent naturellement dans le corps humain, mais qui ſont corrompues ; pour leur ſubſtituer les humeurs pures d'un autre corps, mais qui ſouvent ſont d'une nature contraire aux vaiſſeaux qui les reçoivent, enſorte qu'elles troublent les fonctions & toute l'économie animale. L'inoculation excite dans les humeurs un mouvement qu'elles doivent néceſſairement éprouver un jour ; & elle l'excite dans un tems où l'expérience, ce maître des ſciences réelles, nous a appris que ce mouvement ſeroit paiſible, doux & ſalutaire : elle prévient ainſi celui qui pourroit arriver dans un autre tems & dans des circonſtances facheuſes, dont l'effet

eſt ſouvent funeſte : voilà une fraternité bien étrange !

10°. *Nous ne nous étonnerons point*, dites-vous, *de voir de nos jours des ſavans abandonner la médecine électrique ; l'inoculation aura le même ſort.* Il n'y a réellement rien là qui doive vous étonner. Car ſi jamais l'uſage de l'électricité en médecine a été en vigueur, c'eſt aujourd'hui ; & s'il s'agit de faire voir la quantité & l'importance des cures qu'elle eſt capable d'opérer, je vous citerai l'autorité de Mr. DE HAEN, qui ſeule en vaut pluſieurs autres : on trouve dans les ouvrages accomplis dont il eſt l'auteur, & qui ne peuvent guere vous être inconnus, des exemples ſans nombre de guériſons dues à l'électricité, & qu'on avoit entrepriſes inutilement avec tous les autres remedes. Ces ſuccès me font eſpérer que cet excellent auteur en publiera un jour de plus heureux encore en faveur de l'inoculation. Mais quoi ? ambitionneriez-vous de paſſer pour haïr les nouveautés, & ſeriez-vous ennemi de tout ce qui ne ſent pas l'antiquité ?

Et ne vous ſentez-vous que de la haine & du mépris pour tout ce qui n'eſt pas étranger au pays que vous habitez, ou qui n'appartient pas aux ſiecles paſſés ?

ne faites-vous cas que du tems jadis (†)?

11°. Vous demandez, qui ajoutera foi aux relations de pluſieurs perſonnages diſtingués par les talens de leur eſprit, par leur probité & leur réputation? Car tels ſont tous ceux dont vous faites mention: il n'y a que moi que vous puiſſiez en excepter, quant au génie & à la célébrité. Il eſt aiſé de répondre à cette queſtion: tout homme honnête & de bonne foi admettra la vérité de ces relations, tant qu'il n'exiſtera point de témoignages irréfragables, qui prouvent qu'elles ſont erronées.

12°. Vous rapportez, en la mettant au rang des fables ou des contes de vieilles femmes, l'hiſtoire des fils du duc d'ORLÉANS, que vous dites avoir lue dans le petit ouvrage que j'ai publié ſous le titre d'*Inoculation juſtifiée.* Je vous avoue, Monſieur, que j'ai été étonné de voir que vous m'accordez ſi gratuitement le don de deviner. Car ce n'eſt qu'en devinant que j'aurois pu faire

(†) Je crois devoir tranſcrire ici les vers dont j'ai rendu le ſens.

Et niſi quæ terris ſemota, tuiſque
Temporibus defuncta vides, faſtidis & odis,
Laudator temporis acti.

au mois de Juin de 1754, le récit de l'inoculation administrée par Mr. TRONCHIN, au mois d'Avril de 1756. Tous ceux qui auront lu ce petit traité, & qui n'y auront pas vu le plus petit indice de cette inoculation, admireront la sagacité qui vous a fait découvrir si clairement cette histoire à travers les paroles prophétiques & vraiment apocalyptiques dont elle étoit enveloppée.

13°. Vous demandez aux théologiens, *s'il est permis de tuer les hommes dans l'espérance qu'ils en réchaperont?* Je leur laisse, Monsieur, le soin de vous répondre. Les gens sensés ne feront qu'en rire. *Vous vous fâchez, & vous menacez de lancer la foudre*, disoit Ménippe à Jupiter, *cela prouve que vous êtes dans l'erreur.*

14°. Vous n'avez aucun égard à cette multitude de noms respectables qui remplit déja le catalogue des défenseurs de l'inoculation, & vous ne reconnoissez point d'autre autorité que celle des académies de Padoue, de Florence & de Bologne, dans le sein desquelles il se trouve pourtant déja des personnages qui sont portés pour l'inoculation. C'est ainsi qu'on pouvoit parler autrefois de l'académie qu'avoit formée l'empereur AUGUSTE: car si jamais il y a eu de com-

pagnie ſavante, ç'a été celle-là; tandis que preſque tout le reſte de la terre étoit plongé dans d'épaiſſes ténebres. Mais comme de notre tems on voit fleurir par-tout en Europe, & même dans les contrées les plus reculées du monde connu, des académies très-illuſtres, & des hommes d'une grande réputation, il y a dans un pareil mépris je ne ſais quoi d'indécent, & qui rappelle la plaiſanterie de ce comique François, qui dit:

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

15°. Vous attribuez le ſuccès de l'inoculation chez les Turcs à leur avidité inſatiable pour l'or: vous n'auriez ſans doute pas épargné non plus d'autres nations, ſi l'inoculation avoit chez elles les mêmes ſuccès. Vous n'avez pas pris garde, Monſieur, que les injures donnent lieu de ſoupçonner qu'on eſt dépourvu de raiſons; qu'il eſt indigne d'un honnête homme d'accuſer des nations entieres d'un auſſi infame vice: enfin, qu'un médecin a moins d'honoraires à percevoir, en traitant une maladie légére, qu'en en traitant une plus grave; & qu'il n'eſt point de médecin que l'inoculation ne prive d'une partie du profit qu'il auroit fait avec la petite vérole. Et aſſurément, on pourroit en déduire un

argument qui rétorqueroit le vôtre avec force.

16°. Vous alléguez, d'après Mr. CANTWELL, la mort des cinq fils de Mr. SMITH, & du fils unique de milord INKIN; mais adreſſez-vous à Mr. CANTWELL, qui eſt à préſent mieux inſtruit de la vérité, & il vous avouera qu'il s'eſt trompé.

17°. Vous demandez, *ce que prouvent à Breſce les calculs qu'on a faits en Angleterre, puiſque dans notre ville la petite vérole eſt le plus ſouvent très-bénigne ?* Je ne répondrai qu'un mot à cela: *Tant mieux pour ceux qui ſont nés ſous d'heureux auſpices* (†). S'il y a des pays aſſez heureux pour qu'il n'y regne que des petites véroles très-légeres, on n'aura pas beſoin de s'y prémunir contre de mauvaiſes petites véroles, par le moyen de l'inoculation; eh ! bien que ces peuples ſe paſſent de ce ſecours, mais qu'ils permettent pourtant qu'on en faſſe uſage chez ces nations, qui étant dévaſtées par des petites véroles peſtilentielles, ont recours à l'inoculation comme à leur ſeule reſſource.

(†) Le proverbe latin, *gaudeant bene nati*, eſt plus court; on le rend mieux dans le langage familier, en diſant, *à qui bonheur, bonheur.*

Cette Déeſſe ſecourable
De ſes dons précieux fait ſentir les effets,
Et toujours elle eſt favorable
A ceux qui cherchent ſes bienfaits. (†)

18°. *Pour établir & affermir la pratique de l'inoculation, il faudroit le concours*, 1°. *de la raiſon*, 2°. *de la religion*, 3°. *d'une expérience ſûre*, 4°. *& d'une ſuite conſtante de ſuccès. Tout cela manque; donc l'inoculation ne mérite que des riſées.* Il auroit fallu prouver la mineure, pour pouvoir en tirer cette concluſion, mais c'eſt là la difficulté, c'eſt là le nœud de la queſtion. On a plus vîte fait de ſuppoſer une choſe comme prouvée que de la prouver. En conſervant la majeure, & en changeant la mineure, on peut eſpérer de rendre la démonſtration plus facile : je raiſonne donc ainſi :

Toutes les conditions requiſes ont lieu,
Donc la néceſſité de l'inoculation eſt démontrée.

La raiſon fait en ſa faveur; car elle nous

(†) Voici les vers latins que j'ai tâché de rendre par ces vers françois :

Dea ſum auxiliaris, opemque
Exorata fero; nec te coluiſſe quereris
Ingratum numen. (Note du Traducteur.)

conſeille de ſuivre le chemin le plus fréquenté ; il en eſt de même de la religion : car celle-ci eſt d'accord avec la raiſon ; on a des expériences ſûres ; les ſuccès ne ſe démentent point, ce que prouve une nuée de témoins qui ſont abondamment pourvus de toutes les qualités, que le droit même le plus rigoureux peut exiger en fait de témoignage.

19°. Vous citez encore dans votre poſtſcriptum, comme adverſaires de l'inoculation, ſix ſavans de Padoue, du nombre deſquels ſont Mrs. MORGAGNI & PUJATI, que perſonne ne vénere plus que moi : vous ajoutez alors ; *où eſt le téméraire qui s'oppoſera à ce torrent d'autorités, qui leur réſiſtera & oſera l'avouer ? Je trouve qu'il faut être en délire pour s'écarter du ſentier preſcrit par de ſi grands perſonnages.* Mrs. SENAC, WERLHOF, ALBINUS, HALLER, GAUBIUS, TRALLES & SCHWENKE ſont donc en délire : il faut en dire autant d'un bon nombre d'autres qui penſent comme eux. Je leur oppoſe, il eſt vrai, des gens obſcurs, inconnus, ſans expérience, des ignorans, des gens enfin que Mrs. MORGAGNI & PUJATI trouveroient peu honorable d'avoir pour aſſociés. Oh ! pour nous autres ultramontains, nous cherchons des aſſociations plus eſtimables.

20°. Vous faites uſage de je ne ſais quelle brochure, publiée à Rome, à ce qu'il paroît, par un anonyme; & d'après lui, vous rappellez les vaines déclamations d'HECQUET, dont on a tant de fois fait voir le ridicule; vous rapportez enſuite quelques obſervations imparfaites, & enfin un édit imaginaire du roi de Pruſſe, auquel il n'a jamais ſongé; puiſqu'au contraire Mr. MECKEL & d'autres célebres Médecins de Berlin ont déja fait pluſieurs fois d'heureux eſſais de l'inoculation. De ſemblables objections tombent d'elles-mêmes. Et vous n'êtes pas mieux fondé dans ce que vous ajoutez dans une note, en diſant que *vous vous glorifiez modeſtement d'avoir ſeul délivré toute la terre d'une peſte artificielle, qui menaçoit de la ravager dans peu.* Car, ſans parler des autres détracteurs de l'inoculation, dont il paroît par votre lettre que vous connoiſſez les écrits, Mr. DE HAEN, que vous paſſez ſous ſilence, a déja écrit il y a deux ans contre l'inoculation; & ſi elle tombe, ce ſera à lui, ne vous déplaiſe, qu'appartiendra la gloire que vous vous attribuez; mais il n'a pas encore plu au ciel qu'elle tombât, & ce n'eſt pas encore le moment de s'écrier, *je triomphe.*

Voilà ce que j'avois à répondre à vo-

tre lettre. Vous me permettrez d'examiner en peu de mots celle que vous a adreſſée Mr. BIANCHI de Rimini. Il s'approprie toutes les objections que vous avez propoſées, mais il inſiſte plus particuliérement, 1°. ſur la bénignité de la petite vérole naturelle. Je lui répondrai comme je vous ai répondu : s'il eſt vrai que le climat vous ſoit favorable, il

Et que l'Etre ſuprême en tempere l'ardeur,
Que d'un air empeſté la maligne influence
Jamais ſur vos troupeaux n'exerce ſa puiſſance,
Mais que pour vous bénir, la divine faveur
Ait fait de ce pays le ſéjour du bonheur, (†)

ſeroit ridicule de chercher un remede à des maux qui vous ſont inconnus; mais j'ai démontré plus que ſuffiſamment à Mr. DE HAEN, qu'on n'eſt pas partout auſſi heureux. J'ai encore deux autorités à vous citer. La premiere, qui eſt aſſurément de grand poids, eſt celle de Mr. SENAC, qui m'écrivoit le 28 du

(†) J'ai tâché de rendre ainſi les vers cités ci-deſſus :

Utrumque rege temperante cœlitum,
Et nulla nocent pecori contagia, nullius aſtri
Gregem æſtuoſa torret impotentia,
Sed Jupiter illa piæ ſecrevit littora genti.

mois de Mai passé : *La petite vérole ne peut pas être regardée comme une maladie bénigne ; c'est une peste qui ravage le monde : elle enleve dans certaines années la moitié de ceux qu'elle attaque.* Ma seconde autorité est tirée d'un petit traité qui a pour titre : *Dialogues d'un Romain & d'un Bolonois sur la cure de la petite vérole*, &c. (*). Il fait l'histoire d'une épidémie qui régna à Pérouse en 1712, (Rimini n'est pas fort éloigné de Pérouse.) Il y avoit douze médecins qui y exerçoient la pratique de leur art. Les uns eurent vingt malades, les autres trente, d'autres cinquante ; il n'y en eut point qui en eut au-delà de soixante, excepté Mr. VITI, qui en eut lui seul cent & neuf. Repartissons ces nombres pour avoir un juste milieu. Supposons qu'il y ait eu treize médecins, & que chacun ait traité cinquante malades : en ajoutant les cent & neuf de Mr. VITI, la somme sera de 759. Il en mourut 111, c'est-à-dire plus de la septieme partie. Que les citoyens de Rimini se passent donc de l'inoculation s'ils veulent, mais que ceux de Pérouse y aient recours. Si on avoit fait usage de l'ino-

(*) Voici ce titre en Italien : *Dialoghi d'un Romano e d'un Bolognese sopra la cura de' Vajuoli*, &c.

culation, la princeſſe de Parme, qui eſt morte à Paris, le 6 de ce mois, d'une petite vérole des plus cruelles, malgré tout l'art des plus habiles médecins, ſeroit encore en vie : cette maladie n'auroit pas emporté, ſur la fin de cette année, les trois princeſſes de NASSAU-SIEGEN, dont la ſeconde avoit épouſé le comte de BENTHEIM : le comte de HOLSTEIN, qui en eſt mort en dernier lieu à Geneve, ſeroit encore vivant : les médecins Genevois n'ignorent cependant point quelle eſt la meilleure méthode de traiter la petite vérole. Voilà donc cinq perſonnages illuſtres, qui, dans un court eſpace de tems, ont été les victimes de ce fléau. Combien d'autres ne pourrois-je pas vous citer, ſi je voulois paſſer en revue celles d'un ordre inférieur, & que le tems me permît de le faire ?

Mr. BIANCHI prétend en ſecond lieu, ou bien que la maladie ſera maligne & très-fâcheuſe, ou qu'elle ſera imparfaite & ſujette à des rechûtes. Ce ſavant médecin n'a-t-il donc jamais vu de maladies bénignes & dont cependant la criſe fût parfaite ?

Il blâme enſuite la ſaignée : mais entre vingt inoculés, on en ſaigne à peine un ; car les circonſtances qui exigent la ſaignée, & que Mr. BIANCHI expoſe

très bien, ont rarement lieu. Lors donc qu'elles n'exiſtent pas, les médecins s'abſtiennent de faire tirer du ſang; c'eſt ce que j'avois déja fait obſerver, il y a plus de cinq ans. C'eſt donc mal à propos qu'il proſcrit l'inoculation, en alléguant le danger d'une ſaignée déplacée, & que les inoculateurs eux-mêmes défendent.

Il condamne d'après HIPPOCRATE les purgations; mais il ne fait pas attention qu'il ne s'agit pas ici de ces purgatifs draſtiques, dont ce pere de la médecine interdiſoit l'uſage, mais des laxatifs les plus doux; & qu'on ne purge pas des hommes ſains & robuſtes, mais les perſonnes, qui ayant le ventre dans un état de molleſſe, ont les fibres & les glandes toutes préparées à obéir aux ſtimulans les plus doux. Il ne ſe ſouvient pas qu'on ne purge pas tous ceux qu'on veut inoculer, & qu'il en eſt pluſieurs qu'on auroit grand tort de purger. Mais je parlerai plus amplement ailleurs de tout ceci.

Enfin il inſiſte ſur la rareté de la maladie, & il cherche à prouver par un ſeul exemple, tiré de celle qui a régné chez ſes compatriotes, *que le tiers du genre humain eſt exemt de la petite vérole.* J'ai réfuté ailleurs cette objection. D'ailleurs

les conclusions générales qu'on déduit d'un cas particulier sentent le sophisme & ne valent rien. Si on peut les faire valoir, je ferai à mon tour en droit de conclure de votre premiere histoire, & d'un bon nombre d'autres, que tous ceux qui prennent la petite vérole naturelle en meurent.

Voilà ce que j'ai cru devoir vous répondre; je suis résolu de garder dans la suite le silence sur l'inoculation, du moins tant qu'il sera question de dispute à ce sujet. Car, pour le coup, le procès est instruit; le jugement est pendant; si la raison n'a pas aujourd'hui un crédit universel, c'est qu'elle ne l'a jamais eu. Mais il n'est rien que le tems ne puisse opérer un jour, & lorsque nous ne serons plus, lui qui détruit les opinions & les paroles vaines, tandis qu'il confirme la vérité des observations. *Car*, pour me servir des termes de Mr. BADI, *la démonstration de la chose dont il s'agit tombe en entier sous les yeux, y ayant tant de milliers d'exemples de personnes qu'on a inoculées avec le plus heureux succès. Il suffit d'avoir vu, pour nous donner gain de cause. Autrement, si nous continuons à disputer davantage sur une chose dont nos sens nous montrent si clairement la réalité, & qui est exposée*

au plus grand jour, on eſt en droit de nous faire des reproches. Car, comme le décide avec beaucoup de juſteſſe le Concile de Chalcédoine, Act. 3; *quiconque, après avoir découvert la vérité d'une choſe la diſcute encore, cherche le menſonge.* Dans le tems où ce ſavant diſtingué m'écrivoit ceci, le nombre des ennemis du quinquina, de cette écorce ſi ſalutaire, s'étoit augmenté; il s'en trouvoit même quelques-uns qui ne le décrioient pas avec moins d'aigreur qu'on ne décrie l'inoculation, il a pourtant pris le deſſus; le tems revendique les droits de la vérité; la méthode ſalutaire de l'inoculation triomphera à ſon tour des préjugés. Pardonnez-moi de m'être un peu égayé ſur cette matiere; mais pour parler encore avec Mr. BADI; *il paroît que c'eſt plutôt en plaiſantant qu'on doit répondre à des objections de cette nature qu'en diſputant ſérieuſement.*

Je vous ſouhaite, Monſieur, bien de la ſanté, de même qu'à Mr. BIANCHI, qui, auſſi bien que vous, eſt tout à fait propre à enrichir la médecine. Accordez-moi votre bienveillance, & croyez que je ſuis, &c.

Lauſanne le 15 Décembre 1759.

LETTRE

LETTRE

A

M$_{R}$. ZIMMERMANN,

Contenant des Observations

SUR LA MALADIE NOIRE,
SUR LE VER PLAT,
SUR UNE CÉPHALÉE,
SUR L'INOCULATION,

ET

SUR L'IRRITABILITÉ.

LETTRE

A

Mr. ZIMMERMANN,

Premier Médecin de S. M. Britannique.

IL y a huit ans, mon cher ami, que je vous communiquai deux obſervations ſur la maladie noire ; vous les reçutes avec votre bonté ordinaire, cela me fait eſpérer que quelques autres que je vous envoie ne vous déplairont pas : elles confirment ce que j'avois d'abord avancé, & je les ſoumets encore à votre jugement, auſſi-bien que tout ce petit ouvrage, auquel j'ai fait quelques additions & quelques corrections.

PREMIERE OBSERVATION.

Un ſexagénaire, aſthmatique depuis quarante ans, trop attaché à l'étude de la théologie & à une vie ſédentaire, d'une conſtitution devenue foible après avoir

été assez robuste, avoit été attaqué au printems, ces années dernieres, par de cruelles fievres remittentes, dont je l'avois guéri jusqu'à trois fois; seulement je voyois que depuis la seconde rechûte, ses forces avoient de la peine à se rétablir; cependant l'été ayant ramené un tems plus favorable, & le malade ayant alors suspendu ses occupations, il jouit pendant quelques mois d'une assez bonne santé; son asthme ne l'incommodant point, si ce n'est que de tems en tems il éprouvoit des douleurs de colique; mais comme elles ne l'inquiétoient pas beaucoup, il négligea de prendre des remedes. Sur la fin de l'année, les douleurs se firent sentir plus vivement au creux de l'estomac, dans la région ombilicale & au dos. Elles étoient des plus incommodes après les repas, lors même qu'il usoit de la plus grande circonspection dans le choix de ses alimens; en même tems il éprouvoit une foiblesse si grande que souvent il se croyoit sur le point de tomber en syncope. Il calmoit un peu ses douleurs en se courbant & se tenant à genoux devant son fauteuil sur lequel il s'accoudoit. Il accusoit les vents d'être la cause de son mal; & dans cette erreur qui lui coûta cher, il essayoit de dissiper ses douleurs & de ranimer tout à la fois

ſes forces en uſant, plus ſouvent qu'il ne lui convenoit, de café & d'eau de ceriſes. Dans les intervalles il uſoit de boiſſons tiedes, imprudence qui n'étoit pas moindre que l'autre. Quand les douleurs l'avoient quitté, il demeuroit foible, abattu, & accablé d'une laſſitude ſpontanée; il rendoit par les ſelles des matieres crues & preſqu'entiérement liquides; ſes urines n'étoient point cuites; les autres fonctions étoient comme en ſanté.

Le 9 Mars 1760 on m'appella à la hâte, & je trouvai le malade dans l'attitude que je viens de décrire, foible, pâle, & venant de vomir d'abord après ſon dîner près d'une demi livre d'un ſang rouge & noir; ce vomiſſement avoit été précédé de douleurs & d'une angoiſſe cruelles & d'évanouiſſement, ſymptômes que je trouvai diminués à mon arrivée. Il ne me fut pas difficile de me faire une idée de l'état du patient; je compris que des vaiſſeaux engorgés depuis longtems s'étoient enfin rompus & avoient produit une hémorrhagie interne. Il étoit aiſé d'en tirer l'indication curative: ſi ſeulement j'euſſe été auſſi ſûr de la guériſon! Mais HIPPOCRATE avoit prononcé que ce cas étoit mortel. Cependant je conçus quelque eſpérance ſur ce qu'il reſtoit encore des forces au malade, que

le pouls avoit de la molleſſe, qu'il étoit égal, point fiévreux, & en me rappellant quelques exemples où de pareils accidens s'étoient terminés heureuſement.

Un coup-d'œil attentif ſur les circonſtances de cette maladie me fit voir qu'il falloit délayer le ſang répandu, en prévenir la corruption, empêcher qu'il ne ſe fît une nouvelle effuſion, & prendre garde que les forces ne vinſſent à manquer: les ſuccès que j'avois obſervés dans la même maladie m'encourageoient à entreprendre cette tâche. Dans la vue de ſatisfaire à toutes ces indications, j'ordonnai donc, 1°. que le malade ſe tînt tranquille au lit, & couvert légérement; 2°. qu'il ne prît pour toute nourriture que de la crême d'orge, (c'eſt ce qu'HIPPOCRATE appelloit *ptiſana colata*) ou de celle d'avoine qui étoit plus du goût du malade; 3°. de boire beaucoup de lait d'amandes, à petites doſes, mais ſouvent réitérées; 4°. de prendre deux fois par jour un lavement émollient.

En attendant je fis donner au malade un lavement d'eau tiede, qui amena à peine quelques excrémens, mais une quantité de ſang noir & tenace comme de la poix, en partie liquide, & en partie ſous la forme de grumeaux, quelques-uns de la groſſeur d'un œuf de poule;

ces grumeaux étoient tellement attachés au baſſin qu'on pouvoit à peine les en détacher. Voilà la vraie image de l'atrabile des anciens ; c'étoit donc le *morbus niger* d'HIPPOCRATE : un ſecond lavement donné le ſoir évacua des matieres ſemblables.

Le lendemain, ſecond jour de la maladie, le troiſieme, le quatrieme & le cinquieme, le malade fut exemt de douleurs, d'anxieté & de nauſées, & il dormit quelques heures chaque nuit. Ses déjections étoient noires, ſes urines peu chargées, & il reprenoit des forces. Il ne s'écarta du tout point de ce que je lui avois preſcrit.

Le retour des forces indiquant que les ſources de l'hémorrhagie étoient fermées, j'ordonnai une décoction de tamarins dans l'intention d'évacuer les impuretés qui s'étoient amaſſées ; il en réſulta pluſieurs ſelles, dont la ſeptieme & derniere étoit moins noire, avec quelque choſe de jaune, qui paroiſſoit annoncer que les choſes changeoient en bien.

Le ſeptieme jour le lavement amena des excrémens naturels. Je permis à mon malade de manger des racines de cerciſix, avec un peu de pain.

Le neuvieme le malade éprouva une heure durant, après un repas peut-être

un peu trop ample, une très-grande angoisse, suivie de défaillance, & ensuite d'un vomissement qui évacua un peu de sang liquide. Je conseillai de renoncer au pain & au cercifix. Les selles n'offrent plus rien que de naturel, les angoisses & les douleurs ne reparoissent plus. Le malade s'accoutume insensiblement à une diete un peu moins sévere, en se nourrissant d'alimens tirés principalement du regne végétal. Il se porte aussi bien qu'on peut s'y attendre chez un homme qui est sur le déclin de l'âge, affoibli par plusieurs maladies, & par des maladies graves, par de longues douleurs, par des peines d'esprit, par une perte de sang considérable & par un régime austere. Dès là il ne peut que mener une vie languissante, & si je m'apperçois que les alimens lui pesent encore à l'estomac, je lui conseillerai de vivre de lait.

Cette maladie étoit donc, comme je l'ai déja remarqué, une hémorrhagie interne, & la matiere noire qu'elle a évacuée, du sang corrompu : vous trouverez assurément, monsieur, qu'on ne peut point s'en former d'autre idée; mais on pourroit peut-être faire les questions suivantes :

1°. Cette matiere n'étoit-elle pas de la bile noire? Je me fais de la peine de

n'être pas ici d'accord avec le grand HIPPOCRATE, ce pere de la médecine ; mais la vérité s'oppose à une réponse affirmative. Je ferai plus bas quelques remarques au sujet de la bile noire.

2°. Quel étoit l'état des choses avant l'hémorrhagie ? Il y avoit un engorgement des vaisseaux de l'estomac & des intestins. Il en a résulté *a*) de la douleur à cause de la compression des nerfs : *b*) la compression étant devenue plus forte, & les membranes se trouvant distendues après le repas, la douleur s'est fait alors sentir plus vivement. *c*) La remission des douleurs après l'hémorrhagie. Tout ceci s'accorde fort bien avec les observations que Mr. KÆMPF a publiées, & dans lesquelles on voit que ce médecin ayant cherché à découvrir dans un cadavre les causes d'un pareil accident, il les a trouvées dans les arteres gastriques, qui étoient farcies d'un sang noir (*). On comprend quelle étoit la cause *d*) des déjections liquides & de la crudité des

(*) JOH. KÆMPF. *de infarctu vasorum ventriculi*, *Basil.* 1751, (c'est-à-dire, de l'engorgement des vaisseaux de l'estomac). Cette utile dissertation est comprise dans la collection des Theses de médecine pratique publiée par l'illustre Mr. de HALLER, Tome III. p. 100.

urines ; car les fonctions de l'eſtomac étant dérangées, la crudité ſuit naturellement & néceſſairement. *e*) Toute perſonne qui ſait combien de cauſes peuvent changer l'action du ſang ſur les vaiſſeaux, & quelle eſt la ſenſibilité des nerfs, comprendra ſans peine la raiſon de l'exacerbation des ſymptômes de cette maladie, de leurs remiſſions & de leurs alternatives.

3°. Quelles en étoient les cauſes éloignées? *a*) Le relâchement des vaiſſeaux produit par la fievre ; car tel eſt ſon effet, comme le prouve le retour des fievres, qui, après avoir été guéries, ont été rappellées par l'uſage des remedes émolliens. *b*). Le défaut de mouvement qui auroit favoriſé la circulation dans les vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins. *c*) L'attitude du malade quand il étoit occupé à ſes études. *d*) Le café, l'eau de ceriſes & les boiſſons tiedes. *e*) Le tartre émétique dont le malade avoit fait pendant pluſieurs années un trop fréquent uſage.

4°. N'a-t-on pas des remedes qui paſſent pour être plus efficaces que ceux dont je me ſuis ſervi ? Aſſurément, & d'habiles médecins en font uſage. Mais, mon chér ZIMMERMANN, vous avez trop de pénétration, de connoiſſances &

d'expérience pour ne pas voir d'abord ce qui m'a fait regarder ces remedes comme inutiles, ou même comme impraticables. La saignée n'est pas d'un si grand secours qu'on le prétend communément dans les hémorrhagies, c'est ce que persuadent la raison, des autorités respectables, qu'il faut peser plutôt que compter, & les observations que j'ai faites. Dans le cas présent, la saignée étoit contrindiquée par la foiblesse du malade, par l'anémie (l'épuisement des vaisseaux sanguins), suite du mauvais état où étoit sa santé depuis longtems, par le défaut de coction, par la mollesse du pouls, & par un asthme qui avoit vieilli avec le malade; indisposition qui est très-sujette à entrainer après soi l'hydropisie de poitrine.

La raison de concert avec le sentiment unanime des médecins proscrivoit l'émétique comme une pratique pernicieuse, quoique recommandée par les livres d'HIPPOCRATE, mais fondée sur une fausse théorie. L'émétique a plus d'une fois arrêté le vomissement de sang dans les cas où les vaisseaux étoient dans leur entier; mais quel effet a-t-il produit lorsqu'ils étoient rompus? La mort, & une mort très-douloureuse.

Les purgatifs paroissent propres à rem-

plir le but indiqué, mais à condition qu'ils ſoient des plus doux ; car autrement ils ſont l'effet d'un poiſon, *a*) parce que dans un eſtomac ſenſible & ſujet aux nauſées, il eſt à craindre qu'ils n'excitent le vomiſſement ſi dangereux en pareil cas : *b*) parce qu'ils accélerent le mouvement des inteſtins, & que ces mouvemens ſont nuiſibles : *c*) parce qu'une évacuation trop prompte ne fait que du mal ; car dans les plaies externes l'hémorrhagie ſe renouvelle, ſi on arrache ſans ménagement le caillot qui ferme la bleſſure ; il en arrive de même dans les internes. Les clyſteres procurent tous les avantages auxquels on peut s'attendre de la part des purgatifs ; ils délayent, & en excitant doucement & ſans irritation le mouvement périſtaltique, ils appaiſent les mouvemens qui lui ſont contraires & qui produiſent les nauſées ; c'eſt par cette raiſon qu'ils ſont ſi utiles dans le vomiſſement.

On trouvera peut-être que j'aurois dû donner à mon malade quelque boiſſon plus capable de réſoudre, où plus acide. Mais lorſque je paſſe en revue ce qu'on appelle les réſolutifs, je trouve par-tout une acrimonie redoutable. D'ailleurs le calibre des inteſtins eſt aſſez large pour donner un libre paſſage à des grumeaux

de ſang même aſſez épais. Il eſt donc inutile, il eſt même dangereux d'en entreprendre l'entiere diſſolution, car alors il peut en réſulter plus facilement une réſorption nuiſible.

Mrs. NAVIER & BONTÉ, qui ont publié de bonnes obſervations ſur le *morbus niger*, font un grand cas des eſprits acides, & ſur-tout de l'eau de RABEL. Je la juge pourtant fort inférieure à l'eſprit de vitriol tout pur; il n'eſt pas douteux que ces remedes préviennent merveilleuſement la putridité, & qu'ils abbattent la fievre & la chaleur; mais mon malade étoit ſans fievre, il n'avoit qu'une chaleur modérée, & qui n'alloit point au-delà de la naturelle; il n'étoit donc pas à craindre que la putridité ſurvînt ſi-tôt, & il ſuffiſoit pour la prévenir d'employer le lait d'amandes, afin de mieux remplir en même tems les autres indications.

L'uſage des viandes même le plus circonſpect, étoit contrindiqué par le danger d'augmenter l'hémorrhagie & la tendance à la putridité, & par celui d'allumer la fievre. Il n'eſt point de nourriture comparable dans ces cas-là à cette tiſane conſacrée dans tous les tems, & avec bien de la raiſon, comme une boiſſon

qui délaye, adoucit & calme, en même tems qu'elle nourrit.

La foibleſſe ſembloit demander l'uſage des remedes qu'on appelle improprement cordiaux; mais en faiſant attention à la cauſe du mal, il étoit aiſé de s'appercevoir qu'ils auroient été nuiſibles: car en accélérant le mouvement du ſang, ils auroient bientôt détruit les forces par l'effuſion de cette liqueur vitale dans les inteſtins. Les médicamens volatils, les ſpiritueux & autres de ce genre n'auroient point emporté la maladie, mais bien le malade.

5°. Peut-on s'aſſurer contre la crainte d'une rechûte? Nullement. Car l'entrepriſe eſt difficile, il eſt même au-deſſus des forces de l'art de raffermir une partie relâchée dans un corps où tout eſt lâche, & chez qui la nature eſt languiſſante.

Voici comment cette maladie s'eſt terminée. A l'approche de l'été mon malade a inſenſiblement repris des forces, & il a paſſé quelques mois ſans faire uſage d'aucun remede; mais à meſure que l'hiver s'eſt avancé, la foibleſſe, le défaut d'appétit & les inſomnies ont repris le deſſus, & le malade n'a pas été exemt de douleur de colique & d'angoiſſes très-fâcheuſes: enfin à l'entrée du printems, après avoir ſupporté pendant

un an cette cruelle maladie avec une force d'esprit & une patience que j'admirai, je le trouvai un jour occupé à s'entretenir avec sa femme & ses enfans, à qui il tenoit les discours d'un homme plein de religion, de sentimens & de tendresse pour sa famille ; mais tandis qu'il s'empressoit à me témoigner sa reconnoissance, & qu'il me remercioit des vœux que je faisois pour lui, je le vis s'endormir paisiblement & avec la confiance que lui inspiroit la piété dont il étoit animé.

En voilà assez, mon cher ZIMMERMANN, au sujet de ce malade ; l'histoire dont je vais vous faire part est encore plus triste.

II. OBSERVATION.

Un artisan habile & ingénieux, appartenant à des parens honnêtes & sains, âgé de plus de trente ans, & qui avoit joui pendant plusieurs années d'une santé parfaite, mari d'une femme jeune, belle & bien portante, me rencontrant par hasard il y a deux ans, me pria de lui donner des secours propres à appaiser des douleurs d'estomac, qui étoient si violentes que lors du paroxisme, elles lui ôtoient presque entiérement les for-

ces. Le premier remede que j'eſſayai n'eut, ſi je ne me trompe, aucun ſuccès. Soupçonnant enſuite que la cauſe étoit plus ſérieuſe que je ne l'avois d'abord imaginé, je mis le malade à la diete blanche, & autant qu'il m'en ſouvient, je lui preſcrivis un nouveau remede, mais que je ne me rappelle point; car une partie de cette obſervation a échappé à ma mémoire, & je ne la trouve point dans mon journal. Je le rencontrai quelques ſemaines après, & il me remercia du rétabliſſement de ſa ſanté. Ne lui ayant point parlé depuis lors, j'appris enſuite que la maladie avoit repris le deſſus.

On m'appella le 23 du mois de Mars à onze heures, je le trouvai très-foible, pouvant à peine parler, & flairant continuellement du vinaigre pour ſe ranimer. Son viſage étoit cadavéreux, ſon pouls étoit ſi fréquent & ſi petit que je ne pus preſque pas le trouver, même en le tâtant au deſſus du carpe, & qu'après l'avoir trouvé, j'eus bien de la peine à en compter les battemens. Il ne ſe plaignoit d'aucune douleur, ce qui, joint à des envies inutiles d'aller à ſelle, étoit un ſigne non équivoque de l'affoibliſſement de la nature. Voici comme on m'a fait l'hiſtoire de ſa maladie.

Au commencement de l'été passé, & par les conseils d'un médecin qui attribuoit le mal à des obstructions de la rate, du pancréas & du foie, il essaya d'autres remedes; ceux-ci ayant été inutiles, il alla aux eaux thermales de Leuk, toujours sous la direction du même médecin, quoique Mr. de HALLER lui en déconseillât l'usage; & là il prit les eaux en boisson & sous la forme de bains. Vous savez, monsieur, que les sources de Leuk sont martiales, & que Mr. KÆMPF a fait voir que le fer & les eaux minérales sont préjudiciables dans la maladie dont il s'agit. De retour des bains il fut bien pendant quinze jours, mais pas plus longtems. Ce répit ne fut qu'un calme trompeur, car depuis lors la maladie empira tous les jours. Il souffrit pendant tout l'hiver des douleurs excessives au creux de l'estomac & aux reins; il rendit souvent en vomissant une eau limpide, & ne pouvant presque supporter aucun aliment, il vêcut pendant plusieurs semaines de bouillons & de certains pains d'épices connus sous le nom de *lécrelets*. La nuit du 21 au 22 de violentes douleurs l'ayant obligé d'aller sur selle, il tomba presque en défaillance pendant qu'il étoit assis sur la chaise. S'étant remis au lit, il y éprouva une ex-

trême foibleſſe. Le médecin, appellé au point du jour, chercha à ranimer les forces, en preſcrivant une potion ſtimulante, dont le malade devoit boire fréquemment & peu-à-peu : elle étoit compoſée de teinture de caſtor, de ſirop d'écorce d'orange & d'eau de méliſſe. La foibleſſe augmente, il ſort par les ſelles beaucoup de matieres noires. On lui preſcrit ſur le ſoir une potion faite avec des tamarins, de l'extrait de rhubarbe & du ſel d'oſeille, dont il falloit boire ſouvent par cueillerées. Peu après en avoir commencé l'uſage, il s'évacue par la bouche des matieres ſemblables à celles qui étoient ſorties par le bas. Il ſurvient ſyncope ſur ſyncope ; on met de côté la potion purgative, tout va en empirant & le malade expire à midi, un peu après mon arrivée.

Ses freres, gens exemts des préjugés populaires, penſent à faire ouvrir ſon cadavre, afin de découvrir la cauſe d'une ſi cruelle maladie, & que la découverte qu'on en feroit pût être utile à leurs ſœurs, qui étoient ſujettes à des douleurs d'eſtomac ; & à d'autres malades. On me prie d'aſſiſter à la diſſection avec le médecin ordinaire, & voici ce qu'elle fit voir.

Tout l'extérieur du corps étoit fort

maigre, ſur-tout le long de l'épine du dos, ce qui paroît déceler une conſomption dorſale : on pouvoit auſſi ſoupçonner que cette affection avoit lieu, ſur ce que le malade avoit été mieux, lorſqu'il s'étoit abſenté un peu longtems de chez lui ; & c'eſt peut-être par la même raiſon que la maladie avoit diminué durant ſon ſéjour aux bains de Leuk. Il n'y avoit ni adhérence, ni aucun autre vice dans la poitrine, ſi ce n'eſt que le cœur, les poumons & les vaiſſeaux étoient pâles & vides. Après avoir découpé les tégumens & les muſcles du bas-ventre, leſquels étoient très-minces, il ne ſe trouva point d'épiploon, mais l'eſtomac ſe préſenta dans la place qui lui étoit propre, & faiſant une ſaillie conforme à ſa poſition naturelle. Les inteſtins, rouges en des endroits & noirs en d'autres, étoient diſtendus par des vents, & reſſembloient à ceux du cadavre d'un homme mort d'une inflammation d'entrailles, qui auroit commencé à dégénérer en gangrène ; excepté qu'ici il n'y avoit point de puanteur, & qu'il ne ſe trouvoit point de vaiſſeaux. Les vaiſſeaux de l'eſtomac étoient pareillement détruits, enſorte que, quoique j'examinaſſe attentivement ce viſcere, je n'y en apperçus pas un ſeul. La rate étoit pe-

tite, le foie étoit de la groſſeur naturelle, & il n'y avoit pas le plus petit vice dans ces parties, ſi ce n'eſt qu'elles étoient d'une couleur pâle. La véſicule du fiel étoit petite, & ne contenoit rien que de l'air; le conduit cholédoque étoit libre; le pancréas n'avoit rien de défectueux; les reins étoient ſains. C'étoit donc mal-à-propos qu'on avoit taxé ces viſceres d'être le ſiege de la maladie, & on va voir que c'étoient plutôt l'eſtomac & les inteſtins qui étoient en faute; car en les ouvrant, il s'en écoula de toutes parts un ſang noir, depuis l'orifice ſupérieur de l'eſtomac juſqu'au fondement: ce ſang étoit plus fluide & moins noir dans l'eſtomac, où il avoit été délayé par les boiſſons; mais plus l'œil s'éloignoit de ce viſcere & plus le ſang paroiſſoit noir & ténace: il étoit très-noir, & ſemblable à de la poix dans les gros boyaux: là où ils étoient rouges le ſang étoit en plus petite quantité & plus fluide; mais on pouvoit compter d'en trouver beaucoup & de très-noir là où les inteſtins paroiſſoient avoir cette couleur, qui diſparoiſſoit en nettoyant leurs membranes du ſang qui y étoit attaché, alors ils devenoient tout-à-fait blancs. On demande maintenant:

1°. Quelle a été la cauſe de cette

mort? C'a été l'hémorrhagie, d'où provenoient la foibleſſe, la ſyncope & l'épuiſement des vaiſſeaux, qui depuis pluſieurs mois ne contenoient que peu de ſang.

2°. Quelle étoit la maladie qui avoit précédé l'hémorrhagie? L'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins: cette maladie, que perſonne n'a dépeint plus exactement que Mr. KÆMPF, on pourroit l'appeller une inflammation chronique.

3°. Auroit-on pu en prévoir les ſuites? Voici ce que dit le reſpectable pere de la médecine: *Lorſque les douleurs des lombes parviennent à l'orifice de l'eſtomac, & qu'il s'y joint des vomiſſemens de matieres aqueuſes, elles ſe terminent par des vomiſſemens de matieres noires.*

4°. Quel traitement auroit-il fallu employer avant l'hémorrhagie? Le malade auroit dû ne ſe nourrir que de végétaux, ne prendre que peu d'alimens à la fois, uſer des ſucs des plantes ſavonneuſes les plus douces, & ſur-tout d'extrait ou rob du ſureau détrempé avec du petit-lait, en en prenant ſouvent de petites doſes: enfin ç'auroit été le cas d'emploÿer les lavemens que Mr. KÆMPF recommande avec raiſon, quoique d'ailleurs il indique d'autres remedes qui me plaiſent

beaucoup moins, à cauſe de pluſieurs drogues âcres & irritantes qu'il y fait entrer, & dont on ne peut preſque pas comprendre l'utilité.

5°. Quels ſecours auroit-il convenu d'employer après l'hémorrhagie ? Ils ont été indiqués dans la premiere obſervation.

6°. Quelle auroit dû être la cure préſervative après avoir ſurmonté le danger de l'hémorrhagie ? D'éviter ce qui auroit pu produire la pléthore, & mettre les humeurs en mouvement, ce qui auroit pu leur donner de l'acrimonie, & irriter les inteſtins ; puis faire en même tems uſage de fortifians incapables de cauſer de l'irritation. Car lorſqu'on néglige de rétablir le ton des vaiſſeaux, relâchés par un effet de la diſtenſion qu'ils ont éprouvée, il ſe formé bientôt un nouvel engorgement. Il eſt vrai, comme le diſoit très-bien Mr. REDI dans ſes charmantes lettres, dont la lecture eſt ſi agréable, ne fut-ce qu'à raiſon de l'élégance du ſtyle ; que la nature ſe ſuffit ſouvent à elle-même, & qu'on peut eſpérer qu'à l'aide d'une diete qui n'admettroit que des alimens doux & légers, *les fibres des vaiſſeaux ſanguins ſe fortifieroient à la longue par le ſeul ſecours de la nature.* Mais lorſque le mal eſt grave,

& qu'il s'eſt établi à la longue, il eſt à propos que l'art vienne au ſecours de la nature. Dans ce cas, comme dans tant d'autres, le quinquina a mérité une préférence diſtinguée ſur tous les autres toniques.

7°. Eſt-ce donc que les hémorrhoïdes auroient été avantageuſes? C'eſt ainſi que l'auroient décidé les Stahliens, qui auroient donné à cette maladie le nom de colique hémorrhoïdale. Et en effet, comme tout le ſyſtème vaſculaire eſt lié par des anaſtomoſes, il n'eſt pas douteux que le flux hémorrhoïdal n'eût diminué les douleurs : car il eſt vraiſemblable que tous les vaiſſeaux des inteſtins n'étoient pas ouverts ; mais qu'une de leurs ramifications s'étant rompue en quelque endroit, le ſang des autres s'étoit écoulé par cette plaie: & il y a apparence que la rupture des vaiſſeaux hémorrhoïdaux auroit été ſuivie d'une pareille évacuation & d'une pareille diminution de douleurs : c'eſt ce que donnent lieu de croire des obſervations de cas ſemblables.

8. Auroit-il fallu tenter de provoquer les hémorrhoïdes ? Nullement. Car *premiérement*, comme le ſavoient déja fort bien autrefois GALIEN & AETIUS, qui ont averti que cette indiſpoſition étoit

la cauſe de pluſieurs maux, qu'elle rendoit la vie miſérable, & que même elle étoit funeſte à pluſieurs ; comme l'ont fort bien écrit entre pluſieurs autres, les célebres BERGER, SANTORINI, RICHTER, GUNZ, HEISTER & TRALLES ; comme Mr. DE HAEN l'a démontré tout nouvellement avec la ſagacité & le ſavoir éminent qui le diſtinguent, & comme pluſieurs obſervations me l'ont appris ; le flux hémorrhoïdal eſt rarement un bénéfice, encore a-t-on plutôt lieu de s'en affliger que de s'en réjouir. Tel eſt le ſort des femmes, elles ſont ſujettes au flux menſtruel ; à combien de maux ne les expoſe-t-il pas ? Les hommes incommodés de ſemblables évacuations courent les mêmes dangers ; auſſi je dirai volontiers, comme le fait Mr. HILCHEN dans ſa diſſertation *ſur la ſciatique* (*), *que les partiſans des hémorrhoïdes les vantent donc tant qu'ils voudront, & qu'ils en élevent l'utilité juſqu'aux nues ; quant à nous, aſſurément nous croyons être en droit de les regarder comme toujours & méritoirement ſuſpectes. Car le flux hémorrhoïdal eſt un appanage des ſantés chancelantes, & ces merveilles que les médecins*

(*) Le titre latin porte *de morbo coxæ.*

médecins hémorrhoïdaux se promettent, ne produisent souvent que des effets très-fâcheux. Mr. DRAUD a fait un bon choix, en écrivant une dissertation sur cette these, *qu'il vaut mieux supprimer que provoquer les hémorrhoïdes.*

Secondement, il est très-dangereux d'exciter les hémorrhoïdes dans la maladie noire; car les remedes, au moyen desquels on cherche à ouvrir la ramification qui va au fondement, pourroient bien auparavant faire écouler le sang de celle qui abreuve le pylore & l'intestin iléon; & ces effets seroient tous contraires aux véritables indications curatives de cette maladie; il y auroit donc doublement à craindre qu'on ne l'augmentât & qu'on ne causât la mort du malade.

En troisieme lieu, Mr. DE HAEN établit avec beaucoup de sagacité les distinctions qui concernent les effets du flux hémorrhoïdal, suivant les différens vaisseaux qui s'ouvrent; & ces distinctions confirment très-bien notre avis: je conviens cependant volontiers qu'il ne me paroît pas importer beaucoup de quelle ramification le sang s'écoule.

Quatriémement, il est à craindre que la maladie, ayant été dissipée par cette voie, ne revienne toutes les fois qu'il se reproduit une égale quantité de sang;

ſemblable aux coliques des mois, dont le retour périodique précede l'écoulement des regles; coliques qui ne s'appaiſent que par l'écoulement, & qui reviennent toujours à moins qu'on ne les prévienne par des remedes.

Le flux hémorrhoïdal ne promet donc qu'une cure palliative, qui eſt en même tems incertaine & dangereuſe, & à laquelle on ſe fieroit mal à propos. Il ne faut donc du tout point emploier de ſtimulans pour exciter cette évacuation, à moins qu'on ne veuille donner le nom de ſtimulans aux lavemens, qui ſont ſi efficaces dans les maladies de cette eſpece. Ce n'eſt pas, il s'en faut bien, que je croie que les coliques dont nous avons parlé, reconnoiſſent toujours pour cauſes des épreintes hémorrhoïdales; mais en ſuppoſant que cela fût, je mettrois tout en œuvre pour empêcher cette hémorrhagie; *parce que dans la ſuite*, ſuivant l'avis de Mr. HEISTER, *ſans parler de ce qu'il y a de dégoûtant & de fâcheux dans cet écoulement, ſi les vaiſſeaux hémorrhoïdaux viennent par hazard à s'obſtruer*, (il auroit pu ajouter s'ils perdent trop de ſang) *il peut en réſulter facilement une infinité de maux.*

Il découle pluſieurs corollaires pratiques de nos obſervations: j'en indique-

rai seulement quelques uns; 1°. que les douleurs chroniques & violentes de l'estomac, des lombes & des intestins sont une maladie plus grave qu'on ne le croit communément; 2°. que les remedes qu'on vante si fort en pareil cas, tels que les amers, les drogues aromatiques, spiritueuses, échauffantes & acerbes, sont souvent dangereux & même funestes; 3°. qu'il n'est pas rare que la classe des rafraichissans fournisse les meilleurs stomachiques. Combien de gens ne voit-on pas mourir tous les jours victimes de ce détestable préjugé, qui fait qu'on oppose des carminatifs échauffans à toutes sortes de douleurs d'entrailles, quand même les vents n'en sont point la cause?

L'observation suivante n'est point de moi, mais une femme qui a beaucoup de savoir a eu la bonté de me la communiquer, sans me nommer le médecin qui en est l'auteur, & dont la sagacité, le savoir & la prudence méritent, à ce qu'il paroît, toutes sortes d'éloges.

III. OBSERVATION.

Un homme de qualité, à peu près sexagenaire, d'une complexion lâche, accompagnée de corpulence, faisant bonne chere & mangeant beaucoup de vian-

de, menant outre cela une vie sédentaire, avoit beaucoup souffert des hypocondres trente ans auparavant; mais depuis lors il avoit joui d'une assez bonne santé. Il avoit coutume toutes les années de se faire saigner deux fois au pied, & de boire en été des eaux minérales; il cherchoit à prévenir par ces moyens des congestions hémorrhoïdales externes, auxquelles il avoit été sujet autrefois.

Depuis environ une année, il étoit de plus mauvaise humeur que de coutume, à ce que ses parens prétendent avoir remarqué, quoiqu'il ne se plaignît de rien qui annonçât une santé chancelante. Il se tenoit assidument chez lui pendant l'automne & l'hiver dernier, étant fort occupé à faire des calculs, & à passer en revue ses papiers. Quelques personnes assurent qu'outre cela il étoit secrettement en proie à de profonds chagrins que lui causoient des soucis domestiques.

Je crois qu'en voilà assez sur les causes de son indisposition; je passe à l'histoire de cette maladie cachée, dont on méconnoissoit depuis longtems la véritable nature. Le malade fut attaqué au commencement du mois de Mars d'une petite toux sèche, accompagnée d'une légere fiévrote; à celle-ci se joignoient le res-

ſerrement du ventre, des agitations & de légeres angoiſſes pendant la nuit, de l'abattement le matin, la ſéchereſſe de la bouche, & des urines d'un jaune orangé. Cependant ni l'appétit, ni la digeſtion n'étoient en faute, le pouls battoit preſque comme dans l'état naturel, ſeulement le ſoir il devenoit tant ſoit peu fréquent; enſorte que le malade n'ayant point gardé le lit pendant tout cet eſpace de tems, il paroiſſoit à peine que ſa ſanté fût altérée: auſſi n'uſoit-il pour tout remede que d'une légere tiſane de racines de dent de lion & de chiendent, en obſervant de ne ſe nourrir que de végétaux. Au bout de deux ſemaines, il rendit trois ou quatre fois des urines épaiſſes, troubles & briquetées, & peu de tems après il ſentit dans le bas-ventre des grouillemens & des douleurs ſourdes, qui ceſſerent au moyen d'une purgation compoſée de manne, aiguiſée d'un peu de ſel légérement laxatif.

Quatre jours après, le malade fut tout à coup aſſailli d'une diarrhée accompagnée de violentes tranchées dans la partie du ventre qui eſt au deſſous du nombril. Il pouſſoit ſouvent des ſelles ſéculentes, liquides, écumeuſes, d'un jaune de paille, & qui excitoient une chaleur brulante à l'extrémité du rectum. En

même tems la fievre devient plus forte & continue avec un pouls fréquent & petit. La soif augmente, les forces & l'appétit manquent, l'esprit tombe dans l'abattement. Le malade est obligé de se mettre au lit : il prend pendant quelques jours une légere émulsion, préparée avec de l'huile d'amandes & un jaune d'œuf, dans laquelle on avoit dissout de la manne, ce qui ayant doucement évacué les impuretés, fait enfin cesser la diarrhée; mais la fievre persévere opiniâtrément aussi-bien que la foiblesse. Le ventre se resserre derechef, se remplit de quantité de vents & de borborygmes, quoique d'ailleurs (ce que j'aurois voulu qu'on eût examiné de plus près) on eût trouvé pendant tout le cours de la maladie que le ventre n'étoit jamais ni enflé ni dur, dans quelque endroit qu'on le palpât. Le malade devient de jour en jour plus maigre ; ses joues, dont l'embonpoint lui donnoit bonne mine, deviennent pendantes & difformes : le sommeil continue d'être irrégulier & troublé par des rêves fâcheux ; il dort quelquefois pendant le jour, mais c'est souvent avec les paupieres entrouvertes, d'un sommeil qui paroît tenir de la léthargie, & qui ne répare point les forces.

Mais il y avoit un symptôme de très-

mauvais augure, qui décéloit une malignité cachée, & qui me frappoit plus que tous les autres; il avoit eu lieu pendant tout ce nouveau période de la maladie, (à le prendre depuis la fin de la diarrhée) ſavoir pendant trois ſemaines: je veux parler de l'irrégularité que j'avois conſtamment obſervée dans le pouls, qui étoit fréquent, petit & inégal, ſoit pour la fréquence, ſoit pour l'élévation, avec de très-fréquentes intermittences. Je ſoupçonnois un vice conſidérable dans le bas-ventre; mais j'avoue que je n'avois pas même ſongé qu'il y eût une ſi grande putridité dans les viſceres. Les ſecours ſur leſquels j'inſiſtois le plus étoient des apéritifs doux, tels que l'extrait de chicorée, le ſyrop des cinq racines apéritives, le tartre ſoluble, en donnant par intervalles de l'eſprit de nitre dulcifié, & pour boiſſon les eaux minérales de St. Maurice dans les Griſons; & toutes les fois que j'appercevois des indices de la fluctuation de quelque matiere dans les premieres voies, je faiſois prendre au malade des laxatifs doux, compoſés de caſſe, de tamarins & de manne. L'état des choſes nous paroiſſoit déja un peu plus favorable, l'appétit ſe rétabliſſant par degrés, les forces ſe ranimant un peu, le ſommeil redevenant

un peu plus tranquille, le malade quittant derechef ſon lit, & commençant à ſe promener lentement par ſa chambre, lorſque le 12 d'Avril la maladie changea tout à coup de face, & ſe montra à découvert ſous l'aſpect le plus fâcheux. D'abord après un repas frugal le malade rendit deux fois, en allant à ſelle, du ſang rouge, puis du ſang noir, liquide, & ayant une odeur de putridité: bientôt après, étant tombé en défaillance, avec un viſage vraiment cadavéreux, ſes gens le mirent au lit. On m'appelle en hâte; je le trouve entiérement froid, flaſque, couvert d'une ſueur gluante, avec un pouls tremblant: s'étant un peu remis, il nous avertit qu'il alloit faire encore une ſelle. Nous craignions tous que ſi cette ſelle ne lui étoit pas funeſte, elle ne le fît du moins tomber dans une défaillance nouvelle & des plus fâcheuſes: j'eus donc ſoin qu'on appliquât le plutôt poſſible ſur le bas-ventre des fomentations préparées avec des ingrédiens qu'on avoit ſous la main, ſavoir avec du vin rouge un peu âpre, du vinaigre, de l'eau d'arquebuſade & de l'eau de fontaine fortement ferrée; fomentations qui devoient ſe renouveller toutes les heures: outre cela j'ordonnai un lait d'amandes avec de l'eau de St. Maurice, & un

julep composé d'eau fraiche, de jus de citron, de liqueur anodine, & d'un peu d'eau de canelle simple, pour en prendre alternativement & souvent, mais à petites doses : je prescrivis de lui donner à titre d'aliment, toutes les trois heures & avec ménagement, une panade réduite en émulsion, avec des amandes & tant soit peu de jus de citron : au moyen de ce secours, la selle qui étoit sur le point d'avoir lieu, fut retardée pendant le reste de la journée, & le malade se réchauffa assez pour que la surface de son corps parvint à être tiede.

Le 13 d'Avril, il fit deux selles copieuses, très-noires, luisantes, exactement semblables à de la poix fondue, & d'une fétidité putride très-forte. L'habitude du corps étoit extrêmement flasque, pâle, moite, & aussi froide que celle d'un cadavre. De tout le jour le pouls ne battit point au poignet ; je ne l'apperçus qu'à la fin de la soirée qu'il étoit tremblotant.

Le 14, le malade éprouvoit un sentiment de chaleur agréable. Il avoit le pouls mol, très-petit, fréquent, mais plus égal que je ne l'avois encore trouvé jusques-là. Le ventre étant resserré, je le lâchai, au moyen d'un lavement d'eau tiede & de miel, qui amena un peu d'ex-

crémens qui avoient de la consistance, mais qui étoient noirâtres, comme si on les eût enduits de suie. Le malade demandant une nourriture un peu plus solide, je lui permis de manger d'une bouillie de pain légere, avec un peu de jus de citron, & de boire par dessus un petit trait de vin du Rhin détrempé d'eau.

Le 15, il fit sans le secours d'aucun remede une selle compacte, & teinte d'une couleur semblable à celle des lies de vin rouge. Le pouls étoit le même.

Le 17, un lavement qu'on avoit donné amena des matieres molles & grises. Le pouls avoit été tendu le matin, le soir il étoit devenu plus souple, mais il étoit toujours petit & fréquent. Ce même soir il survint à cinq heures une sueur légere, tiede, & qui ne dura pas. On ne discontinua pas jusqu'ici d'employer assidument les mêmes secours, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, en rapprochant ou éloignant les doses de ceux-ci selon les circonstances. Voulant ensuite essayer de leur associer de légers antiputrides apéritifs, je prescrivis un électuaire composé de pulpe de tamarins, de celle de casse & de manne, & une décoction de racine fraîche de dent de lion, assaisonnée de tant soit peu de zest de citron, & adoucie avec un peu de sirop

de vinaigre ſimple, en ordonnant de prendre de chacun de ces remedes de ſix en ſix heures, à une doſe qui pût ſuffire pour tenir le ventre libre, mais non pas pour purger.

Le 19 Avril, le malade fait, comme les jours précédens, des ſelles molles & griſes, précédées de légeres tranchées autour du nombril : les petites ſueurs du ſoir reviennent preſque aux mêmes heures : le ſommeil de la nuit eſt toujours inquiet & ne répare point les forces : le pouls eſt toujours plus irrégulier & plus tendu le matin que le ſoir : le malade eſt levé tous les jours pendant une heure.

Le 23, le malade fut dans l'aſſoupiſſement pendant la matinée : le ſoir, en allant ſur ſelle, il fit des matieres tirant ſur le noir : la petite ſueur revint comme les ſoirs précédens. Je voulus qu'il n'uſât qu'une fois par jour de l'électuaire & de la tiſane de dent de lion, en continuant l'uſage de l'émulſion, du julep, &c. de crainte d'exciter une évacuation impétueuſe des matieres putrides.

Le 26, on m'appella de grand matin. Le malade avoit eſſayé de ſe lever, mais il étoit retombé en défaillance. Je lui trouvai le pouls tremblotant, les mains froides, & les flancs mollement enflés; je ſoupçonnai ſans peine que de nouvel-

les matieres liquides & noires étoient prêtes à s'évacuer ; mais j'étois abſolument incapable de trouver quelque moyen d'y parer efficacement. L'exceſſive pourriture des viſceres annonçoit depuis longtems le triſte pronoſtic de cette maladie, & il ſe trouvoit confirmé par les progrès qu'elle avoit faits. Juſqu'ici mon deſſein avoit été, conformément aux préceptes d'HIPPOCRATE, de ſoutenir les forces, d'évacuer les matieres putrides, de réſiſter aux progrès ultérieurs de la corruption, & de remédier au mauvais état des viſceres ; mais je ne trouvois pas dans mon eſprit des reſſources ſuffiſantes pour remplir une tâche auſſi difficile. Je réſolus cependant de faire mon poſſible pour ne négliger aucune tentative ; je fis donc tout de ſuite appliquer ſur les poignets & ſur les aines de l'eſprit de lavande & de fort vinaigre ; de plus, je fis mettre ſur le bas-ventre & les hypocondres une fomentation préparée, en cuiſant dans un mélange de vin & du même vinaigre des fleurs de roſes rouges, du ſerpolet, de la canelle & du ſantal : je fis prendre au malade des juleps analeptiques imprégnés d'eſprit de vitriol ; enfin, après l'avoir muni de ces ſecours, & ſes forces s'étant tant ſoit peu ranimées, je lui fis donner

un lavement : il s'enſuivit au bout d'une heure une ſelle d'excrémens mous & très-noirs. Depuis lors toute la ſurface du corps étant redevenue tiede, le malade fut dans l'aſſoupiſſement pendant le reſte de la journée : ſur la fin de la ſoirée je fis réitérer le lavement, afin de ne pas laiſſer ſéjourner les matieres putrides qui s'étoient déja ſéparées ; mais quoique la canule, après qu'on l'eut retirée, parût tachée d'une matiere liquide noire, & que cela indiquât qu'il s'étoit fait devant le fondement un amas de cette matiere, le ventre ne ſe lâcha cependant point qu'au bout de quelques heures, après qu'on l'eut aiguillonné à pluſieurs repriſes par des ſuppoſitoires, alors il s'en évacua des excrémens d'un brun foncé.

Le 27, le malade fit pendant la matinée deux ſelles abondantes, extrêmement noires, luiſantes, d'une puanteur inſupportable ; il s'enſuivit une très-grande foibleſſe, une ſueur froide, le bégayement, une face cadavéreuſe, & une aſphyxie de pluſieurs heures. Environ midi il commença à être en délire, avec un pouls fréquent, très petit & irrégulier, le corps étant depuis ce moment tantôt tiede & tantôt froid. On entendoit grouiller beaucoup de vents dans les inteſtins, & ces vents exha-

loient en sortant la puanteur d'un cadavre corrompu. Il survenoit un hoquet, tantôt seul, tantôt suivi de plusieurs autres, qui continuoient pendant un quart d'heure, & qui ne cédoient guere autrement qu'à l'aide d'un bouillon tiede.

Le 28 au matin, le malade fit trois grosses selles aussi noires que les précédentes ; le soir il en fit une quatrieme d'une couleur moins foncée. Il fut froid pendant toute la journée, il se réchauffa un peu sur le soir, il fut en délire & sanglotta comme la veille.

Le 29 Avril, au matin, il fit une selle copieuse, noire, & mêlée de beaucoup de sanie, les autres symptomes continuerent. Le soir approchant il tomba dans l'agonie, avec une respiration laborieuse & sublime, & en agitant sa tête de côté & d'autre, jusqu'à ce qu'enfin il expirât.

On ne voulut point me permettre de l'ouvrir pour examiner l'état des visceres, quoique je le demandasse avec instance. Le siege de la maladie étoit-il dans les vaisseaux inférieurs du mésentere ? Mais le vomissement de sang est plutôt la suite d'un affoiblissement des vaisseaux supérieurs de cet organe & des vaisseaux cœliaques. Plusieurs raisons font que j'ai bien de la peine à ajouter

foi à des cas analogues, mais décousus, que Mr. NAVIER a rapportés il n'y a pas longtems. Quoiqu'il en soit, j'ai vu quelquefois le vomissement de sang, accompagné de selles qui charioient du sang noir & grumelé, provenir d'une obstruction considérable des viscères & d'autres causes : ce n'est pas que je croie que cette maladie ait été la même que celle-ci ; car je pense qu'elle en différoit grandement, à raison du siege & à raison du degré de corruption. Il peut assurément arriver que le sang s'étant écoulé de ses vaisseaux dans la cavité des intestins, y contracte de la putridité, & qu'il y devienne noir par un effet de la chaleur de la stagnation. Cependant il y aura de la différence entre cette putridité & celle qui a lieu dans l'intérieur des vaisseaux & dans la substance même de ces vaisseaux. Me trompé-je en affirmant que les pronostics d'HIPPOCRATE, section IV, aph. 21--25, sont peut-être fondés sur cette différence ? Mais en voilà assez sur cette matiere.

IV OBSERVATION.

Voici l'hiſtoire d'une maladie dont l'iſſue a été plus heureuſe. Une femme, âgée de cinquante ans, avoit joui d'une ſanté aſſez ferme juſqu'à ce que, il y a deux ans, ſes regles ne coulant pas convenablement, elle éprouva des douleurs d'eſtomac : elle chercha, comme c'eſt la coutume & fort mal à propos, à les diſſiper, en uſant d'alimens un peu trop échauffans, & de potions aromatiques : elle tomba dans l'amaigriſſement, elle s'affoiblit, ſon ſommeil devint inquiet : enfin au commencement de 1762, après un accès de douleurs plus aiguës, elle tomba en défaillance à minuit ; & après s'être ranimée en flairant du vinaigre, elle rendit en vomiſſant une grande quantité de ſang, & s'évanouit encore par deux fois. J'arrive à une heure du matin, je trouve la malade pâle, en proie à l'angoiſſe, & attendant une mort prochaine : le pouls étoit petit, ſans beaucoup d'irrégularité, mais beaucoup plus fréquent que le naturel. J'ordonnai qu'elle bût continuellement & peu à peu de l'eau froide, à laquelle on avoit mêlé du jus d'oranges douces, tandis qu'on préparoit un léger lait d'amandes, qui lui

ſervit de boiſſon ordinaire pendant quinze jours. Je fis envelopper ſes jambes, qui étoient froides, avec de la flanelle trempée dans de l'eau tiede, afin d'éviter que le ſpaſme, cauſé par le froid de ces parties, n'excitât l'hémorrhagie; puis je lui fis donner un lavement émollient, & en ayant ſoin qu'on étendît des linges ſous elle, afin qu'elle pût rendre ſes excrémens ſans ſe remuer en aucune façon: il s'enſuivit une ſelle abondante de matieres fécales & de ſang d'un rouge obſcur, mais qui n'étoit pas encore caillé; elle paſſa quelques heures avec aſſez de tranquillité.

Mais environ les neuf heures du matin, après des angoiſſes & une ſueur froide, elle vomit derechef une quantité de ſang liquide, avec de gros caillots d'un ſang figé, qui étoient durs & noirs; & elle eſſuya une ſyncope de quelques momens: étant alors venu la voir, j'ordonnai un ſecond lavement, qui emmena une grande quantité de ſang figé, très-noir & vraiment ſemblable à de la poix. Je ne voulus rien changer aux autres remedes; je me contentai de lui recommander une parfaite tranquillité, & de boire toutes les demi-heures un petit verre d'amandé. A ſix heures du ſoir il ſurvint des angoiſſes & des dou-

leurs de colique qui lui faiſoient craindre le retour du vomiſſement. Je conſeillai de lui donner un troiſieme lavement, qui fit encore ſortir un ſang pareil à de la poix, après quoi la tranquillité ſe rétablit. A dix heures du ſoir elle repoſoit tranquillement, ſans douleur ni angoiſſe, mais elle étoit foible; le pouls n'étoit pas auſſi fréquent, mais la maigreur étoit extrême; le viſage, les levres, les gencives, la langue & tout le corps étoient de la derniere pâleur.

A trois heures du matin, après une angoiſſe, la malade vomit encore un peu de ſang, & ſouhaita d'elle-même qu'on lui donnât un lavement, qui emmena encore des caillots, que la garde jetta auſſi-tôt en bas les latrines. Etant revenu à ſept heures du matin, je trouvai que tout étoit changé en bien : je permis à la malade de prendre quelques onces de crême d'orge : toute la journée il y eut une très-grande mobilité dans le genre nerveux : ſur le ſoir, le pouls, qui étoit lent le matin, étoit redevenu fréquent, tout le corps s'étoit réchauffé, & il y avoit même de la fievre, quoiqu'elle fût peu conſidérable. Après le lavement, elle rendit par le bas de la matiere fécale, & deux boulettes noires.

La malade fut tranquille pendant la

nuit, mais ſans dormir, non plus que la précédente. Le troiſieme jour il y avoit encore de la mobilité dans le genre nerveux; on donna le ſoir un lavement qui fut ſuivi d'excrémens, mais où il n'y avoit point de ſang : la malade prit trois fois de la crême d'orge, & continua à uſer de lait d'amandes, ou bien, afin d'éviter le dégoût que cette boiſſon auroit pu lui donner, elle y ſubſtituoit de tems en tems de l'eau froide avec du jus d'oranges douces. Elle dormit cette nuit pendant une heure & demie, à quatre heures, après une colere, elle eut de l'angoiſſe & des douleurs, & rendit par le haut & par le bas quelques onces de ſang. Déja les forces & le ſommeil ſe rétabliſſoient de jour en jour, le ton des nerfs ſe raffermiſſoit. Le neuvieme jour, elle ſe purgea avec de la manne & des tamarins : il ne parut point de ſang. Le dixieme, je lui permis de manger tant ſoit peu de poulet. Le douzieme, elle ſe promena avec facilité dans ſa chambre. Le vingtieme elle étoit bien, & ſes urines, qui juſqu'ici avoient été ténues, paroiſſoient déja être dans un état de coction : elle s'étoit inſenſiblement raccoutumée aux alimens.

Je lui défendis abſolument l'uſage des viandes noires, ſalées & fumées, celui

des épices, du thé, du café & du vin; je voulus qu'elle prît souvent des lavemens: elle jouit ainsi pendant huit mois d'une très-bonne santé. Alors, pour avoir négligé ce régime, & par un effet du retard de ses regles, qui n'étoient revenues que trois fois pendant toute l'année, elle ressentit de nouvelles douleurs de colique, qu'elle arrêta au moyen de la saignée, que je lui conseillai de réitérer trois fois chaque année. Cependant au printems de 1763 elle essuya une nouvelle attaque, mais plus légere & qui se borna à un seul vomissement de sang, & à deux selles de sang pareil à de la poix: il y avoit déja alors un certain tems qu'elle avoit bu quelquefois du vin. Je prescrivis les mêmes remedes avec le même succès. Ses regles commençant à lui manquer, elle jouit pendant deux ans d'une assez petite santé: je l'ai soutenue au moyen de la saignée, des lavemens, & d'une diete émolliente & légere, de maniere qu'actuellement elle se porte très-bien depuis trois ans.

V OBSERVATION.

Une femme, âgée de trente-huit ans, accablée de chagrins multipliés, & mai-

gre, se plaignoit depuis longtems de dégoût, d'affoiblissement & de douleurs d'estomac, sur-tout après le repas. Enfin en 1764, après des douleurs encore plus considérables, elle se réveille une nuit, tourmentée d'une angoisse extrême; elle a des nausées, elle vomit une grande quantité de sang, & se pâme complettement. J'arrive aussi-tôt, je la trouve de la derniere foiblesse, ensorte que je pouvois à peine compter tous les battemens du pouls, la foiblesse de l'artere m'en dérobant le plus grand nombre. Je lui ordonnai la tranquillité & de l'eau froide avec du jus d'oranges, puis un lavement, dont je suspendis pour quelque tems l'application, de crainte qu'en faisant aller la malade sur selle, il ne lui causât un évanouissement mortel. Elle eut plusieurs défaillances légeres jusques à midi; cependant le pouls reprit assez de force, pour que je pusse lui faire prendre le lavement, lequel fit sortir une quantité étonnante de sang coagulé & semblable à de la poix: il s'ensuivit un nouvel évanouissement assez grave, mais l'angoisse fut ensuite moins considérable.

Environ les cinq heures du soir tout le corps s'échauffa subitement, sur-tout à la tête, la malade eut des nausées,

vomit dans un baſſin au moins trente onces de ſang, & s'évanouit: étant peu à peu revenue à elle-même, on eut dit à la voir que c'étoit une image de la mort, & je n'ai jamais vu de viſage plus pâle que le ſien. Je la mis au même régime que la malade de l'obſervation précédente, ſi ce n'eſt que dans la crainte qu'une pareille ſtagnation du ſang ne donnât lieu à des concrétions indiſſolubles, je lui preſcrivis quelques gouttes de liqueur anodine minérale de HOFFMANN. On donna un lavement à neuf heures du ſoir; il amena comme de la poix noire: la nuit elle fut tranquille, mais ſans dormir: elle fut bien pendant la journée, & rendit deux fois des matieres noires après avoir pris deux lavemens. La nuit ſuivante elle eut des angoiſſes: le troiſieme jour, le grand matin, elle vomit ſix ou ſept onces de ſang, & en rendit encore dans la chaiſe percée, car elle s'opiniâtroit à ne vouloir abſolument point ſe ſervir de linges ſous elle: les forces ſe rétabliſſent un peu.

Le quatrieme & le cinquieme jour il ne paroît point de ſang: le ſixieme elle ſe plaint d'une douleur incommode dans le bas-ventre, accompagnée d'angoiſſe: elle rend après un lavement quelques caillots pareils à de la poix, & qui me

parurent fort compacts. Depuis ce tems-là tout a changé en mieux; la malade, au moyen d'une nourriture très-légere, a recouvré chaque jour des forces, & dès lors elle n'a plus eu de vomiſſemens: elle n'eſt pas tout-à-fait exemte de douleurs d'eſtomac & de tranchées dans le bas-ventre, mais elles ſont beaucoup moins fortes; d'ailleurs de mauvaiſes digeſtions ſont bien ſuffiſantes pour les occaſionner.

Il me paroît qu'il ſeroit inutile d'ajouter ici d'autres obſervations, dans la vue de confirmer la méthode curative qui convient à cette maladie: j'en rapporterai une ou deux, qui prouvent qu'on ne manque pas de moyens pour la prévenir.

VI OBSERVATION.

Une fille de l'âge de trente-deux ans, maigre & bien réglée, ſe plaignoit ſouvent d'une douleur très-vive de l'eſtomac & du dos: elle paſſoit toute la journée à coudre, le corps courbé en devant. Dans l'eſpace de quatre ans elle avoit eu cinq fois des vomiſſemens de ſang aſſez abondans; leſquels, à ce qu'elle me dit, s'étoient preſque arrêtés d'eux-mêmes: ils s'étoient toujours annoncés

par les mêmes ſymptomes. Voici quelle étoit leur marche : durant environ quinze jours l'appétit alloit en augmentant, puis il diminuoit peu-à-peu durant un mois, & cette diminution étoit accompagnée d'une ſenſation très-incommode qui ſurvenoit au creux de l'eſtomac lorſqu'elle avaloit : enfin elle avoit du dégoût pour tous les alimens, qui lui excitoient une douleur très-vive dans l'eſtomac, juſqu'à ce que le vomiſſement de ſang arrivât ; lequel étant arrêté, les forces ſe rétabliſſoient inſenſiblement, & la malade étoit paſſablement bien.

Elle ſentoit déja que l'appétit augmentoit, lorſqu'elle me conſulta, & elle attendoit à coup ſûr & dans peu un accès. Je lui conſeillai 1°. de ſe faire inceſſamment ſaigner au bras, & d'y revenir une ſeconde fois le quatrieme jour. 2°. Je voulus qu'elle prit deux fois par jour un lavement, fait avec une décoction de mauve. 3°. Je lui preſcrivis pour alimens des crèmes de riz, d'orge, d'avoine & du fruit cuit, & de l'eau pour toute boiſſon. 4°. Elle devoit boire peu-à-peu dans la journée trois livres de petit-lait bien clair, & cela durant un mois entier. 5°. Je lui permettois de reprendre au bout de trois ſemaines, par degrés, ſa nourriture accoutumée : ſix ſemaines s'étant

s'étant écoulées, je lui prescrivis de petites doses de quinquina, à prendre pendant long-tems. L'effet de ces conseils fut d'abord, de diminuer l'appétit & de le faire rentrer dans ses bornes naturelles, puis de lui redonner une santé meilleure qu'elle ne l'avoit jamais eue. Il y a sept ans qu'elle n'a point eu d'accès, quoique les douleurs d'estomac n'aient pas encore entiérement cessé.

VII OBSERVATION.

Le 28 d'Août de l'an 1761, je reçus une lettre dans laquelle on me consultoit, & dont voici la teneur. Un homme de quarante ans, foible, fort assidu à l'ouvrage, sobre, se plaignoit depuis longtems de coliques dans le bas-ventre, & il y avoit deux ans qu'après avoir travaillé un peu plus que de coutume, il avoit vomi beaucoup de sang: cette évacuation ayant été supprimée, il avoit éprouvé de nouvelles douleurs de colique. Il y avoit quelques semaines qu'il avoit eu une diarrhée, que des femmelettes avoient arrêtée: bientôt après il est survenu une cruelle colique, qui occupe tout le bas-ventre, sur-tout les reins & le flanc gauche, ensorte que

lorſque l'accès devient plus violent, ce flanc eſt enflé. Il n'y a point de fievre ; le malade ne ſe plaint ni de mal de tête, ni de dégoût ; au contraire, il mange avec un certain plaiſir : les lavemens n'entrent qu'avec peine, & par-là même qu'imparfaitement, & ne font aucun bon effet. Il s'eſt trouvé un peu mieux de faire uſage de la manne. Les applications externes, telles qu'une décoction de camomilles, la thériaque & autres choſes ſemblables, n'ont point eu de ſuccès : il a dormi quelques heures après avoir pris du laudanum liquide.

J'ai attribué cette maladie à un engorgement des vaiſſeaux des inteſtins, j'ai ordonné qu'on lui tirât auſſi-tôt du ſang du bras, & qu'on réitérât cette ſaignée au bout de huit jours ; qu'il uſât d'alimens très-légers, de lavemens très-émolliens, & de petit-lait. Le malade a ſuivi ces conſeils : les douleurs étant entiérement diſſipées, je lui ai conſeillé l'uſage du quinquina, qui a admirablement bien raffermi les vaiſſeaux qui avoient été ouverts & qui étoient relâchés : deux ans après il ſe portoit très-bien ; & il y a long-tems que je n'ai plus entendu parler de lui.

VIII OBSERVATION.

Une femme de qualité du haut Languedoc m'écrivit une lettre dont voici le contenu. La malade, âgée pour lors de trente-six ans, avoit été dès sa plus tendre enfance, & même dès le berceau, sujette jusqu'à l'âge de quinze ans à des saignemens de nez, qui depuis lors étoient devenus plus rares. S'étant mariée, elle n'avoit jamais été enceinte, mais elle avoit fréquemment éprouvé un affoiblissement & une pesanteur d'estomac, de mauvaises digestions & des vomissemens, sans amertume ou mauvais goût à la bouche. Elle s'étoit bien trouvée du petit-lait, des bains tiedes, & de l'usage de bouillons rafraichissans. Elle vomissoit toujours les potions purgatives, & après en avoir fait usage, elle éprouvoit une chaleur interne très-incommode.

Parvenue à l'âge de vingt-sept ans, elle étoit dans un état de langueur, & quelques jours après elle éprouva de violentes douleurs d'estomac, avec des nausées & de l'angoisse ; elle eut plusieurs évanouissemens, puis elle vomit une grande quantité de sang noir & semblable

à de la poix : (elle ne parle point des ſelles :) ſes regles qui avoient coulé juſqu'alors s'arrêterent, & ne revinrent qu'au bout de quelques mois. Elle avoit d'abord fait uſage d'aſtringens & de baume du Canada : enſuite agiſſant plus ſagement, elle avoit pris du petit-lait & du lait d'âneſſe. Depuis l'âge de vingt-ſept ans juſqu'à celui de trente-quatre, elle a ſouvent eu des dérangemens d'eſtomac, lequel étant irrité mal-à-propos par des remedes purgatifs, elle les a toujours vomis. A l'âge de trente-quatre ans, à l'entrée de l'automne & après avoir été tranquille pendant quelques mois, elle fut tout-à-coup attaquée de douleurs aiguës, elle eut quelques évanouiſſemens, & vomit à pluſieurs repriſes, pendant deux jours, beaucoup de ſang : on la ſaigna le troiſieme jour de la ſaphene ; l'hémorrhagie s'arrêta, la malade eut de la fievre & ſua : on lui tira du ſang du bras, & elle but de l'eau de poulet & du petit-lait. Elle eut des douleurs de colique pendant quatre ou cinq jours, & ayant uſé pendant tout ce tems-là de lavemens, elle fit par les ſelles du ſang coagulé & noir.

Il lui reſta une pâleur & une foibleſſe extrêmes : elle but du lait d'âneſſe pendant un mois, & le mois ſuivant du lait

d'ânesse & de celui de vache : on lui prescrivit un bon régime ; & elle jouissoit déja depuis dix mois d'une bonne santé, lorsqu'ayant tout d'un coup été attaquée de la douleur d'estomac qui présageoit le vomissement, elle vomit de nouveau premiérement du sang noir, puis du sang rouge figé. On la saigna trois fois au bras ou au pied : elle eut de la fievre & sua comme auparavant : elle usa de petit-lait, de limonade & de lavemens, qui amenerent du sang pareil à de la poix. Quelques semaines après, elle étoit dans un état de convalescence passable ; mais comme elle se plaignoit toujours de constipation, & qu'elle craignoit qu'il n'en résultât de nouveaux accès, elle souhaita que je lui donnasse mes conseils : je fus d'avis qu'elle usât d'alimens émolliens & non salés, qu'elle se fit saigner au bras tous les trois mois, & qu'elle se fit donner fréquemment des lavemens émolliens ; qu'elle bût chaque année du petit-lait pendant quelques mois, & qu'elle avalât tous les jours avant dîner deux dragmes de pulpe de casse. Ces secours lâcherent très-bien le ventre, les forces se rétablirent admirablement bien ; & sa santé s'est raffermie de maniere qu'encore à présent elle se porte très-bien,

& que j'eſpere qu'elle eſt délivrée de cette dangereuſe maladie.

* * *

Voilà, mon cher ZIMMERMANN, diverſes obſervations qui jettent du jour ſur la nature de cette maladie, & qui en développent le traitement. J'en rapporterai cependant tout-à-l'heure encore un bon nombre d'autres, tant des miennes que de celles des autres médecins, en faiſant des recherches ſur toute la doctrine qui a rapport à la dénomination, à la pathologie & au traitement de la maladie noire.

On peut en premier lieu demander, ſi elle a été connue de tous les auteurs ſous le même nom? La réponſe eſt aiſée à faire. Les douleurs de colique, qui accompagnent la maladie noire, ſont abſolument les mêmes que celles qui ont lieu dans cette eſpece de colique, que pluſieurs auteurs & des auteurs de poids ont appellé colique hémorrhoïdale: mais la plupart ſe ſont ſervis d'une dénomination très-convenable, en la nommant le vomiſſement de ſang. Ainſi PLATER, SENNERT, RIVIERE, traitent du vomiſſement de ſang, ſans ſeulement nommer la maladie noire. Voici ce que dit PLATER: " quelquefois on le vomit

„ (le ſang) en très-grande quantité,
„ tantôt pur, tantôt délayé, tantôt coa-
„ gulé & grumelé; d'autres fois il eſt
„ ténace & noirâtre comme de la poix;
„ quelquefois il eſt auſſi noir que de
„ l'encre: & tel que je l'ai vu rendre
„ par le haut & par le bas à un célebre
„ Juriſconſulte". Il rapporte quelques obſervations, celle-ci entr'autres qu'il eſt à propos de tranſcrire.

"Il y a environ dix ans qu'un Bour-
„ guignon fut tout-à-coup attaqué à
„ Toulouſe d'une certaine cardialgie ſi
„ violente qu'il tomba en défaillance,
„ laquelle fut ſur le champ ſuivie d'un
„ vomiſſement abondant de ſang coa-
„ gulé, & d'une ſelle de même nature,
„ mais dont le ſang étoit noir comme
„ de la poix: il s'enſuivit une grande foi-
„ bleſſe; cependant le malade ſe remit
„ bientôt. Trois ans après la même
„ choſe lui arriva, comme il étoit en
„ voyage dans les jours les plus chauds
„ de l'été; car ayant été attaqué ſoudai-
„ nement d'un accès de fievre, il tomba
„ en ſyncope, & rendit du ſang par le
„ haut & par le bas, comme la premiere
„ fois. Deux ans s'étant encore écoulés,
„ il eſſuya derechef une pareille évacua-
„ tion de ſang. Enfin cette année, en
„ 1611, au mois de Juillet, il a eu un

„ pareil accès, & m'eſt venu conſulter „ à ce ſujet, &c.

„ Je lui ai fait voir que ces accidens „ lui arrivoient à cauſe d'un amas de „ ſang corrompu, contenu dans les vei- „ nes du méſentere, & qu'il falloit y „ remédier de bonne heure, parce que „ la maladie étoit dangereuſe, comme je „ l'ai prouvé par d'autres exemples ". *Obſerv. Lib. III. p.* 797 (*).

Nous ne ſavons pas ſi ce malade ne s'eſt pas ſouvent plaint de douleurs d'eſtomac & d'entrailles. Il eſt vrai que PLATER, & tous les autres auteurs de médecine pratique que je connois, ont traité trop ſuperficiellement de cette maladie, n'ayant égard qu'à ſon iſſue, ſavoir à la rupture des vaiſſeaux & à l'hémorrhagie, & s'embarraſſant peu des ſymptômes avant-coureurs, qui à la vérité n'ont pas conſtamment lieu, mais qui pourtant ſe préſentent quelquefois. On ne peut même pas diſconvenir qu'HIPPOCRATE lui-même, ou plutôt l'auteur des livres intitulés *des maladies*, & qu'on a mal-à-propos décorés du nom de ce grand homme; que cet auteur, dis-je, n'a fait autre choſe que de rendre

(*) Il y a dans le latin p. 779, mais c'eſt une faute d'impreſſion, comme je m'en ſuis aſſuré en vérifiant la citation.

compte ſimplement de l'iſſue de la maladie, & qu'il n'a bien écrit que de la partie diététique, où il recommande au malade *de s'abſtenir de l'ivreſſe, des plaiſirs de l'amour, d'éviter le ſoleil, de ne pas faire beaucoup d'exercice, de ne point uſer des bains chauds, ni des mets de haut goût, ni de ceux qui ſont ſalés:* il a très-bien indiqué dans ce peu de mots tout le régime que doivent obſerver ceux qui ſont atteints de cette maladie.

D'autres médecins par-contre, les STAHLIENS ſur-tout, ont bien vu que le vomiſſement de ſang eſt précédé de douleurs & de ſymptômes ſpaſmodiques; mais ils ſe ſont trompés lorſqu'ils ont cru qu'on ne vomiſſoit enfin du ſang noir qu'après que la maladie avoit augmenté au point de cauſer une inflammation de la rate, & il ne paroît pas qu'ils aient fait aſſez attention que la maladie qu'ils appellent colique hémorrhoïdale, laquelle, comme ils le ſavent bien, procede d'un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins, & qui ſouvent ſe manifeſte bruſquement par un vomiſſement de ſang; que cette maladie, dis-je, & le vomiſſement de ſang, ſont une ſeule & même maladie, comme je le ferai voir bientôt plus amplement, en parlant de la premiere eſpece de maladie

noire d'HIPPOCRATE : car si on passe en revue les symptômes de la colique hémorrhoïdale, & qu'on les compare avec les douleurs qu'ont éprouvé tous les malades qui ont été attaqués de la maladie noire, on reconnoîtra que c'est la même maladie. C'est ainsi que les STAHLIENS décrivent la colique hémorrhoïdale. " Si quelqu'un qui n'a point encore été sujet aux hémorrhoïdes fluentes vient à être incommodé de tranchées dans le ventre, de tension dans le bas-ventre & dans les hypocondres, de douleurs spasmodiques dans le dos, dans les lombes, & à l'os sacrum, de constipation, de tenesme; si ses urines sont crues, s'il a des maux de tête, des vents, un défaut d'appétit & des nausées; s'il éprouve des frissons & des chaleurs passageres avec de la soif, un pouls plein & tendu; s'il sent au bas de l'intestin rectum, comme un nœud ou un noyau qui y seroit arrêté; si tous ces symptômes, ou du moins la plus grande partie, ont lieu chez la même personne à la fois, ou les uns après les autres; un médecin qui possède la semëiotique y reconnoîtra une tendance au flux hémorrhoïdal ".

Le jugement de ce médecin seroit à la vérité très-juste, car ces symptômes

dénotent la tenſion des vaiſſeaux du bas-ventre, & on eſt en droit de conclure de la douleur au ſacrum, & de cette ſenſation d'un noyau retenu au bas du rectum, qu'il ſe fait un engorgement, ſur-tout dans les veines hémorrhoïdales, & que le flux hémorrhoïdal eſt prêt d'arriver. Mais toutes les fois que ces ſymptômes particuliers manquent, & qu'il y en a quelques autres dont je ferai bientôt mention, *un médecin qui poſſede la ſéméiotique* y reconnoîtra un engorgement des vaiſſeaux du canal inteſtinal, & craindra la maladie noire. Il ne faut au reſte pas paſſer ſous ſilence que STHAL, & après lui ALBERTI, le plus célebre de ſes diſciples, n'ont pas tout-à-fait manqué d'appercevoir cette liaiſon qu'il y a entre la colique hémorrhoïdale & le vomiſſement de ſang; car ils parlent d'*affections hæmatoémétiques*, qu'ils mettent au nombre *des affections qui ſont les effets de cette colique, lorſqu'elle a une iſſue malheureuſe.*

ALBERTI dépeint au même endroit certains caracteres, qui s'accordent aſſez bien avec ceux de la *maladie noire occulte* (s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme) ou de l'engorgement des vaiſſeaux du canal inteſtinal, avant que le ſang décele en s'échappant la *maladie noire déclarée.* Ces caracteres ſont, 1°. qu'elle

n'a lieu que chez des perſonnes dont le tempérament eſt enclin aux hémorrhoïdes; 2°. qu'elle arrive à l'âge où on eſt ſujet aux mouvemens & aux écoulemens hémorrhoïdaux; 3°. qu'elle ſe termine bien plus promptement qu'une autre colique; 4°. que pluſieurs remedes utiles dans les autres coliques la rendent plus fâcheuſe, & que ſes ſymptômes ſont en plus grand nombre, plus compliqués, plus extraordinaires & plus frappans que ceux des autres coliques.

STAHL eſt-il aſſez fondé à conclure en ces termes? " Je ne doute pas que „ cette affection, qu'HIPPOCRATE a dé„ crite ſous le nom d'*ileus hæmatites*, ne „ ſoit celle que j'ai accoutumé de déſi„ gner du nom de colique hémorrhoï„ dale "? Il paroît en effet par pluſieurs paſſages des livres d'HIPPOCRATE, que l'*ileus hæmatites* eſt une maladie longue, accompagnée de cruelles douleurs du bas-ventre, occaſionnée par un engorgement des vaiſſeaux ſanguins; mais il n'a rien qui ait rapport aux hémorrhoïdes: il ſeroit donc plus à-propos de le rapporter à une obſtruction des vaiſſeaux du conduit inteſtinal, ou à la maladie noire occulte. Et en effet il y a dans cette maladie, dans l'*ileus hæmatites* & dans la colique hémorrhoïdale, des tran-

chées, des angoiſſes, des preſſions & des tenſions autour des hypocondres, de ſorte qu'on peut bien ſoupçonner qu'il y a de l'affinité entre ces trois maladies : j'examinerai dans la ſuite ſi elles different en quelque choſe. Il paroît aſſurément que ces auteurs, qui ſe ſont piqués de ſuivre les traces d'HIPPOCRATE, n'ont pas fait attention à l'identité qui exiſte entre la maladie noire & l'*ileus hæmatites*, & que les STAHLIENS ont paſſé ſous ſilence l'identité entre cette même maladie & les deux autres, quoiqu'ils aient très-bien décrit la troiſieme, ſavoir la colique hémorrhoïdale.

HOFFMANN eſt à la vérité le premier qui nous ait laiſſé une bonne hiſtoire de la maladie noire, ſoit dans ſes commencemens, ſoit dans ſes progrès, ou bien de la maladie noire tant occulte que déclarée. Après lui Mr. KÆMPF a recueilli de bonnes obſervations, & a décrit cette maladie avec exactitude ſous le titre, *de l'engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac* (*), ſans lui donner, il eſt vrai, le nom de maladie noire. Les deſcriptions de l'un & de l'autre s'accordent très-bien avec celles des anomalies hé-

(*) Le titre latin eſt, *infarctus vaſorum ventriculi.*

morrhoïdales, lorſqu'elles tendent au vomiſſement de ſang ; nous devons cette deſcription à Mr. ALBERTI, qui l'a publiée dans ſon excellente diſſertation intitulée, *de hæmorrhoidum anomaliis* ; il y fait ſi bien voir le danger de cette maladie que nous croyons devoir en donner l'extrait. Après avoir très-bien dépeint la colique hémorrhoïdale, qui ſurvient, toutes les fois que les veines de l'inteſtin rectum ſont engorgées, il continue ainſi : " Si, ſans parler de la „ veine hémorrhoïdale interne, il s'ac- „ cumule une quantité conſidérable de „ ſang dans les veines méſenteriques, on „ eſt attaqué de cruelles tranchées au- „ tour du nombril, leſquelles montant „ plus haut juſques ſous le creux de „ l'eſtomac, ſont accompagnées de beau- „ coup de ſerremens, de difficulté de „ reſpiration & de ſoupirs ; auxquels ſe „ joignent des cardialgies des plus fâ- „ cheuſes & des preſſions, qui augmen- „ tent quelquefois juſqu'à cauſer l'éva- „ nouiſſement, qui provoquent des „ ſueurs froides, qui attaquent la tête „ par un effet de ſa correſpondance avec „ le bas-ventre, qui donnent lieu à des „ rots accompagnés de beaucoup d'an- „ goiſſe : en même tems ces ſymptô- „ mes occaſionnent ſouvent une conſti-

„ pation des plus opiniâtres, & même
„ des vents très-incommodes & doulou-
„ reux, *dont pluſieurs auteurs cherchent*
„ *la cauſe dans l'atonie de l'eſtomac ſeule-*
„ *ment, ou des inteſtins.*

„ Enſuite lorſque ces anomalies ont
„ une tendance plus prochaine à exciter
„ le vomiſſement de ſang, les ſymptô-
„ mes dont nous avons parlé (il en avoit
„ déja indiqué un bon nombre) devien-
„ nent plus fâcheux, ils attaquent ſur-
„ tout avec plus d'impétuoſité & de vio-
„ lence la région ſituée depuis le creux de
„ l'eſtomac juſques vers l'hypocondre
„ gauche : tels ſont des ſerremens autour
„ & au dedans de l'eſtomac, leſquels de-
„ viennent bien plus conſidérables, après
„ que le malade a avalé de la nourritu-
„ re, quoiqu'en petite quantité, ſoit
„ qu'elle ſoit molle ou ſolide ; c'eſt pour-
„ quoi les perſonnes qui ſe trouvent dans
„ ce cas craignent extrêmement de
„ prendre de la nourriture : elles éprou-
„ vent dans ces circonſtances des tran-
„ chées ſenſibles, & des alternatives de
„ gonflement dans l'eſtomac, de l'op-
„ preſſion, des ſecouſſes accompagnées
„ de ſanglots, des attaques d'aſthme, des
„ rots qui ne s'échappent qu'avec an-
„ goiſſe & avec violence, des agitations
„ convulſives qui parviennent juſqu'au

„ diaphragme & à l'eſtomac, des élan-
„ cemens ſans douleur dans l'hypocon-
„ dre gauche, des chaleurs paſſageres
„ dans le reſte du corps; & dans les in-
„ tervalles des friſſons ſuperficiels, des
„ ſueurs froides; il ſurvient des douleurs
„ gravatives de la tête, des commotions
„ mêlées de vertiges, des ſentimens
„ d'oppreſſion dans les hypocondres, des
„ refroidiſſemens des extrêmités des pieds
„ & des mains, des pertes d'appétit con-
„ ſidérables, l'affoibliſſement des forces
„ dans le reſte du corps, &c. " Je ſais que la plûpart de ces ſymptômes ont eu lieu chez ceux qui ont été attaqués de la maladie noire, qui ont quelquefois des douleurs atroces dans la poitrine, aux côtes, aux omoplates, aux reins, & je les ai ſouvent obſervés chez d'autres malades que j'ai avertis de la nature de cette maladie, & que j'ai ſoulagés par un traitement convenable.

Mais de tels malades ſont perdus ſans retour, ſi on méconnoît leur maladie, c'eſt ce que ſavoit bien Mr. ALBERTI, qui dit: " ſi lors de ces combats cauſés
„ par les anomalies hémorrhoïdales, &
„ dans la ſuppoſition haſardée qu'ils
„ viennent de la foibleſſe de l'eſtomac
„ & du relâchement des viſceres, on em-
„ ploie des ſtomachiques & des remedes

„ qui mettent le ſang en mouvement,
„ non-ſeulement toute cette ſuite de
„ maux va en augmentant, mais encore
„ on favoriſe & on accélere d'autant
„ plus facilement & plus certainement
„ l'éruption du ſang dans l'eſtomac, &c."

Si je compare encore les deſcriptions d'ALBERTI avec les obſervations des médecins François, tels que MM. VARNIER, BONTÉ, GEOFFROY, VANDERMONDE, BRIEUDE, AUBRELIQUE, LE CORDIER, FLEUR, CAMPARDON, D'ALLAS, RENARD, DU SAULSAY, tom. 6, 8, 12, 13, 22, ou avec les miennes; je trouve qu'elles ont autant de rapport entr'elles qu'il peut y en avoir entre des deſcriptions générales faites d'après pluſieurs malades, & les hiſtoires particulieres de chaque malade : enſorte que ſi vous recueillez les divers ſymptômes que les obſervateurs ont indiqués, cela vous donnera une deſcription ſemblable à celle d'ALBERTI.

Eſt-ce donc que cette maladie noire a lieu, toutes les fois qu'on rend par le vomiſſement ou par les ſelles un ſang noir & ſemblable à de la poix? Gardez-vous de le croire, car il eſt pluſieurs cauſes qui excitent le vomiſſement de ſang figé, & ſi vous faites attention à l'iſſue de laquelle cette maladie a pris ſon

nom, vous verrez qu'il y a plusieurs especes de maladie noire. Il est vrai que HOFFMANN a distingué le vomissement de sang d'avec la maladie noire, quand il dit : " les indices & les caracteres auxquels on reconnoît la maladie noire sont, la douleur & le gonflement de l'hypocondre gauche, l'angoisse & le serrement des hypocondres, la constipation à la suite de laquelle arrive un vomissement de matieres noires mêlées d'une humeur acide ou bilieuse, & aussi une évacuation de la même couleur par le bas, avec perte d'appétit, abattement des forces, cardialgie, syncope : le plus souvent cette indisposition est précédée de cruelles douleurs de colique ". *De morbo nigro*, §. 21.

Si ces symptômes ou d'autres, qui annoncent que la maladie se prépare depuis long-tems, n'ont pas lieu, il ne donne à cet accident que le nom de vomissement de sang, & il a publié deux dissertations, l'une sur le vomissement de sang, & l'autre sur la maladie noire. Mais dans cet ouvrage achevé, qu'il appelle *la Médecine raisonnée*, il regarde ces deux maladies comme n'en étant qu'une, & il a intitulé le chapitre où il en traite ; *du vomissement de sang, soit qu'il soit accompagné ou non de selles noi-*

*res, ou bien de la maladie noire d'*HIPPOCRATE ; & en effet, ces deux maladies ne different que par leur durée ; comme l'apoplexie qui survient tout-à-coup, à l'occasion de quelque violente agitation du sang qui donne lieu à la rupture des vaisseaux du cerveau, differe de celle qui s'étant préparée insensiblement par un engorgement des vaisseaux du cerveau formé à la longue, a premiérement fait paroître les symptômes qui proviennent de cet engorgement. Je rapporterai donc, sans tenir compte de cette différence, les principales causes qui font que le sang est forcé de se répandre dans les intestins, & je les éclaircirai par des observations.

Et en premier lieu, Mr. VANDERMONDE parle d'une maladie noire qu'on pourroit presque regarder comme artificielle ; car il s'agit d'une fille de six ans, extrêmement pléthorique, qui après avoir avalé beaucoup de sang à la suite d'un saignement de nez considérable, s'en étoit vuidée en éprouvant des douleurs du bas-ventre, par le vomissement & par des selles très fétides & noires : elle fut rétablie par l'usage du tartre émétique, qu'on lui ordonna sagement (car ce n'étoit pas ici une hémorrhagie de l'estomac, mais un amas de sang fétide dans ce viscere) ;

puis par l'usage des acides, & enfin par celui du quinquina. *Journal de Médec.* Tom. VI. On peut rapporter ici avec raison le vomissement de sang & les selles noires du célebre géometre Mr. DE SENES, dont on doit la description à feu Mr. DE SAUVAGES, qui fut ci-devant mon maître & mon ami; il a donné à cet accident le nom de *vomissement de sang à la suite d'un anévrisme:* il se trouva en effet que le malade avoit un anévrisme de l'aorte, qui étoit attaché à l'œsophage, & qui s'étant ouvert dans l'endroit par où il tenoit à cette partie, le sang s'en étoit répandu dans l'estomac, de maniere à imiter la véritable maladie noire; & ce qu'il y a d'étonnant, c'est que le malade fut convalescent pendant quelques jours & se leva; mais enfin s'étant mis à rire à la lecture d'un livre, il mourut sur le champ. Vous pouvez voir une observation tout-à-fait semblable décrite par Mr. TABARRANI, qui a vu une mort subite occasionnée par un anévrisme de l'artere cœliaque, laquelle étoit adhérente à l'estomac, & qui s'étant rompue à l'endroit de cette adhésion donna lieu au sang de s'épancher dans l'estomac. La mélancolie produit souvent cette maladie. Mr. GEOFFROY fait mention dans le même Journ. T. VIII.

p. 244, d'un homme ſexagenaire, menant une vie ſédentaire, ſujet depuis long-tems à des douleurs aigues de l'eſtomac, à une ſenſation incommode dans toute la région épigaſtrique, à des digeſtions lentes & laborieuſes, à des vents & à la conſtipation, & qui ayant provoqué ces indiſpoſitions en prenant à diverſes fois de l'ipécacuanha & des purgatifs, avoit enfin rendu par le haut & par le bas du ſang très-noir; mais il mourut après un traitement, qui conſiſta à lui faire boire les eaux alcalines de Vichy, à lui donner du muſc, du camphre & de l'opium: il eſt vraiſemblable qu'on auroit pu le guérir en employant une autre méthode.

Pendant que j'écris ceci, j'ai la douleur de recevoir une lettre, où on me fait l'hiſtoire de la triſte maladie d'un homme que je chéris & que je vénere, mais qui eſt vraiment mélancholique, ſi jamais il en fut. Il y a trois ans qu'il étoit venu ici à une grande diſtance de ſa patrie, & il y avoit fait un ſéjour de pluſieurs mois, dans la vue de chercher un remede aux affections hypocondriaques & ſur-tout à l'extrême ennui auxquels il étoit en proie. Mais cette maladie qui étoit ancienne, & qu'on avoit traitée au commencement avec peu

de ménagement, a réſiſté à un traitement que j'avois cru très-bon. Cependant quoique trompé dans ſon attente, il n'a pas laiſſé de me continuer ſa confiance, & quoique depuis long-tems il ſoit retourné dans un pays lointain, il m'a toujours écrit pour m'informer des nouveaux ſymptômes qui étoient un effet de ſon indiſpoſition. Au milieu de l'hiver dernier, je lui avois conſeillé de mettre de côté tous les remedes, & de ſe contenter d'uſer de tems en tems de lavemens émolliens, afin de ſe lâcher le ventre qu'il avoit conſtipé.

Le 21 Août 1768, il m'écrivit une lettre que je reçus au commencement de Septembre, & par laquelle il me prioit inſtamment de faire entiérement abſtraction de ſa premiere maladie, pour m'occuper uniquement d'une nouvelle, qui étoit abſolument différente, & dont il faiſoit la deſcription ſuivante. Au commencement de Mai, il lui étoit ſurvenu une ſenſation peu incommode dans la région de l'eſtomac, mais qui ne diſcontinuoit que rarement, & qui étoit accompagnée de nauſées, de dégoût, & de mauvaiſe odeur à la bouche : il s'étoit purgé avec de la manne, des tamarins & du ſené, mais cette purgation avoit eu un mauvais ſuccès, car depuis

ce tems-là, tous les ſymptômes avoient empiré : cependant il ſe purgea encore au commencement de Juillet, avec la poudre *de tribus ;* il en réſulta un nouveau ſurcroit de maux, & qui pis eſt, une douleur aigue au creux de l'eſtomac, à la poitrine, aux hypocondres & dans toute la longueur de la moëlle épiniere, de la tenſion dans le bas-ventre, & de fréquens vertiges.

Lorſque je reçus cette lettre, j'étois auprès de mon pere que je chériſſois, qui étoit alors malade, & qui mourut peu de tems après. Pendant le délai que ſouffrit ma réponſe, je reçus une nouvelle lettre que m'écrivoit un chirurgien, que le malade avoit fait venir, & qui m'apprenoit que le malade après avoir éprouvé des douleurs aiguës dans la région épigaſtrique & dans tout le bas-ventre, une foibleſſe extrême, des maux de cœur & des défaillances, avoit enfin vomi une quantité conſidérable de matiere noire & de ſang coagulé, qu'il avoit fait par les ſelles une matiere noire, épaiſſe comme de la glu & extrêmement fétide, & qu'il étoit tombé dans un évanouiſſement de pluſieurs heures : il me demandoit mes conſeils, mais il craignoit qu'ils n'arrivaſſent après la mort du malade. Il me récrivit le 9 Octobre, que

le malade reſpiroit encore, mais qu'il étoit de la derniere foibleſſe, que tout ſon corps étoit attaqué d'une enflure œdémateuſe, qu'il étoit tourmenté d'un dégoût inſurmontable, & qu'il avoit le croupion & les feſſes écorchées, déja depuis quelques jours. Je donnai les conſeils que demandoit un pareil état, en ſuppoſant que ce digne homme fût encore en vie; mais le premier courier m'apporta la nouvelle de ſa mort.

Mr. MERLIN fait, dans le même ouvrage p. 517, l'hiſtoire d'une maladie cauſée par des peines de l'eſprit. Une femme âgée de trente ans, ſaiſie de crainte pour les jours de ſon pere, avoit été tout-à-coup attaquée d'une douleur d'eſtomac, qui dura pendant huit jours ſans fievre: le huitieme jour elle évacua en allant ſur ſelle une grande quantité d'une matiere noire & ſemblable à de l'encre d'une puanteur cadavéreuſe: trois heures après, il ſurvint des nauſées, & dans l'eſpace de quelques heures, elle vomit trois fois des caillots de ſang, puis elle fit encore quelques ſelles ſemblables à la premiere. Le troiſieme jour il ſurvint une fievre continue, avec la langue ſeche & très-noire, une chaleur brûlante à l'intérieur, une ſoif inextinguible, & des ſelles qui charioient quelque

que choſe de noir, chaque fois qu'elle avoit pris un lavement. Elle ſe rétablit paſſablement en faiſant uſage des acides, & ſur-tout des fruits d'été : elle ne ſe remit cependant entiérement qu'au bout de deux ans, au moyen des remedes deſtinés à réſoudre les obſtructions du foie. La colere donne lieu à la même maladie, & les auteurs font mention de vomiſſemens & de ſelles de ſang qu'ils ont obſervés après de violentes coleres, & qui ont été mortels en peu de tems.

Mr. BOUCHER dit au même endroit qu'il a vu un payſan ſexagenaire, qui, ſans aucune cauſe apparente, ſi ce n'eſt une vie dure & laborieuſe, étoit tombé dans une très-grande foibleſſe & avoit évacué par le bas une grande quantité de ſang noir; que quelque tems après on l'avoit tranſporté à l'hôpital où il étoit mort, après y avoir langui pendant un certain tems. Cette maladie ne devoit-elle point ſon origine à ces efforts auxquels les payſans ſont ſujets? Il y a des obſervations analogues qui me portent à le croire.

Mr. CAMPARDON rapporte dans le même Journal, Tom. XII, p. 306, le cas d'un homme de cinquante ans, qui après avoir fait un violent effort en re-

muant une pierre, avoit été pris d'une douleur aiguë, qui occupoit la région antérieure de la poitrine, l'eſtomac & les hypocondres, mais ſur-tout le milieu & la partie ſupérieure de la région ombilicale : le chagrin augmenta le mal & le malade fut dans un état d'angoiſſe pendant deux ans : alors après quelques tranchées, il évacua par le bas beaucoup de matieres fétides & ſemblables à de la poix ; il tomba bientôt dans une foibleſſe exceſſive, & vomit des matieres pareilles ; il a recouvré ſa ſanté par l'uſage des acides, des aceſcens, & de quelques purgations.

Cette maladie peut être l'effet d'une contuſion conſidérable des viſceres, comme PLATER en avoit déja averti, & ſuivant le témoignage de HOFFMANN, *de morbo nigro*, §. 19. où il allegue cette obſervation : " il me ſouvient, dit-il, „ d'un homme de ſoixante-cinq ans, qui „ fut attaqué il y a quelques années d'un „ vomiſſement de ſang & d'une pareille „ évacuation par le fondement, laquelle „ reſſembloit à de la poix noire liquide ". Cet accident avoit été occaſionné par une très-forte ſecouſſe du corps, & par un effort extraordinaire que cet homme avoit fait pour charger des ſacs ſur un âne : il mourut au bout de trois

jours, après avoir tenté inutilement de toutes sortes de remedes. SCHENKIUS nous a conservé une observation du grand GESNER, qui parle d'une femme laquelle ayant été jettée à terre & foulée aux pieds par son mari, avoit vomi depuis ce tems-là, tous les huit jours & avec des douleurs excessives, du sang très-noir; elle se trouvoit bien après cette évacuation, si ce n'est qu'elle avoit peu d'appétit.

On peut ranger dans cette classe, du moins comme appartenant aux lésions externes, les vomissemens de sang causés par une blessure faite à l'estomac, tels que *le vomissement de sang vulnéraire* de Mr. DE SAUVAGES: j'ai vu une pareille cause exciter tous les jours des selles très-noires & tout-à-fait semblables à de la poix, chez un homme qui ne survécut que de quinze jours à sa blessure, après avoir eu plusieurs évanouissemens par jour. GALIEN a observé le premier un vomissement de sang arrivé pour avoir avalé une sangsue, & RIVIERE cite une pareille observation faite par un de ses amis.

L'effet des remedes draſtiques appartient aux lésions externes, en ce qu'ils entament les vaisseaux sanguins & excitent des pertes de sang: on trouve cet exem-

ple memorable dans PLATER. " Un cé-
„ lebre juriſconſulte de notre tems, dé-
„ ja âgé, commençoit à avoir le ven-
„ tre tendu, ce qui lui faiſant crain-
„ dre une hydropiſie tympanite, dont
„ je lui avois prédit qu'il étoit menacé,
„ & ne ſe contentant point des ſoins
„ que je lui donnois, quoiqu'il apper-
„ çut que ſon ventre ſe déſenfloit au
„ moyen des lavemens que je lui avois
„ preſcrits, il prit en 1592, par le con-
„ ſeil d'un certain chymiſte fameux em-
„ pirique, une très-petite quantité d'une
„ certaine liqueur, après quoi il com-
„ mença preſque à l'inſtant qu'il l'eut
„ avalée à rendre une grande abondance
„ de matiere très-noire, enſorte qu'il
„ ſalit tout le pavé de ſa chambre de
„ cette matiere, qui reſſembloit à un ſang
„ noir & luiſant comme de la poix, ce
„ qu'il fit en vomiſſant non pas une
„ ſeule fois, mais à pluſieurs repriſes : le
„ lendemain matin, il ſurvint une diar-
„ rhée ſemblable pour la matiere & pour
„ la couleur. Toutes ces évacuations le
„ réduiſirent à une extrême foibleſſe, en-
„ ſorte qu'il ne s'en remit & n'échappa
„ qu'à grand peine, après avoir pris plu-
„ ſieurs remedes. Cependant quoiqu'il
„ ſe repentit d'avoir commis cette fau-
„ te, il ne laiſſa pas de l'oublier, & peu

„ de mois après, cédant à ſa fatale cré-
„ dulité, il prit derechef du même em-
„ pirique la même liqueur ou une pa-
„ reille ; imprudence qui fut ſuivie des
„ mêmes vomiſſemens qui le réduiſirent
„ ſur le champ à la derniere foibleſſe ;
„ dans cet état & couché ſur le dos, il
„ ſe mit à lever les mains jointes, en
„ demandant pardon à Dieu & à moi
„ d'une voix baſſe de ce qu'il n'avoit pas
„ ſuivi mes conſeils, & bientôt après il
„ expira ". *Obſerv.* p. 780.

J'ai rendu compte en peu de mots d'une ſemblable obſervation, dans l'*Avis au peuple*, §. 626 (*). Un marchand de Vevai âgé de cinquante & quelques années, robuſte & muſculeux, accoutumé à de fréquens voyages, jouiſſoit d'une très-bonne ſanté, ſi ce n'eſt qu'il ſe plaignoit de peſanteur d'eſtomac après le repas : il fut aſſez mal aviſé que d'uſer pendant cinq jours de la fameuſe poudre du fameux AILHAUD : le premier, le ſecond & le troiſieme jour, il fut purgé avec des tranchées & le mal ne diminuoit point ; le quatrieme il empira ; le cinquieme, quelques heures après avoir avalé cette poudre, il tomba en

(*) A la fin de la note *a*.

défaillance, il vomit beaucoup de sang, & fit plusieurs selles d'une matiere très-noire: je fus appellé deux jours après, & je lui vis vomir du sang noir & faire une selle absolument noire: je me retirai après avoir prescrit un traitement pareil à celui des observations I, IV & V. Je reçus des lettres par où on m'apprenoit que le vomissement de sang avoit discontinué le troisieme & le quatrieme jour, & que les forces se remettoient un peu, que cependant il arrivoit encore des selles noires: le cinquieme après une légere agitation d'esprit, il mourut.

On demandera peut-être, s'il n'y avoit pas avant l'usage du remede un engorgement des vaisseaux de l'estomac? Je n'oserois ni l'affirmer ni le nier; le malade n'avoit point éprouvé les cruels symptômes qui tourmentent la plûpart de ceux qui sont atteints de cette maladie; mais on a souvent observé des vomissemens de sang, provenant d'une dilatation chronique des vaisseaux, sans qu'ils fussent précédés d'aucun symptôme grave; & Mr. BOUCHER fait mention dans le *Journal de médecine*, tom. VIII, p. 524, d'une femme sexagenaire, qui avoit été attaquée de cette maladie sans aucune cause apparente, & qui ne

s'étoit plainte auparavant d'aucune indiſpoſition, excepté d'une douleur ſourde dans la région épigaſtrique, laquelle s'étendoit juſqu'au dos dans la région oppoſée : elle guérit ſans le ſecours des acides par l'uſage des boiſſons adouciſſantes.

La maladie noire eſt auſſi un effet des erreurs qu'on commet dans le régime. Mr. MARTEAU *de Granvilliers* parle dans le *Journal de médecine*, tom. XIII, p. 226, d'une payſanne, qui après s'être fatiguée & échauffée à un travail pénible, ſe mit à boire du vin de pommes âpre & acide : demi heure après elle fut attaquée d'une douleur aiguë à l'eſtomac, laquelle ſe termina par un copieux vomiſſement de ſang : mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que depuis ce tems-là elle n'a pu uſer d'aucune autre nourriture que du lait pur, qu'elle vomiſſoit caillé & ſans efforts au bout de deux heures : il y avoit déja vingt-ſix ans qu'elle vivoit de cette maniere, & pendant tout ce tems-là, elle n'avoit avalé autre choſe que du lait & n'étoit point allée à ſelle, ſi ce n'eſt que pendant le tems que durerent deux maladies aiguës qu'elle eſſuya, elle revomiſſoit le lait auſſi-tôt après l'avoir bu, tandis qu'elle ſupportoit bien le bouillon de

viande & le cidre, & que pendant tout le tems qu'elle uſa de ces boiſſons, elle eut le ventre libre.

Si les irritations excitées par des poiſons & par des erreurs diététiques produiſent la maladie noire, les irritations qu'excitent les maladies qui ont leur ſiege dans l'eſtomac, ne ſont pas moins propres à produire ce mauvais effet, & vous trouverez au même endroit, pag. 486 & 492, deux obſervations qui méritent tout-à-fait d'être lues, la premiere de Mr. AUBRELIQUE médecin, la ſeconde de Mr. FLEUR chirurgien, qui décrivent une maladie mortelle dans laquelle le pylore étoit ſquirrheux : le malade de la premiere obſervation avoit eu dans l'eſpace de quelques années pluſieurs accès de vomiſſement de ſang, leſquels étoient devenus plus fréquens les derniers mois : & ces meſſieurs ont fort bien obſervé que cette maladie eſt ſujette aux rechûtes, lorſqu'il y a des obſtructions. Mr. LE CORDIER parle à la p. 490 du même ouvrage d'un malade ſeptuagenaire, ſujet aux obſtructions, & qui avoit des retours de cette maladie trois ou quatre fois chaque année : ils étoient précédés de dégoût, de langueur, de laſſitude, d'angoiſſes & accompagnés d'évanouiſſemens : la maladie

ceſſoit d'elle-même, bientôt après avoir fait quelques ſelles très-noires & ſemblables à de la poix; mais la ſanté du malade étoit toujours mauvaiſe, & il n'a jamais voulu uſer des remedes propres à détruire la cauſe du mal. Mr. WHYTH rapporte deux obſervations ſemblables, dans ſon excellent traité des maux de nerfs, p. 204, 207. J'ai auſſi vu des vomiſſemens noirs chez une perſonne qui avoit le pylore ſquirrheux; j'en rendrai compte ailleurs plus amplement; mais ce n'étoient pas des vomiſſemens de ſang, & ils appartiennent à une autre eſpece de maladie noire.

Si les inteſtins ſont attaqués d'un ulcere, leurs vaiſſeaux rendent quelquefois du ſang, & on obſerve alors que les ſelles ſont conſtamment ou périodiquement noires & comme de la poix: cependant le cas que HOFFMANN rapporte eſt rare. " Il me ſouvient, dit-il, „ d'avoir vu autrefois un bourgeois de „ Minden, qui fut attaqué d'une dou„ leur très-violente & d'une tumeur „ autour de la région de l'eſtomac; il „ n'avoit point d'appétit & cette dou„ leur augmentoit après le repas. Il „ revomiſſoit le plus ſouvent ce qu'il „ avoit mangé: il étoit outre cela mai„ gre par tout le corps, il avoit des dou-

„ leurs aux articulations, beaucoup de „ foibleſſe avec des évanouiſſemens fré- „ quens, & ſes excrémens devenoient „ noirs. Après avoir été ainſi malade „ pendant preſque une année entiere, „ il céda enfin tranquillement à ſa deſ- „ tinée. A l'ouverture du cadavre, il ſe „ trouva que l'eſtomac étoit petit, très- „ épais, comme charnu & blanchâtre; „ il y avoit au dedans de petits points „ rouges; & une légere inciſion en fai- „ ſoit ſortir une matiere noire. La pre- „ miere cauſe de cette maladie avoit „ été la boiſſon d'une grande quantité „ d'eau-de-vie le matin". *De morbo nigro*, §. 17. J'ai vu en 1755 un homme de cinquante ans, qui après avoir eu la dyſſenterie en 1750, avoit eu une diarrhée continuelle ſi conſidérable que depuis déja cinq ans, il faiſoit pour le moins ſix ſelles chaque nuit, & ſouvent vingt & au-delà pendant la journée avec des tranchées, & ces ſelles étoient fréquemment mêlées d'une ſanie ichoreuſe: de tems en tems, après avoir eu pendant quelques jours des tranchées plus fortes, il ſe trouvoit très-foible & évacuoit par le bas des matieres noires, toutes ſemblables à de la poix & ſanguinolentes, mais ſans aucun mêlange d'hémorrhoïdes: cette évacuation, à ce

que l'on me dit, s'arrêtoit d'elle-même, & si je ne me trompe, elle étoit revenue six fois depuis trois ans; car je n'ai su tout cela que par le rapport qu'on m'en a fait, & je n'ai vu le malade qu'une fois quelques jours avant sa mort. J'aurois souhaité qu'on eût ouvert le cadavre, mais il étoit à la campagne, & je n'appris la mort du malade que plusieurs jours après qu'on l'eût enseveli.

FOREST fait mention d'une maladie qui ne differe pas beaucoup de celles dont je viens de parler, savoir de celle " d'une fille, qui, suivant cet auteur, étoit „ âgée de vingt-deux ans, qui avoit été „ long-tems sujette à des vomissemens „ continuels, & qui rendoit une matiere „ fort noire comme de la poix avec des „ vers : il s'ensuivit des évacuations „ semblables par les selles. Il paroît vrai„ semblable que les vers avoient rongé „ la substance des intestins & en même „ tems leurs vaisseaux sanguins, & qu'ils „ avoient ainsi occasionné cette cruelle „ maladie ".

Mais on peut dire que la plupart de ces maladies ne sont que de fausses maladies noires. Il s'agit maintenant de rechercher les causes qui excitent réellement l'engorgement des vaisseaux, c'est-à-dire, la maladie noire occulte.

HOFFMANN & KÆMPF ont ſouvent vu cette maladie ſe former après des fievres intermittentes, & il ſera facile de le comprendre à quiconque aura obſervé une fois, combien les vaiſſeaux ſont pleins dans le tems de la chaleur de la fievre : or il eſt difficile que les vaiſſeaux délicats des inteſtins reprennent leur ton après avoir été ſi ſouvent dilatés : il eſt preſque incroyable, combien ils peuvent ſe diſtendre, & GUARINONI a vu les veines du meſentere groſſies au point de reſſembler à des boyaux plutôt qu'à des veines : cette dilatation eſt tellement capable de troubler les fonctions que KÆMPF a vu la mort s'enſuivre ſans aucune hémorrhagie, comme il s'en eſt convaincu par l'ouverture du cadavre dont il fait mention au cinquieme cas.

La ſeconde des obſervations de HOFFMANN eſt remarquable. " Un jeune homme étoit depuis long-tems malade d'une fievre quarte, dont ayant été guéri par je ne ſais quels empiriques, toute l'habitude de ſon corps en devint mauvaiſe, ſon teint devint livide & plombé avec un peu d'enflure autour des paupieres & une foibleſſe continuelle. Outre cela, il ſe plaignoit ſouvent ſur-tout après avoir uſé de

„ choſes venteuſes, ou après quelque
„ agitation d'eſprit, de douleur au côté
„ gauche, de dureté & de tenſion dans
„ le ventre. Enfin après avoir fait à
„ pied un chemin de quelques milles,
„ après s'être donné beaucoup de mou-
„ vement & avoir eu des querelles avec
„ ſes camarades, il fut inopinément at-
„ taqué d'un vomiſſement de beaucoup
„ de matieres noires & cela à diverſes
„ repriſes : il s'évacua en même tems
„ par les ſelles des excrémens ſemblables
„ à de la poix noire & très-fétides.
„ Dans ces entrefaites le malade eut
„ pluſieurs évanouiſſemens qui arri-
„ voient, lorſqu'il vouloit ſe relever, &
„ il expira au bout des vingt-quatre
„ heures. A l'ouverture du cadavre qui
„ ſe fit le lendemain, il en ſortit une
„ puanteur ſi déſagréable que les aſſiſ-
„ tans ne pouvoient la ſupporter. Dans
„ l'eſtomac on vit que les vaiſſeaux brefs
„ étoient noirs & rompus, & on trouva
„ dans la cavité de ce viſcere, auſſi-bien
„ que dans celle de l'inteſtin iléon, une
„ matiere liquide, noire & fétide; de
„ plus, les vaiſſeaux de cet inteſtin
„ étoient noirâtres. Le foie parut un
„ peu plus dur qu'il n'auroit dû l'être
„ naturellement; mais la rate étoit ſi
„ dure qu'il ſembloit que ce fût un car-

„ tilage, & qu'on pouvoit à peine avec „ un couteau bien tranchant entamer ſa „ ſurface qui étoit blanchâtre; quant à „ la ſubſtance intérieure, le peu qu'il „ en reſtoit de molle étoit rempli de „ ſang noir". HOFFMANN obſerve, dans les remarques qu'il fait ſur une autre obſervation, que la puanteur avoit été ſi grande qu'il avoit cru que le malade étoit mort de la corruption cauſée par quelque poiſon, plutôt que de l'hémorrhagie qui avoit été médiocre.

Si la fievre intermittente n'a pas produit la maladie, elle en a du moins accéléré les progrès chez un homme dont Mr. BETBEDER narre l'hiſtoire dans le *Recueil d'obſervat. de médec. des hôpit. milit.* p. 277: cet homme avoit eu en premier lieu la fievre intermittente, puis la fievre continue, & il ſe plaignoit depuis quelque tems d'une douleur ſourde vers le cartilage xyphoïde, laquelle augmentoit par la preſſion & devenoit de jour en jour plus aiguë, lorſque tout d'un coup il fut attaqué d'un vomiſſement de ſang noir & d'une évacuation ſemblable par les ſelles: cette maladie ceſſa dans l'eſpace de deux jours & la douleur ſe diſſipa tout-à-fait; de ſorte qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la maladie devoit ſon origine à

un vaiſſeau de l'eſtomac extrêmement rempli de ſang, & dont la fievre avoit ſans doute hâté la rupture.

Mais il faut mettre au nombre des cauſes les plus fréquentes de la maladie noire la ceſſation de l'écoulement des regles, ſoit qu'elle arrive par un état de maladie, ſoit à raiſon de l'âge qui eſt ſur ſon déclin. On trouve dans HOFFMANN & dans KÆMPF des exemples qui y ont rapport : j'ai rapporté plus haut un cas ſemblable ; & cet effet arrive de deux manieres : ou bien les regles étant ſupprimées, il s'enſuit dans peu un vomiſſement de ſang, comme je l'ai vu chez une pauvre femme qui, étant déja conſumée de maraſme, m'apprit que ſa maladie étoit venue d'une ſuppreſſion de regles pendant qu'elle avoit été en chemin par un tems affreux ; le troiſieme jour, après de violentes douleurs de colique, il ſurvint des vomiſſemens & des ſelles noires que des femmelettes du peuple attribuoient à un ſortilege ; cela l'avoit réduite à une extrême foibleſſe, elle n'avoit point pu recouvrer ſes forces, & les digeſtions étant délâbrées, elle étoit tombée dans la fievre lente & dans un maraſme mortel.

Ou bien au lieu des regles qui ſont ſupprimées, il ſurvient un vomiſſement

de ſang périodique qui revient chaque mois, qui ſans cauſer preſque aucune incommodité à la malade la ſoulage conſidérablement, & qu'on ne peut arrêter ſans danger. C'eſt le cas d'une obſervation de *Joachim* CAMERARIUS, rapportée par SCHENCK au ſujet d'une femme de grande nobleſſe, pléthorique & fort groſſe, " qui étoit attaquée tou-
„ tes les années pluſieurs fois d'un co-
„ pieux vomiſſement de ſang, ſans qu'il
„ en réſultât de la foibleſſe, ce qui lui
„ arrivoit preſque toujours dans le tems
„ deſtiné à l'évacuation de ſes regles
„ qui couloient alors fort peu : l'auteur
„ lui conſeilla de ſe faire quelquefois
„ tirer du ſang de la ſaphene, &c. Mais
„ s'étant laiſſé perſuader par d'autres
„ perſonnes & ayant négligé les remedes
„ indiqués, elle arrêta à la vérité le vo-
„ miſſement en faiſant uſage de forts
„ aſtringens ; mais peu de tems après, elle
„ fut attaquée de la goutte & de violen-
„ tes douleurs de tête, en ſorte qu'actuel-
„ lement & ſur ſes vieux jours, elle eſt
„ obligée de garder continuellement le
„ lit & qu'elle ſe plaint ſouvent, mais
„ inutilement, de n'avoir pas été docile
„ aux bons avis qui lui avoient été
„ donnés ".

Ou enfin, ſans qu'il arrive d'hémor-

rhagie, les vaiſſeaux du canal inteſtinal s'engorgent, il en réſulte la maladie noire occulte accompagnée du concours des ſymptômes graves qu'elle occaſionne ; & le ſang ne s'échappe que long-tems après, ſoit de lui-même, ſoit à la ſuite de quelque violence, comme il arriva à cette femme qui conſulta trop tard HOFFMANN qui en parle dans ſa ſixieme obſervation, laquelle ayant une ſuppreſſion des regles avec une douleur à l'hypocondre gauche, prit trois fois par jour cinquante gouttes d'élixir de propriété, remede dont l'uſage lui procura des ſelles & des vomiſſemens noirs qui lui donnerent la mort. Il parle au même endroit d'une femme qui fut plus heureuſe, & qui à la ſuite d'une ſuppreſſion de regles cauſée par la peur, éprouva le premier mois du dégoût, des angoiſſes exceſſives, des maux de cœur, des vomiſſemens, le refroidiſſement des extrêmités & de la rougeur au viſage : le troiſieme mois, les mêmes ſymptômes revinrent accompagnés d'un vomiſſement de ſang, qui ſe renouvella pluſieurs fois dans l'eſpace de trois jours & qui l'affoiblirent prodigieuſement : cependant elle en réchappa.

MMrs. DALLAR & CAMPARDON rapportent le cas d'une fille dont les regles

ayant été ſupprimées après avoir danſé, elle fut attaquée de vomiſſemens & de ſelles d'un ſang noir & pareil à de la poix, qui revinrent périodiquement les cinq premiers jours de chaque mois à cinq heures après-midi, & dont les retours furent enſuite irréguliers ; elle en guérit pourtant très-bien, *Journal de médec.* T. XII, p. 298. WELSCH a vu une femme dont les regles étoient dérangées, qui étoit ſujette à des coliques, à des ſerremens de cœur & à des chaleurs paſſageres : enfin ſes regles s'étant tout-à-fait ſupprimées, elle fut attaquée d'un vomiſſement de ſang noir accompagné de ſelles ſemblables.

Cependant ce ne ſont pas ſeulement les femmes dont les regles ne vont pas bien qui ſont ſujettes à cette maladie ; celles dont j'ai parlé aux obſervations V & VI étoient bien réglées : mais quelquefois elle eſt occaſionnée, comme il arriva dans les deux cas de ces obſervations, par un vice que les vaiſſeaux ont contracté à la longue ; d'autres fois par une pléthore que le flux menſtruel, quelque bien réglé qu'il ſoit, ne peut pas évacuer ſuffiſamment : & le même JOACH. *Camerarius* rend compte d'une obſervation qui ſe rapporte fort bien à ce cas. " Une certaine dame de qualité

„ d'une conſtitution ſanguine, qui s'étoit „ mariée il y a vingt ans & qui eſt à „ préſent veuve, eſt ſujette depuis tout „ ce tems-là à un vomiſſement de ſang „ très-abondant qui revient pluſieurs „ fois chaque année, qui ne l'incommo- „ de point, & cela quoique l'évacua- „ tion de ſes regles ſe faſſe convenable- „ ment. Mais auſſi-tôt que ce vomiſſe- „ ment ceſſe, ſoit que ce ſoit de lui- „ même, ou que le cours en ſoit empê- „ ché par les remedes, elle ſe trouve mal „ & ſent une grande laſſitude par tout „ le corps. Ce qu'il y a auſſi d'étonnant, „ c'eſt que ce vomiſſement ne ſe ſoit „ point arrêté malgré la ſaignée à la- „ quelle elle a quelquefois recours. Je „ l'ai donc avertie de prendre garde de „ ne pas s'oppoſer au cours de la natu- „ re, & ſur-tout d'avoir ſoin d'obſerver „ un régime convenable, en mettant „ de côté tous les autres remedes un peu „ violens". SCHENCK, p. 359.

Les femmes qui ont paſſé l'âge critique ne ſont pas non plus exemptes de cette maladie; car LANG fait mention dans ſes lettres d'une abbeſſe de cinquante-huit ans qui avoit de la toux, qui étoit attaquée chaque année d'une douleur autour des hypocondres, ſans fievre, & qui en étoit délivrée par un

vomiſſement de ſang ſpontané & copieux. CARDAN dit qu'il a vu une femme qui vomiſſoit le ſang toutes les années, depuis l'âge de trente-ſix ans, & qui avoit déja paſſé celui de quatre-vingt-ſeize.

La maladie noire tire auſſi ſouvent ſon origine de la ſuppreſſion du flux hémorrhoïdal. HOFFMANN a vu un homme qui, après une pareille ſuppreſſion, ſouffrit preſque pendant une année de très-violentes coliques, accompagnées de défaillances continuelles, après quoi il eut des évacuations de matieres noires par le vomiſſement & par les ſelles : il mourut enfin, ayant le colon attaqué du ſphacele, *de morbo nigro*, §. 8. Les hémorrhoïdes, comme je l'ai prouvé fort au long, & la maladie noire ſont auſſi la même maladie dont le ſiege eſt différent, & vous voyez tous les jours des perſonnes ſujettes aux hémorrhoïdes, qui lorſqu'elles fluent mal, ſe plaignent d'une douleur gravative à la région de l'eſtomac, qui ont des naufées & qui rotent continuellement.

J'ai vu en 1750 une femme qui perdoit tous les jours par les veines hémorrhoïdales environ dix-huit onces de ſang, enſorte que la ſomme de ces pertes faites dans l'eſpace d'une année, &

pesées assez exactement, passoit quatre cent douze livres: or comme il arriva deux fois que le sang cessa de couler pendant deux jours, elle fut attaquée d'une cruelle douleur d'estomac, avec une angoisse excessive & des maux de cœur continuels, enforte qu'elle vomissoit tout ce qu'elle avoit avalé; ces symptômes ne cesserent que lorsque l'écoulement fut rétabli, & il n'est pas douteux qu'ils n'eussent dégénéré en vomissement de sang, si le flux hémorrhoïdal avoit été plus long-tems supprimé.

L'abus du vin qui détruit les forces digestives, & qui dilate tous les vaisseaux au point de les faire enfin tomber dans un relâchement général, donne aussi quelquefois lieu à la maladie noire. HOFFMANN a vu un homme adonné au vin, qui n'avoit point d'appétit, qui étoit foible, maigre, sujet à une douleur de l'hypocondre gauche, ayant le teint plombé & semblable à celui qu'on a dans la jaunisse, lequel, après avoir bu dans un repas une grande quantité de vin de Hongrie, fut attaqué d'évacuation d'une matiere noire par le vomissement & par les selles qui l'emporta le troisieme jour.

Cependant la maladie noire n'arrive pas toujours à la suite de quelque acci-

dent, mais elle eſt quelquefois l'effet d'une foibleſſe naturelle des vaiſſeaux des inteſtins. BAUHIN nous a conſervé l'hiſtoire d'un valet de chambre " qui avoit „ été valétudinaire pendant toute ſa vie, „ qui étoit tourmenté de tranchées & „ de douleurs d'eſtomac, ſur-tout après „ les repas; il étoit ſouvent reſſerré, il „ étoit maigre par tout le corps & avoit „ le teint jaunâtre : enfin trois mois „ avant ſa mort, il rendit par le vomiſſement une très-grande quantité de „ ſang pur; enſuite il fut de nouveau „ attaqué de ſes tranchées ordinaires, „ auxquelles ſe joignoient le matin & „ le ſoir des vomiſſemens de matiere „ noire : comme il étoit fort conſtipé, „ je voulus qu'il prit des lavemens, leſquels amenerent une matiere ſemblable : il avoit auſſi de fréquens évanouiſſemens. Le vomiſſement ayant „ ceſſé, le ventre commença à lui enfler „ huit jours avant ſa mort".

Enfin le vomiſſement de ſang eſt un ſymptôme de fievre; & premiérement l'excellent TORTI a vu des malades attaqués d'une fievre intermittente maligne, qui lors du paroxyſme évacuoient par les ſelles beaucoup de ſang noir & ſemblable à de la poix, leſquels ont été très-bien guéris par le ſeul uſage du quin-

quina, page 182. Et Mr. WEBER nous a conſervé, dans le ſecond tome d'un petit traité qui eſt rempli de bonnes choſes, une obſervation excellente, & qui mérite tout-à-fait d'être lue, au ſujet d'une femme qui étoit attaquée d'une fievre quotidienne remittente, accompagnée de ſelles très-abondantes d'une matiere noire, ſanguinolente & pareille à de la poix.

Mais le vomiſſement de ſang eſt beaucoup plus fréquent dans les fievres continues, putrides ou malignes; car les vaiſſeaux ſe rempliſſant beaucoup par la chaleur de la fievre, & le foyer de la maladie étant dans les inteſtins, l'effort eſt plus grand vers ces parties; auſſi n'eſt-il pas étonnant ſi les veines des inteſtins ſe gonflent & ſe crevent enfin, tantôt avec le plus grand danger, tantôt avec ſoulagement; car j'ai vu pluſieurs fois l'un & l'autre de ces effets, enſorte que l'aphoriſme d'HIPPOCRATE, L. IV. *aph.* 21, n'eſt pas toujours vrai. Mais ce qu'il enſeigne dans l'aphoriſme ſuivant demeure très-vrai, *ſi dans les commencemens de quelle maladie que ce ſoit, on rend de la bile noire par le haut ou par le bas, c'eſt un ſymptôme mortel:* car j'ai obſervé que toutes les fois que cette évacuation étoit arrivée les premiers jours, la mort s'en étoit ſuivie peu de tems

après. Car ce symptôme dénote, ou bien une extrême putridité qui détruit entiérement le ressort des intestins, ou bien une dissolution complette, ou une fievre excessive qui fait rompre les vaisseaux internes, alors assurément tout est perdu si la fievre augmente encore : mais si la maladie diminuant un peu, le bas-ventre étant nettoyé, si alors, dis-je, les autres couloirs étant débouchés, les vaisseaux qui étoient engorgés depuis longtems se dégagent, la maladie prend souvent une bonne tournure, même chez des sujets déja âgés.

J'ai vu pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril en 1768, une femme replette, âgée de près de quatre-vingts ans, qui étoit réchappée trois ans auparavant d'une apoplexie, & qui s'étoit tirée plusieurs fois de l'hydropisie ascite ; laquelle étant attaquée d'une fievre continue avec redoublemens, fut attaquée quelques jours après d'une douleur violente & presque continuelle tout autour du bas-ventre, laquelle s'étoit appaisée après une saignée. Bientôt après, il survint une douleur insupportable au fondement, entre les fesses, accompagnée d'une tumeur aussi grosse qu'une pomme médiocre, ce n'étoit point une tumeur hémorrhoïdale, mais une tumeur cutanée, de celles que les

les auteurs appellent œdeme phlegmoneux; elle diminua beaucoup, de même que cette nouvelle douleur, après qu'on y eut appliqué des ſangſues; la douleur du bas-ventre ſubſiſtoit encore: on renouvella à pluſieurs repriſes l'application des ſangſues, & toujours avec beaucoup de ſoulagement pour le fondement qui ſe guérit preſque tout-à-fait, en ſorte qu'il recevoit déja très-facilement les lavemens, & que la fievre diminuoit tant ſoit peu; mais la malade n'avoit pas encore recouvré le ſommeil, il lui reſtoit de la douleur au bas-ventre, quoique moins forte, & de l'angoiſſe. Enfin au bout de ſix ſemaines, elle fit par les ſelles une grande quantité de ſang noir très-fétide, ce qui l'affoiblit paſſablement, mais elle ſe trouva mieux. Ses ſelles charierent pendant trois jours de ce même ſang qui étoit plus ou moins noir & compact. Elle uſa pour boiſſon de lait d'amandes, & pour nourriture de bouillons de poulets, cuits avec du gruau d'avoine; le quatrieme jour elle fut purgée avec de la manne & des tamarins, & ſe rétablit contre toute eſpérance; elle ſe porte encore bien actuellement, dix-huit mois après.

J'ai vu un homme de cinquante ans, le plus ſanguin que j'aie connu, ſujet

aux hémorrhoïdes, & à de très-copieux saignemens de nez, qui étant malade en 1755 d'une fievre bilieuse, quoiqu'elle fut déja sur son déclin, ne put cependant en aucune façon recouvrer le sommeil ni le moindre appétit, mais resta sujet à des angoisses, à des mouvemens de colere, & à une douleur sourde des reins, jusqu'à ce qu'il eut évacué par une selle une quantité de sang noir & semblable à de la poix: mais faites attention que cela arriva sur la fin de la maladie, & chez un malade qui n'étoit pas épuisé; car c'est dans une pareille circonstance qu'on peut reconnoître la vérité de cet aphorisme d'HIPPOCRATE. *Si dans un épuisement occasionné par une maladie aiguë ou chronique, ou de quelque autre maniere, on rend par les selles de la bile noire ou une matiere semblable à du sang noir, on meurt le lendemain.* Pendant que le malade dont je viens de parler se guérissoit, il en mourut un autre plus jeune, qui avoit été attaqué de la même maladie, après avoir été abbattu par des chagrins & par une longue tristesse: sa maladie fut irréguliere, il perdit d'abord ses forces, & enfin quelques jours avant sa mort, il rendit par les selles du sang noir, mais liquide & extrêmement fétide, & il perdit en mê-

me temps le peu de forces qui lui reſtoient.

Il ne faut point être ſurpris de la diverſité des événemens, lorſqu'on fait attention à la diverſité des cauſes. La femme dont j'ai parlé plus haut, & le premier des deux malades précédens, étoient l'un & l'autre attaqués d'une plethore particuliere & d'une plénitude des veines des inteſtins, & ils ont été guéris par l'hémorrhagie qui en a été la ſuite. Chez le ſecond, tout le ſang qui étoit entierement corrompu s'étoit écoulé des mêmes veines, & il avoit en même tems rendu l'ame, comme il arrive ſouvent dans de ſemblables circonſtances à ceux qui ſont attaqués de l'hémorrhagie par le nez. Dans le dernier cas, l'hémorrhagie eſt ſymptômatique; elle eſt critique dans le premier, & aſſez ſemblable à celle que KÆMPF a obſervées deux fois, & qui ayant lieu chez des malades qui avoient un *engorgement dans les vaiſſeaux de l'eſtomac*, & après un long uſage des remedes, les ſoulageoient & diſſipoient entierement la maladie. L'hémorrhagie ſymptômatique reſſemble à celles qui arrivent dans les maladies très-malignes, dans leſquelles le ſang ſort par tous les pores: il arrive fréquemment dans la fievre bilieuſe d'Amérique qu'on rend du ſang noir & putride par le vomiſſement

ou par le fondement, & par une ſorte de diarrhée gangréneuſe, ſuivant le rapport de M. MOULTRIE : c'eſt auſſi ce que M. LE ROY, *Mém. & obſ. de médec.* page 55, a vu arriver dans les fievres malignes du Languedoc, & dont j'ai eu la douleur de voir ici pluſieurs exemples, malheurs que déplorent également les médecins de toutes les nations.

Mais il ne faut point paſſer ici ſous ſilence une obſervation rare de HOFFMANN, qui a rapport à la maladie noire qui ſurvient dans les fievres aiguës. " Il „ s'étoit manifeſté, dit-il, dans l'eſpace „ d'une ſeule nuit, au bras droit d'un „ enfant d'un mois, une tumeur con„ ſidérable qui devint bientôt livide, „ dure, & remarquable par l'enflure des „ veines; elle l'emporta au bout de trois „ jours, pendant leſquels ce pauvre en„ fant ne ceſſa de crier, & après qu'il „ eut rendu par les ſelles une matiere „ ſemblable à de la poix noire. Cette „ tumeur maligne ayant été diſſequée, „ tous les muſcles qu'elle couvroit, auſſi „ bien que les vaiſſeaux, parurent ron„ gés, corrompus, pourris & engorgés „ d'un ſang fétide, tandis qu'il ne reſtoit „ qu'une très-petite quantité de ſang „ dans les autres vaiſſeaux du corps. Or „ il paroiſſoit que cette matiere noirâtre,

„ qui étoit ſortie par les ſelles, étoit „ venue en partie de l'eſtomac, & en „ partie des inteſtins, parce qu'il y reſtoit „ encore un peu de cette matiere, & „ que les vaiſſeaux des inteſtins paroiſ- „ ſoient être farcis d'un ſang noirâtre ".

Voilà, mon très-cher ami, les principales eſpèces de maladie noire décrites par les obſervations; mais il reſte encore quelques queſtions à examiner que je vais expoſer ici. Premierement donc on peut réitérer ici la queſtion que j'ai déja faite plus haut, ſavoir, ſi la maladie que j'ai décrite eſt véritablement la maladie noire d'HIPPOCRATE?

Il eſt vrai qu'elle eſt la premiere eſpece de maladie noire d'HIPPOCRATE, qu'il décrit ainſi (†). " Le malade vo- „ mit comme une lie, tantôt ſanglante, „ tantôt ſemblable à du vin de la ſe- „ conde cuvée (*vinum ſecundarium*), „ tantôt pareille à de l'encre de poly- „ pe (††); d'autrefois cette matiere eſt „ acide comme le vinaigre, quelquefois „ elle reſſemble à de la ſalive ou à de „ la pituite, ou bien elle eſt comme de

(†) *De morbis lib. ſec. morbus niger.*

(††) Ce polype étoit vraiſemblablement ce que nous appellons la ſeche, voyez dans le Dictionnaire de Mr. DE BOMARE à la fin de l'article *ſeche*.

„ la bile d'un verd pâle. Et lorſque le
„ malade vomit le ſang, ce qu'il a vomi
„ a une puanteur cadavéreuſe (†), &
„ laiſſe dans le goſier & la bouche une
„ ſenſation brulante, les dents en ſont aga-
„ cées, & ce ſang fermente avec la terre
„ ſur laquelle il eſt répandu. Et il ſem-
„ ble au malade qu'il eſt tant ſoit peu
„ mieux après qu'il a vomi, mais il ne
„ peut ni ſe paſſer de nourriture, ni man-
„ ger beaucoup. Cependant lorſqu'il reſte
„ ſans manger, il ſent la faim (††), &
„ ſa ſalive eſt acide. Mais lorſqu'il a
„ pris de la nourriture, il éprouve de
„ la peſanteur dans les entrailles, il ſe
„ ſent picoté comme avec des ſtilets dans
„ la poitrine & dans le dos; il a des
„ douleurs de côté, & une petite fievre;
„ il a la vue obſcurcie, les jambes pe-
„ ſantes, il a un teint plombé (*color ni-*
„ *ger eſt*) & il tombe dans la conſomp-
„ tion ".

(†) Il n'y a dans le latin que *fœtorem*, qui ſignifie ſimplement puanteur; mais en cherchant ce paſſage dans l'HIPPOCRATE de l'édition de M. DE HALLER, j'ai trouvé *cadaver olere videtur:* il faut donc ajouter l'épithete de *cadavereuſe*, épithete que Mr. TISSOT donne auſſi à cette puanteur, à la fin du paragraphe ſuivant.

(††) Je crois qu'il faut rendre ainſi cette expreſſion *viſcera ſugunt*, qui de mot à mot ſignifie, ſes entrailles le ſucent.

Assurément, si on compare cette description avec le cas que j'ai vu & dont j'ai rendu compte plus haut, il ne restera aucun doute sur l'identité de la maladie noire d'HIPPOCRATE avec celle que j'ai décrite : car il est aisé de voir, premierement, qu'il y a eu un vomissement de sang dans l'une & l'autre de ces maladies, quoique l'auteur du livre attribué à HIPPOCRATE ait peut-être vu quelquefois des vomissemens de matiere noire qui n'étoit pas sanguinolente ; mais alors il a eu tort de confondre les vomissemens noirs sanguinolents avec les vomissemens noirs non sanguinolents ; cependant les vomissemens noirs sanguinolents présentent assurément toutes les variations de couleurs dont il est ici question, & tous les médecins ont observé qu'ils avoient cette puanteur cadavéreuse dont il parle.

Il y a dans cette description des passages qui ne paroissent pas tout-à-fait clairs, *le vomissement brule le gosier & la bouche, les dents en sont agacées, & ce qui a été vomi souleve la terre, & le malade ne peut ni se passer de nourriture, ni supporter une nourriture un peu abondante, mais lorsqu'il reste sans nourriture il éprouve un rongement dans les visceres*

& la ſalive eſt acide (†). Il y a ici une erreur (qu'on me paſſe ce terme) qui revient ſouvent dans les livres d'HIPPOCRATE; ſavoir, que l'auteur y donne l'hiſtoire générale d'une maladie d'après une ſeule obſervation. Ce paſſage indique deux choſes remarquables, l'acidité & la fermentation avec la terre. Les rots & les vomiſſements acides ſont aſſurément des ſymptômes qu'on obſerve tous les jours chez tous ceux qui ont de mauvaiſes digeſtions; la plûpart des malades que j'ai vus attaqués de la maladie noire étoient ſujets aux acides, & les femmes mentionnées dans les obſervations cinquieme & ſixieme s'étoient plaintes d'agacement des dents après le premier vomiſſement.

Eſt-ce donc que le ſang que les malades vomiſſent dans cette maladie eſt acide? Non aſſurément, car le ſang ne devient point acide, & SOLENANDER qui a gouté ce ſang l'a trouvé exempt de toute acidité, & puiſque celui dont

(†) Voilà la traduction littérale à laquelle j'ai cru devoir donner le ſens qu'on a vu plus haut, & avant que d'avoir vu l'explication que Mr. TISSOT en donne: je n'ai pas cru devoir changer celle que j'ai donnée d'abord, puiſqu'elle eſt d'accord avec cette explication; mais il a fallu, pour en faire ſentir la néceſſité, expoſer ici le ſens littéral.

parle HIPPOCRATE avoit une puanteur cadavéreuſe, il en faut conclure qu'il n'étoit pas acide : mais la matiere gluante & acide dont l'eſtomac eſt ſouvent rempli, & qui avant le vomiſſement y excitoit des douleurs, des rongemens & des ſenſations mordicantes, cette matiere, dis-je, rendue avec le ſang, donnoit des indices d'acidité, & fermentant avec une terre abſorbante, *elle ſoulevoit cette terre.* Mais il y a auſſi une autre raiſon de ce phénomene ; car on obſerve qu'il a également lieu, lorſqu'on fait jaillir à terre le ſang de l'animal même le mieux portant, après l'avoir récemment égorgé ; & ce ſang n'eſt aſſurément point acide. Auſſi m'étonnai-je de voir que des auteurs très graves de nos jours diſent que la bile eſt acide, tandis qu'ils agiſſent d'une maniere qui s'accorde mal avec leur théorie, puiſqu'ils cherchent à corriger cette ſaburre acide par des remedes aceſcens.

La premiere maladie noire d'HIPPOCRATE eſt donc un vomiſſement de ſang, & c'eſt mal-à-propos qu'il a avancé que la bile étoit acide. Mais il donne la deſcription d'une ſeconde maladie noire, dans laquelle il parlera peut-être de l'évacuation d'une vraie bile noire. Ne le croyez pas, puiſqu'on ne peut pas mê-

me comprendre à quel titre il donne à cette indiſpoſition le nom de maladie noire. Voici cette deſcription : *De morbis*, L. II, c. 72. " Autre maladie noire : » le malade eſt jaunâtre & maigre, il » a les yeux d'un verd pâle, la peau » fine, & il eſt foible. Et plus il y a » de tems qu'il eſt malade, plus auſſi » la maladie devient fâcheuſe. Et il vo- » mit en tout tems, comme par une diſ- » tillation médiocre, mais fréquemment, » juſqu'à la quantité de deux petits go- » belets ; il vomit auſſi ce qu'il a mangé, » & en même temps de la bile & de la » pituite ; & après le vomiſſement, il a des » douleurs par tout le corps, & quel- » quefois auſſi avant que de vomir. Et » il a de légers friſſons avec un peu de » fievre, & il vomit ſurtout après avoir » mangé des choſes douces & huileuſes ". Il joint à cette deſcription celle d'une maladie qu'il appelle de corruption, & qui eſt tout-à fait ſemblable à celle-ci, ſi ce n'eſt que le malade vomit des grumeaux de bile coagulée, & qu'il en rend de ſemblables par les ſelles. Mais ni l'une ni l'autre de ces maladies ne reſſemble à la maladie noire, & je ne parlerai d'aucune de ces deux.

La maladie des rots décrite dans le même livre, chap. 67, a plus de rap-

port avec la maladie noire, car elle a plusieurs symptômes communs avec la *maladie noire occulte;* ce n'est pourtant pas la même maladie. Elle a aussi du rapport, comme je l'ai remarqué plus haut, avec *l'ileus hæmatites:* & on n'est souvent pas exempt dans la maladie noire de tous les symptômes de cachexie qu'HIPPOCRATE attribue à *l'ileus hæmatites*: de bons auteurs, tels que MM. KÆMPF & BONTÉ, ont vu, & j'ai souvent vu moi-même les gencives pourries, rongées & très-fétides: j'ai aussi vu des malades avoir un teint cachectique, & un sang mal sain: cependant, soit dit sans déroger à l'autorité de STAHL, la maladie noire & *l'ileus hæmatites* ne sont assurément point la même maladie; mais il n'est pas étonnant, si tandis que les forces digestives languissent totalement dans la maladie noire, il survient enfin une cachexie, à laquelle il me paroît qu'appartient plus particuliérement *l'ileus hæmatites.*

Toutes les fois que le sang s'échappe par le vomissement ou par les selles, après de violentes & de longues douleurs de l'estomac & des intestins, chacun peut en déduire sans peine qu'il y avoit un engorgement des veines de l'estomac ou des intestins: mais il seroit assurément

bien à ſouhaiter qu'on eût quelque ſigne pathognomique, qui donnât à connoître la maladie, lorſqu'elle eſt encore occulte, de maniere qu'il ne reſtât aucun doute, & qu'on pût ainſi éviter de tomber dans des erreurs funeſtes en méconnoiſſant cette maladie, & en la traitant comme ſi elle en étoit une autre. Mais malheureuſement nous n'avons point encore de tel ſigne; ce qui n'empêche pourtant pas qu'un médecin ne puiſſe en avoir une connoiſſance certaine, lorſqu'ayant bien préſens à l'eſprit tous les ſymptômes décrits juſqu'ici, & ſurtout la deſcription de la colique hémorrhoïdale qui tend au vomiſſement de ſang, telle qu'elle eſt rapportée plus haut à la page 82; lors, dis-je, qu'il comparera ces ſymptômes avec les ſymptômes produits par les autres cauſes qui donnent lieu aux douleurs de colique.

Si donc il arrive qu'un malade qui n'a point de matieres amaſſées dans l'eſtomac, ni aucune ſorte d'obſtructions, ni aucun vice de bile, ni trop de ſenſibilité dans le genre nerveux, s'il n'a commis aucune faute dans le régime, s'il n'eſt point ſujet aux vents, & que malgré cela il ſente de violentes douleurs, ſurtout à l'eſtomac, mais qui changent quelquefois de place; que ces douleurs

ſe faſſent reſſentir le plus ſouvent aux reins, ſouvent même tout le long de l'épine du dos, qu'elles augmentent après le repas, qu'elles augmentent ſurtout extraordinairement après l'uſage des alimens ou des boiſſons qui échauffent; que l'appétit ſoit irrégulier, qu'il y ait des relâches & des redoublemens ſans cauſe apparente, avec la ſenſation d'une chaleur interne, un ſurcroit de douleurs après les purgations, de la maigreur, de la pâleur, de la foibleſſe, & un fréquent preſſentiment d'évanouiſſement; il n'eſt preſque aucun doute alors qu'il n'y ait un engorgement des vaiſſeaux de l'eſtomac & des inteſtins; & cette conjecture ſera encore mieux fondée, ſi la perſonne attaquée de cette maladie eſt plethorique, ſi c'eſt un homme auparavant ſujet aux hémorrhoïdes, ſi c'eſt une femme mal réglée ou parvenue à l'âge de cinquante ans, ſi les douleurs diminuent par la ſaignée, par les hémorrhagies, par des alimens non ſalés, & par des remedes adouciſſans.

Cette maladie eſt longue, & on en eſt ſouvent tourmenté pendant pluſieurs années avant que les vaiſſeaux ſe crevent; mais cette rupture ne ſe prévient que difficilement, & ſeulement au moyen d'une diete très-légere & d'une ſobriété

auſtere ; & il a peut être plus d'eſpérance de guériſon après cette rupture des vaiſſeaux, comme je l'ai fait voir plus haut par pluſieurs exemples. La guériſon eſt quelquefois aſſez durable, comme il paroît par les obſervations IV, VI, VII & VIII. D'autrefois la maladie revient au bout de quelque tems, ſurtout s'il ſubſiſte des cauſes qui irritent continuellement les inteſtins : c'eſt le cas de cette femme dont j'ai rapporté l'hiſtoire dans la V obſervation, & qui eſt déja atteinte depuis deux ans de nouvelles douleurs, leſquelles avoient ſi fort augmenté il y a quatre mois, qu'il ſembloit chaque jour qu'elle étoit ſur le point de vomir le ſang : cependant cette évacuation a été prévenue heureuſement juſqu'à préſent par la ſaignée, par une nourriture très-légere, par le petit lait, par la pulpe de caſſe, & ſur-tout par les ſangſues appliquées au fondement ; application qui a merveilleuſement appaiſé les douleurs.

Demande-t-on quel eſt le prognoſtic de cette maladie ? L'iſſue en eſt toujours douteuſe : on vient pourtant ſouvent à bout de la guérir.

Veut-on ſavoir quelle eſt la méthode curative de la maladie tant occulte que déclarée ? Je n'ai rien à ajouter à ce que

j'en ai dit plus haut, dans les diverſes obſervations que j'ai rapportées : mais je le répete, je fais grand cas des ſangſues, dont j'ai ſouvent obſervé l'utilité.

Voilà, mon cher ami, ce qu'il y a de plus important à ſavoir touchant la premiere maladie noire d'HIPPOCRATE ; je ne parlerai point des autres, car il n'y eſt fait mention d'aucune évacuation de matiere noire, & c'eſt à la couleur que j'ai égard à préſent ; circonſtance à laquelle il paroît que l'auteur n'a pas fait beaucoup attention, lorſqu'il a donné le même nom à ces maladies.

Mais il y a d'autres indiſpoſitions dans leſquelles le malade rend par le haut & par le bas des matieres noires, & même ces évacuations ont ſouvent lieu dans de graves maladies du bas ventre ; j'en ai vu pluſieurs exemples, & j'en ai encore actuellement ſous les yeux. Elles accompagnent ſouvent les ſquirrhes du pylore, les endurciſſemens du foie, les fievres intermittentes chroniques, les remittentes qui ſuivent le type des fievres quartes, & les obſtructions de la rate. On en trouve pluſieurs cas raſſemblés dans l'excellent ouvrage de M. LIEUTAUD, ouvrage où je puiſe tous les jours de nouvelles connoiſſances. On parle fréquemment de cette maladie, elle

mérite que les médecins s'en occupent; ce ſeroit un travail agréable, en même temps qu'utile de rendre compte des nombreuſes obſervations qui ont trait à ſes variétés & à ſes cauſes, & d'en faire l'examen; mais comme le libraire me preſſe maintenant de mettre fin à ce petit traité qui étoit commencé depuis pluſieurs mois, il ne me reſte pas aſſez de tems pour entreprendre ce travail; je paſſe donc à d'autres choſes.

IX *OBSERVATION.*

Un homme du peuple âgé de trente-ſix ans, après avoir ſervi pendant cinq ans dans les troupes de mer chez les Anglois, & avoir été enrollé de force chez les Pruſſiens, où on lui vola cinq cent florins d'empire, avoit fait neuf campagnes, le chagrin & l'angoiſſe dans l'ame. Il profita de l'occaſion que lui fournit la bataille de Collin pour déſerter, & pour ſe retirer dans ſa patrie, où il ſe mit d'abord à travailler dans une imprimerie en qualité de preſſier; mais ne ſe trouvant pas aſſez robuſte pour continuer ce travail, il chercha à gagner ſa vie en s'occupant à celui de réparer les chemins: cependant

& malgré toute ſon activité, il fut plus d'une fois obligé de quitter ſon ouvrage à cauſe d'une cruelle douleur d'eſtomac.

Enfin ayant été forcé à garder le lit, par la continuité & la violence des ſouffrances qu'il enduroit, il me pria l'automne derniere de lui procurer du ſoulagement. M'étant exactement informé des ſymptômes de cette maladie, je ne trouvai rien de léſé dans les fonctions, ſi ce n'eſt que le ſommeil étoit empêché par les douleurs, & que l'évacuation des ſelles étoit ſi tardive que le ventre étoit preſque continuellement reſſerré. Le malade n'avoit point de dégoût ni de nauſées, excepté quand il s'étoit chargé l'eſtomac de mauvais alimens qui irritoient ce viſcere. Mais il ſentoit une douleur aiguë, continuelle, qui augmentoit ſouvent & qui ne ceſſoit jamais, qui devenoit ſur-tout plus forte après le repas, & dont le ſiege étoit renfermé dans d'étroites bornes, ſavoir au milieu de la région qui s'étend depuis le cartilage xyphoïde juſqu'au nombril.

En examinant avec attention quelles pouvoient être les cauſes d'une ſi cruelle maladie, je n'en trouvois preſque point qui puſſent avoir réduit le malade à un ſi triſte état, excepté une pierre dans les inteſtins ou un ſquirrhe : je ſoup-

çonnois même auſſi quelque vice dans le foie, à raiſon de l'opiniâtreté de la conſtipation ; & ce qui me confirmoit dans ce ſoupçon, c'eſt qu'en tâtant l'hypocondre, je trouvois que le limbe inférieur du foie étoit plus dur qu'il n'auroit dû l'être naturellement ; mais comme cette dureté s'élevoit peu au deſſus des extrêmités des côtes, il m'étoit difficile d'en porter un jugement ſûr. Le ſiege de la douleur, lequel pouvoit être à portée de la main, paroiſſoit être dans un état naturel, lorſque je le palpois légérement, mais quand je preſſois fortement dans cet endroit, cela cauſoit une ſi grande douleur que j'étois obligé de m'abſtenir de cette preſſion, ce qui indiquoit un vice dans le pancréas ſitué au deſſous.

Le malade n'attribuoit ſon état à aucune maladie précédente ; mais les fatigues de la guerre & le chagrin auquel il avoit été long-tems en proie, étoient bien propres à donner lieu à la formation d'un ſquirrhe. Quelques circonſtances me faiſoient croire qu'il y avoit une pierre, mais un plus grand nombre me perſuadoient qu'il n'y en avoit point. Je cherchai donc uniquement à réſoudre ce ſquirrhe, en ſuppoſant qu'il n'étoit pas encore complettement formé, & cela d'autant plus volontiers que je

m'assurois que les remedes destinés à remplir cette indication seroient utiles, au cas qu'il y eût une pierre. Mais je voyois avec le plus vif chagrin que malheureusement j'étois obligé de renoncer aux remedes les plus choisis, n'étant pas possible de se les procurer sur la fin de l'automne.

Je lui prescrivis cependant une nourriture légere, & je lui fis avaler des savons naturels les plus doux qu'on pût avoir dans cette saison; je lui fis appliquer les fomentations les plus émollientes, & j'eus soin qu'on lui donnât des lavemens deux ou trois fois par jour. Cela ne lui procura aucun soulagement, mais du dégoût. Il usa sans aucun succès d'une eau minérale artificielle. J'essayai si les calmans pourroient lui faire du bien, mais ils réussirent mal. Je mis enfin tous les remedes de côté, & je conseillai au malade de ne vivre que de lait, adouci de tant soit peu de miel. Il n'en fut point soulagé, & la maladie ne lui en laissa pas plus de relâche, excepté pendant quelques heures de la nuit, après avoir pris de l'opium dont je lui permis d'user tous les soirs depuis le milieu de Janvier; & déja plusieurs semaines avant sa mort, je consentis à ce qu'il en prît tous les matins,

je m'y ſentois engagé par un motif d'humanité & de religion, & parce que d'après ce motif, il me paroiſſoit affreux d'abandonner un homme à des douleurs ſi cruelles & ſi infructueuſes, tandis que la bonne Providence nous a pourvus avec largeſſe d'un remede propre à adoucir ces douleurs.

Je n'ignorois pas que l'opium étoit contraire à toutes les indications curatives, 1°. en affoibliſſant les forces de l'eſtomac, ce que prouva le dégoût que le malade éprouva ſur la fin de ſa maladie pour toute eſpece d'alimens; 2°. en rendant le ventre plus pareſſeux; 3°. en empêchant le dégagement des matieres coagulées; 4°. en privant les remedes de leur efficacité; 5°. en abattant les forces de l'ame. Mais il n'eſt rien de pire que la douleur, & lorſqu'il n'y a plus d'eſpérance de guériſon, il ne reſte plus rien à faire qu'à adoucir les douleurs.

Un autre médecin fit ſaigner le malade au mois de Février: c'eſt ſans doute un deſſein utile que de diminuer la quantité de *l'humide radical* chez un homme, quelqu'épuiſé qu'il ſoit depuis long-tems par la maladie, par le jeûne, par les douleurs & par la privation du ſommeil, ſi on peut eſpérer d'abréger par-là la longueur de cette maladie. Mais cette

ſaignée ne fut-elle point faite dans un autre but? *Je ſuis un Davus & non pas un Œdipe.*

Il n'y avoit point de jauniſſe : le malade pouſſa des hurlemens les dernieres ſemaines de ſa vie, ce qui me fit craindre plus d'une fois qu'il n'y eût un cancer à l'intérieur : le peuple, par un effet de ſa ſuperſtition, les attribua à un ſerpent qui rongeoit les entrailles de ce malheureux. La reſpiration avoit été aiſée & réguliere pendant tout le cours de la maladie, & elle continua à l'être également juſqu'au dernier jour. Les douleurs ayant tant ſoit peu diminué, il ſurvint un léger dérangement d'eſprit qui dura une heure, & le malade expira le 1 Avril à cinq heures du matin, ſans avoir éprouvé aucune difficulté de reſpirer. Le pouls ne s'écarta point de l'état naturel, ſi ce n'eſt qu'il s'affoiblit.

Je croirois à peine que le cadavre de cet homme, qui étoit haut de ſix pieds & d'une taille quarrée, ne peſoit que cinquante livres ; mais le chirurgien qui a fait la diſſection & ſon aide en ont été les témoins. La peau étoit dure & laide ; les muſcles du bas-ventre étoient minces, maigres & noirâtres ; il n'y avoit à la place de l'épiploon qu'un fragment de membrane très-mince de la largeur

de la paume de la main. Les inteſtins offroient un aſpect dégoutant. La membrane externe du duodénum, le pylore, la partie de l'eſtomac qui en étoit la plus proche, & les inteſtins qui l'avoiſinoient, étoient tachés d'un jaune foncé. L'eſtomac étoit vuide & parfaitement ſain, mais il étoit un peu trop panché à gauche, où il étoit caché ſous le foie; celui-ci étoit extrêmement gros ſans aucune attache, s'élevant au deſſus de la troiſieme côte, & ne faiſant qu'une maſſe continue avec la rate. Sa ſurface étoit par-tout hériſſée de tubercules; il étoit dur au toucher comme de la pierre, excepté dans l'endroit où ce viſcere reçoit la veine-porte. Sa dureté beaucoup plus grande que celle d'un cartilage, & preſque égale à celle d'un os récemment formé, faiſoit qu'il cédoit à peine au ſcalpel, & on ſentoit par-ci par-là craquer du gravier en le coupant. Il étoit abſolument vuide de ſang, & avoit la couleur du fromage nouveau; il s'écartoit cependant un peu moins de l'état naturel vers ſa partie concave & moyenne. Un morceau qu'on en découpa ſe trouva plus peſant que du marbre. Le lobe inférieur qui étoit très-dur & très-gros comprimoit toutes les parties voiſines.

La véſicule du fiel étoit petite, cylindri-

que, ne contenoit qu'une petite quantité de bile fluide & très-noire, mais rien de coagulé. La rate étoit un peu plus groſſe que le naturel, d'une couleur noirâtre, fort remplie d'un ſang noir & fluide, que je faiſois couler avec la plus grande facilité, en y faiſant une légere bleſſure; en ſorte qu'il n'étoit preſque pas poſſible de douter que le ſang ne ſe fût épanché au dedans du tiſſu cellulaire, ou qu'il n'exiſtât une anaſtomoſe, au moyen de laquelle un ſeul vaiſſeau de ce viſcere venant à ſe vuider, tous les autres ſe vuident par-là : & ce qui mérite d'être remarqué, c'eſt que la rate étoit ſi éloignée d'être endurcie que lorſque le ſang s'en fut écoulé, elle tomba en pourriture.

Il ne faut donc pas chercher plus longtems la cauſe des douleurs qu'avoit ſoufferts ce malade; car quel eſt le médecin qui ignore que le ſquirrhe du foie cauſe de violentes douleurs d'eſtomac? Eſt-ce donc qu'on a mal à propos attribué de ſemblables douleurs au pancréas, tandis qu'il n'étoit point en faute? On trouve aſſurément dans le *ſepulcretum* de BONNET, Livre III, ſect. 7, pluſieurs exemples de cruelles douleurs d'eſtomac, cauſées par le ſquirrhe du pancréas; c'eſt ce qui parut à découvert après avoir écarté l'eſtomac, car le pancréas étoit trois fois

plus gros que le naturel, plus dur que le foie, plus graveleux, de la même couleur & de la même pesanteur: c'étoit donc ce mauvais état du pancréas qui avoit été la véritable cause des douleurs; car l'estomac étoit comprimé entre ces deux viscères, aussi durs que des pierres, comme dans une presse.

Ajoutez à cela que la surface de la partie moyenne inférieure du pancréas sembloit menacée du cancer, car elle avoit je ne sais quoi de livide, & étoit parsemée de ces tumeurs qui viennent de l'expansion du tissu cellulaire, lesquelles je crois être le signe pathognomonique du cancer actuellement existant, ou prêt à se former. Il n'y avoit point d'adhérence non naturelle dans tout le bas-ventre. Pour les autres cavités, comme il paroissoit par l'histoire de la maladie qu'on n'y devoit trouver aucun vice, je m'abstins volontiers, de les faire ouvrir, d'autant plus que j'y étois obligé, parce que le moment de l'ensevelissement approchoit. Il paroît que le squirrhe étoit déja complettement formé depuis long-tems; par conséquent les remedes n'avoient pu produire aucun effet.

Les regles de précaution qui découlent de cette observation, & qu'il importe aux médecins d'observer, n'échapperont

peront pas à votre pénétration, & il seroit ennuyeux de s'y arrêter plus longtems. Cependant permettez-moi d'ajouter une autre observation qui s'est présentée la même semaine, & qui à la vérité n'est pas d'une aussi grande importance, mais qu'il ne faut pas regarder comme inutile.

* * *

Un garçon âgé de quatre ans, qui avoit été guéri tout nouvellement de l'atrophie des enfans par l'usage du quinquina & de l'extrait de trefle de marais, rendit un matin dans le lit, avec une légere démangeaison au fondement, un ver ordinaire, & en même tems un tænia naissant; celui-ci ressembloit à un gros fil blanc, uniforme, long d'environ vingt-cinq pouces, plié en rond en quatre ou cinq contours, & tout-à-fait semblable à ceux que Mr. LINNÉ a trouvé dans les fontaines de Suede, & qu'un seul médecin a trouvé dans une fontaine de la Suisse. Mr. HALLER, qui n'ignore rien de ce qui a trait à l'histoire naturelle, a observé qu'il se trouve fréquemment de tels vers dans les poissons; mais je ne me rappellois point d'avoir lu ou entendu dire, qu'il en fût sorti de pareils du corps humain & chez

un enfant : cependant j'ai appris peu de tems après d'une dame véridique que cela étoit arrivé quelquefois à sa fille jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de dix ans ; mais que depuis quinze ans elle n'avoit éprouvé aucun symptôme qui parût indiquer la présence d'un tænia. Comme au moment où on me montra ce ver, j'étois sur le point de faire un voyage, je demandai qu'on me le conservât dans du lait ; & je fus bien aise à mon retour de m'être procuré par-là la facilité d'examiner attentivement, 1°. si ce ver avoit quelque mouvement ; 2°. s'il avoit pris de l'accroissement dans le lait ; 3°. si après l'avoir coupé, il se reproduiroit de chaque portion un animal entier ?

Je voudrois aussi qu'on fit attention *a*), combien il est ridicule de donner à ce ver le nom de solitaire, puisqu'on l'a vu habiter avec des strongles, comme plusieurs observations l'ont déja fait voir ; *b*), que cette observation est un nouveau témoignage qui confirme la vertu vermifuge du quinquina ; que la véritable cause de la génération des vers est une foiblesse du système gastrique, & que cette même observation démontre que le véritable moyen de guérison consiste à fortifier ce système ; *c*) j'observerai

exactement, si cet enfant aura dans la suite le ver plat. Il s'est écoulé neuf ans depuis ce tems-là, & ce jeune garçon qui est plein de vie & de santé n'a jamais apperçu depuis lors aucun tænia. J'ai cependant vu plusieurs personnes qui, après avoir été une fois délivrées de cet animal, par l'usage du remede que vendoit ci-devant le chirurgien *Noufer*, & que vend à présent sa veuve (*), ont été peu d'années après de nouveau sujettes au ver plat: il est donc faux que lorsque ce ver est une fois sorti, il ne s'en reproduit point d'autre.

* * *

J'ai parlé jusqu'ici de ce que j'ai appris par des dissections de cadavres, je dirai à présent des bons effets d'une incision sur une malade.

Une fille âgée de trente ans d'une constitution robuste, jouissant d'une santé constante & d'une réputation intacte, commença il y a vingt-huit mois à se plaindre d'une céphalée pour laquelle elle vint me consulter quelques semaines après, se sentant déja affoiblie.

(*) On sait que le roi de France a payé généreusement ce secret, & l'a fait publier il y a quelques années.

Ce mal la tourmentoit jour & nuit, & elle ne pouvoit point dormir. Le ſiege de la douleur, là où elle étoit la plus vive, occupoit un ſi petit eſpace qu'un ſou l'auroit couvert; il étoit ſitué à l'angle interne poſtérieur de l'os pariétal du côté droit; tout le devant de la tête éprouvoit de la douleur, & cette douleur étoit ſi furieuſe qu'il ſembloit à la malade, tantôt qu'on la brûloit, tantôt qu'on lui fendoit le crâne. C'étoit aſſurément un mal bien affligeant.

Elle demeuroit à la campagne où elle étoit née, & je ne l'ai vue que rarement; mais ſa mere ou ſon beau-pere me rendoient un compte exact de ſa maladie. J'ai eſſayé tout ce que l'art de la médecine pouvoit me ſuggérer, & autant que mes connoiſſances dans cet art pouvoient me le permettre, j'avois du moins la ſatisfaction de voir que ma malade étoit docile, auſſi-bien que les perſonnes qui la ſoignoient. Elle ſe ſentit ſoulagée, mais pour peu de tems, par des ventouſes ſcarifiées qu'on appliqua ſur la partie douloureuſe; elle éprouva un ſoulagement un peu plus durable au moyen d'une abondante ſuppuration, excitée par des cantharides appliquées à la tête.

La ſaignée fut inutile: il en fut de

même de celle qu'on lui fit en ouvrant l'artere temporale, enſuite de ce que je me ſouvenois d'avoir lu autrefois dans les lettres de *Conrad* GESNER que ce grand homme avoit guéri deux cents ans auparavant une maladie aſſez ſemblable par une pareille ſaignée. Les bains de pieds tiedes furent ſans ſuccès, auſſi-bien que les bains froids de tout le corps, & une douche d'eau froide verſée ſur la tête : je fis donner trois fois de l'opium, mais inutilement ; je ne réuſſis pas mieux en ayant recours au ſéton, qui avoit été d'un ſi grand ſecours à cette malade dont parle RUYSCH : en un mot toutes mes tentatives furent inutiles.

Les regles coulerent réguliérement pendant tout le cours de la maladie. La ſanté ne fut troublée en rien pendant pluſieurs mois, excepté par rapport au mal de tête & à l'inſomnie qui étoit preſque continuelle. Mais depuis quinze mois environ, les forces étant abattues par la continuité de la douleur & par la privation du ſommeil, la foibleſſe obligea la malade à garder le lit, & la machine commença à tomber en décadence. Il ſurvint ſucceſſivement du dégoût, des coliques, des vers longs & le tænia, deſquels elle ne s'étoit point apperçue juſques alors, depuis l'âge où on eſt ſu-

jet aux vers ; elle en fit plusieurs & à diverses fois ; elle fut tourmentée de palpitations presque continuelles, d'angoisses, & d'un endoloriſſement de toute la peau.

Après lui avoir laiſſé paſſer tout l'hyver ſans remedes dont j'avois voulu qu'elle s'abſtint, je penſai à l'entrée du printems à un moyen qui me parut le ſeul propre à ſauver la malade d'un ſi miſérable état ; c'étoit d'inciſer l'endroit de la douleur en y faiſant une large plaie juſqu'à l'os, afin que les nerfs de la peau &, des muſcles étant ainſi entiérement coupés, cette partie douloureuſe devint incapable d'éprouver la douleur. Je ne doutois preſque point que la guériſon ne s'enſuivît, & les doutes que j'aurois pu avoir ne m'auroient point empêché de faire cette tentative, puiſqu'une eſpérance incertaine eſt préférable à un déſeſpoir certain. J'avoue que ce qui cauſoit la douleur pouvoit réſider au-deſſous de cette douleur, ce pouvoit être quelque vice dans l'os capable d'irriter déſagréablement les muſcles ; & dans ce cas l'inciſion n'auroit pas été capable de guérir cette maladie, mais elle la mettoit à découvert & frayoit en même tems un chemin aux topiques & au trépan.

La malade eut aſſez de courage pour

vouloir se soumettre de bonne grace à cette opération, s'inquiétant peu des plus cruels tourmens, pourvu qu'ils pussent mettre fin à sa maladie. Le chirurgien fit cette incision le 12 Avril 1760, en fendant la peau par une incision cruciale jusqu'au péricrane, de sorte que chaque incision fut longue de deux pouces. J'eus soin de faire exciter une suppuration abondante; & le troisieme jour après l'opération, j'irritai dix fois le péricrane à nud avec un instrument de fer tranchant, sans que la malade le sentît aucunement, soit que je l'eusse avertie ou non que je voulois essayer cette irritation. Le septieme jour je réiterai les mêmes expériences avec le même succès, ce que le chirurgien trouva admirable & dont il fit l'épreuve, laquelle il a réiteré ensuite plusieurs fois avec le même résultat. Le péricrane n'est donc pas sensible. La plaie fut fermée le cinquieme de Mai.

La malade fut plus heureuse qu'elle ne s'y attendoit, elle fut quitte de la douleur qui la tourmentoit au moment où la peau fut incisée, & cette douleur n'est jamais revenue depuis lors. La douleur gravative de la tête se dissipa petit-à-petit; & elle ne se plaint actuellement de rien que de foiblesse, de palpitations,

d'un endoloriſſement à la peau du tronc & des membres, & de dégoût. Le ſommeil revient, quoique lentement. Mais comme tous ces ſymptômes ne ſont que les effets d'une cachexie produite par le manque de mouvement & par les veilles, j'eſpere qu'ils ſe diſſiperont à la faveur de la vigueur de l'âge & de l'eſprit de la malade.

Elle a déja uſé avec ſuccès de l'ipécacuanha pour débarraſſer ſon eſtomac des nauſées qui l'incommodoient. Un mêlange de rhubarbe & de racine de pied de veau détachera & entraînera les impuretés amaſſées dans les inteſtins; il ranimera le ton des viſceres, redonnera du jeu au mouvement périſtaltique & rétablira les forces de l'eſtomac. J'eſpere de terminer la cure par le moyen du quinquina & du fer, pourvu que l'organiſation de tout le ſyſtême de l'extérieur de la tête ne ſoit pas encore dépravée, ce que donnent lieu de craindre la longueur & l'opiniâtreté de cette maladie; car ſi cela étoit, il ſeroit à craindre que les parties voiſines n'en ſouffriſſent bientôt; mais cela même n'auroit aucun rapport au traitement de la douleur, & ſi ce malheur, que Dieu veuille éloigner, avoit lieu, il prouveroit ſeulement qu'on a trop tardé à uſer du

remede, mais non pas qu'il eût été inutile en y ayant recours de bonne heure. Quelle a été la cauſe de la maladie? La malade n'en a indiqué aucune d'éloignée que des fardeaux trop peſans qu'elle avoit portés ſur la tête. La cauſe prochaine conſiſtoit en une humeur fortement fixée ſur les nerfs & peut-être ſur une ramification aſſez conſidérable du nerf dur, laquelle paſſe dans l'endroit qu'occupoit le ſiege de la douleur. J'écrivois ceci au mois de Mai de l'an 1760: peu de tems après la malade a changé de demeure, & comme cette demeure eſt fort éloignée de la ville, je ne l'ai point vue depuis ce tems-là; mais j'ai cependant appris pluſieurs fois par ſon frere, que ſa ſanté étoit toujours chancelante, mais que les grandes douleurs n'étoient point revenues.

Quel corollaire peut-on déduire de cette obſervation? Que la médecine d'aujourd'hui eſt trop molle, qu'elle donne trop dans les remedes qui favoriſent la molleſſe, & que c'eſt mal-à-propos qu'elle a renoncé à des remedes d'une efficacité plus mâle. On fait trop rarement attention à cette obſervation d'HIPPOCRATE, *que le fer guérit les maux qui réſiſtent aux médicamens.* Mais, & c'eſt un malheur à déplorer, cette médecine

mâle qui voyoit de mauvais œil la trop grande timidité dans les doſes & la crainte des inſtrumens de chirurgie, cette médecine héroïque à laquelle les anciens ſe plaiſoient, eſt tombée en déſuétude: les Arabes, SENNERT, ETMULLER, STAHL, HOFFMANN, la plupart des Allemands, des Italiens & des François, tant de ce ſiecle que du ſiecle paſſé, l'ont mépriſée. *Conrad* GESNER, TORTI, HALLER & quelques autres modernes en ont fait uſage, mais ne l'ont pas encore rétablie.

* * *

Cet hiver qui a été fécond en maladies m'a fourni pluſieurs autres obſervations utiles, mais je ſuis las de vous avoir entretenu de tant de miſeres, & j'ai d'autres choſes à vous dire.

Vous avez déja reçu la ſeconde édition de ma lettre à Mr. RONCALLO (*), laquelle eſt purgée des fautes qui avoient défiguré la premiere, au point que dans des endroits il n'y avoit point de ſens, tandis que dans d'autres le vrai ſens étoit perverti. Pourquoi, avez-vous dit alors,

(*) Ce qui ſuit étoit déja écrit le 12 de Décembre 1759, mais j'avois eu pluſieurs raiſons pour le laiſſer juſqu'à préſent parmi mes papiers.

a-t-on fait une seconde édition de ce traité, dont la médecine auroit bien pu se passer sans rien perdre ? Je ne repliquerai rien à cela ; j'avoue que ce petit écrit est inutile, si on ne veut regarder comme utiles que les ouvrages qui contiennent quelque chose de nouveau, ou qui éclaircissent quelque vérité encore trop obscure : je ne puis cependant pas le regarder comme inutile, une observation attentive ne m'ayant que trop appris à connoître la légéreté des hommes, & sachant très-bien qu'autant ils sont faciles à embrasser une erreur qu'on leur présente sous un point de vue qui les intéresse vivement, autant ils sont portés à la mépriser, si on leur en a fait une fois sentir le ridicule.

La fougue avec laquelle j'ai vu le comte RONCALLO PAROLINI, déja renommé par d'autres ouvrages, attaquer l'inoculation, m'a fait craindre, légérement à la vérité, que des lecteurs d'ailleurs d'un esprit superficiel ne s'en laissassent imposer par le nom que cet auteur s'est fait & par la véhémence de son style, au point de regarder comme nuisible une méthode que l'Esculape de Brixen décrioit comme dangereuse, & que les invectives ameres qu'il s'est permises ne leur parussent des raisons tran-

chantes. Il m'a paru que le ſeul moyen de parer à ce danger étoit de faire voir que la brochure entiere de Mr. RONCALLO ne contient pas la moindre choſe qui ſoit contraire à l'inoculation.

C'eſt un grand feu ſans force, & dont la violence n'aboutit à rien (*).

J'avoue cependant, comme j'en ai déja averti dans cette même lettre (**), que je n'aurois pas épouſé cette querelle, ſi je n'y avois pas été invité fort obligeamment par des gens que je conſidere infiniment, & qui ſont chers aux gens de lettres par plus d'un endroit, tandis que vous même vous refuſiez de vous en charger. Mon caractere ne me permettoit pas de ſuivre la maniere de procéder injurieuſe de Mr. RONCALLO. Mais pourquoi n'aurois-je pas repouſſé par des *plaiſanteries ſans fiel* un adverſaire qu'on ne peut réfuter par des raiſons, puiſqu'il a lui-même renoncé abſolument aux raiſons? Mr. le comte, ſe fiant à ſa réputation, a cru que ſa colere porteroit des coups mortels à l'inoculation, mais ils ne m'ont pas paru

---

(*) . . . . *Magnus ſine viribus ignis*
Incaſſum furit . . . . .

(**) C'eſt la lettre adreſſée à Mr. RONCALLO, la premiere de ce recueil.

tels. Il se plaindra peut-être que ma lettre est fort différente de celle que j'avois adressée à Mr. DE HAEN : je ne désavoue pas cette différence ; cependant cette plainte sera assurément injuste, & devra paroître telle à tous ceux qui ayant parcouru les opuscules de Mrs. DE HAEN & RONCALLO verront combien leurs écrits different entr'eux de toute maniere. Et vous, mon cher ZIMMERMANN, vous appercevrez bien une seconde raison de cette différence qu'il y a entre mes deux lettres, vous qui savez combien je fais cas du professeur de Vienne, combien j'ai de vénération & d'amitié pour lui, sentimens qui me sont communs avec tous les médecins.

Ce n'a été qu'avec chagrin que je suis entré en lice avec lui, & avec des forces assurément inférieures aux siennes : je ne l'aurois jamais fait pour un objet de moindre importance ; mais pour parler avec ARISTOTE, je suis ami de PLATON, je le suis de SOCRATE, mais je suis encore plus ami de la vérité. Ce sont les droits de celle-ci que j'ai tâché de revendiquer, autant que mes foibles talens pouvoient me le permettre. Et mes efforts ne manquent point d'être secondés par le nombre des autorités, & des

autorités d'un rang distingué, & les avantages certains que l'inoculation a par devers elle me donnent bonne espérance. Mais il me manque l'approbation de mon illustre antagoniste, puisqu'au contraire, après avoir lu attentivement ma lettre, il a jugé que l'inoculation n'étoit pas aussi-bien défendue qu'il l'avoit cru. Je n'ai cependant rien de nouveau à ajouter, à moins que je ne vouluſſe risquer de vous ennuyer à force d'accumuler les témoignages des auteurs les plus respectables. Ayant donc renoncé à toute espérance de convaincre Mr. DE HAEN, je n'ai pas seulement songé à écrire pour disputer sur cette matiere, mais je saisis avec empressement cette occasion de m'entretenir là-dessus avec vous, comme avec un ami.

Je mets de côté toutes les autres objections de peu d'importance lesquelles il faut abandonner aux railleurs, pour m'occuper de ces quatre que Mr. DE HAEN propose, & dont la solution paroît embarrassante.

1°. *Que la petite vérole naturelle n'est pas fort dangereuse.*

2°. *Que la petite vérole inoculée l'est tout autant.*

3°. *Qu'il y a tant de personnes qui ont deux fois la petite vérole que la sécurité*

qu'on peut ſe promettre de l'inoculation ſe réduit à peu de choſe.

4°. *Qu'il y a un tel nombre de perſonnes qui n'ont jamais la petite vérole, qu'on doit être perpetuellement en crainte de la faire prendre à quelqu'un qui en auroit été exempt toute ſa vie.*

Il tache d'étayer ſon premier principe par pluſieurs autorités; je lui en avois oppoſé un plus grand nombre avec cette différence que la plupart de celles qu'il cite ſont auſſi en ma faveur, mais cet auteur diſtingué veut preſque par-tout qu'une exception ſerve de regle. J'en pourrois citer une infinité d'autres, mais Mr. DE HAEN n'en trouveroit que bien peu a citer. Dans la lettre adreſſée à Mr. RONCALLO, j'ai fait uſage de deux nouvelles autorités. Qu'il me ſoit permis d'en rapporter ici quelques-unes de toutes récentes & une autre, qui avoit été omiſe lors de l'impreſſion de la premiere lettre. " A Amſterdam, ce ſont les pa-
" roles de KERKRING, la petite-vérole
" régnoit au commencement de l'an
" 1669, de maniere que ſur environ cent
" & trente perſonnes qu'on enterroit
" chaque ſemaine, il y avoit cent en-
" fants qui étoient morts de la petite-
" vérole ". L'auteur anonyme de *l'eſſai ſur la nature*, &c. *de la petite vérole*

(*) eſt témoin "que, dans les années 1671 „ & 1672, il avoit regné dans pluſieurs „ comtés en Angleterre, une petite vé- „ role accompagnée de mauvais ſymp- „ tômes, que pluſieurs en étoient morts, „ & que dans la petite ville qu'il habi- „ toit & dans la paroiſſe, il en étoit mort „ environ ſoixante-ſix ".

Lorſque Mr. DE HAEN a rendu compte des nécrologues de Londres, il a dû être affligé en voyant que la petite vérole avoit tué à Londres 2096 perſonnes en 1683, 3138 en 1710, 3538 en 1752, 2359 en 1754, & en général qu'une année comportant l'autre, le nombre des morts alloit chaque année à 2000. Qu'on ſuppoſe donc maintenant qu'il meurt chaque année à Londres trente mille perſonnes, il s'enſuivra que la ſeule petite vérole en emporte la quinzieme partie, en partant des mêmes calculs que Mr. DE HAEN nous a oppoſés dans la vue de nous réfuter. Mais ſi vous faites attention que dans cette ville qui eſt extrêmement peuplée, il meurt beaucoup d'étrangers qui ont eu la petite vérole ailleurs, & que pluſieurs enfans de Londres en meurent hors de la ville, vous verrez bientôt que le calcul que nous

(*) *Tentamen de natura, &c. variolarum.*

oppoſons à nos adverſaires eſt bien modéré. Outre cela ce calcul eſt établi, comme ſi tous les hommes avoient la petite vérole; mais s'il y en avoit un bon nombre qui en fuſſent exempts, comme le prétendent les ennemis de l'inoculation, combien le danger de la mortalité n'en ſeroit-il pas plus grand? C'eſt ce que Mr. DE LA CONDAMINE a obſervé avec ſagacité.

Voici des paroles remarquables de Mr. LIEUTAUD qui a vieilli dans l'exercice d'une pratique nombreuſe. *Il réſulte de tout ce que nous venons d'expoſer que la petite vérole eſt une maladie des plus meurtrieres : l'inoculation pratiquée ailleurs avec beaucoup de ſuccès eſt le ſeul moyen qui puiſſe arrêter cette mortalité : il faut eſpérer qu'on ouvrira enfin les yeux, & que le bien public l'emportera ſur les vues & l'intérêt des particuliers.* Une autorité non moins reſpectable que celle-là, c'eſt celle de Mr. TRALLES, de cet excellent homme qu'on peut mettre à tant de titres au rang des premiers médecins de notre ſiecle, & qui fait auſſi grand cas de l'inoculation : je rapporterai d'autant plus volontiers ce qu'il en dit, qu'il fait très-bien voir en même tems les dangers de la maladie & l'utilité du remede. « Il eſt fâcheux, dit-il,

„ que nous n'ayons pas encore pu
„ par-tout en Allemagne parvenir, auſſi-
„ bien qu'en Angleterre, à détruire les
„ préjugés anciens de nos peres & de
„ nos amis, préjugés qui s'oppoſent à
„ une invention qu'on devroit par-tout
„ approprier au bien public. Mais la véri-
„ té & l'expérience ſe répandront toujours
„ davantage, elles éléveront leur forte
„ voix, & après avoir détruit ſolidement
„ les objections des théologiens, des
„ moraliſtes & des médecins, elles triom-
„ pheront enfin auſſi des obſtacles que
„ leur oppoſe la puſillanimité : combien
„ de milliers de perſonnes ne conſerve-
„ ront-elles pas alors à leurs parens, à
„ leurs freres, à leurs ſœurs, à leurs
„ maris, à leurs femmes, à leurs amis!
„ Combien n'épargneront-elles pas un
„ jour de deuils aux maiſons les plus
„ illuſtres, & même aux maiſons roya-
„ les! Quel ne ſera pas le nombre im-
„ menſe de chef d'œuvres de la DIVINI-
„ TÉ qui ne ſeront pas détruits, qui ne
„ ſeront pas effacés du nombre des vi-
„ vans! "

Cet homme célebre n'ignore cependant pas, puiſqu'il en avertit, que pluſieurs milliers d'enfans échappent heureuſement à la petite vérole, ſoit par le ſecours de la nature, ſoit par celui de

l'art ; mais auſſi des obſervations impartiales & exactes lui ont appris, de même qu'à d'autres médecins, qu'il y a des petites véroles heureuſes & d'autres qui ſont funeſtes ; & comme cette variété eſt un effet de celle qui arrive dans les circonſtances phyſiques dans leſquelles ſe trouvent ceux qui prennent cette maladie, c'eſt aux gens de l'art à examiner avec ſoin quelles ſont celles de ces circonſtances qu'il faut éviter, & quelles ſont celles dont on doit déſirer le concours, afin de profiter de celles-ci pour procurer la petite vérole. Les Genevois regrettent tout nouvellement la perte de pluſieurs perſonnes que cette maladie leur a enlevées, entr'autres le ſecond des comtes de HOLSTEIN, & Mr. DE PLESSEIN appartenant à une maiſon très-noble. La mort des princeſſes de Naſſau m'a rappellé un paſſage qui a trait aux petites véroles qui attaquent particuliérement certaines familles, il eſt de Mr. SIDOBRE dont la réputation à la vérité eſt d'ancienne date, mais dont Mr. DE HAEN parle avec éloge, quoique peu de médecins le citent : " la petite vérole, „ dit-il, eſt funeſte dans certaines fa„ milles. Nous avons vu à Montpellier „ des enfans de familles illuſtres être „ emportés en peu de tems, après avoir

„ été tourmentés des plus fâcheux ſymp-
„ tômes de la petite vérole ".

Il n'y a qu'à lire tout le chapitre qui traite du pronoſtic de cette maladie, pour ne pouvoir preſque plus douter qu'elle eſt dangereuſe : & dans le moment où j'écris ceci, je reçois un ouvrage tout fraîchement ſorti de la preſſe, intitulé *des maladies des enfans & de celles de la peau* (†), dont on dit que l'auteur eſt un ancien médecin de Montpellier, & dans lequel je trouve ce qui ſuit au ſujet du pronoſtic de la petite vérole : " quelquefois l'épidémie de la pe-
„ tite vérole eſt bénigne ; mais ſouvent
„ elle eſt ſi mauvaiſe qu'il n'en réchap-
„ pe qu'un petit nombre " : & au commencement du chapitre il dit : " ces
„ épidémies ſont de terribles fléaux pour
„ le genre humain, & quelquefois elles
„ ſont ſi dangereuſes qu'elles tuent un
„ nombre prodigieux de perſonnes ". Cet auteur ne paroît pourtant pas tenir le parti de l'inoculation.

Qu'y a-t-il enfin ? de quelque côté que nous portions nos regards, nous trouverons qu'il y a des petites véroles très-fâcheuſes ; & ſi vous exceptez peut-être vingt médecins, tous les autres avec

(†) *De morbis puerilibus & cutaneis.*

tout le genre humain regardent cette maladie comme une maladie affreuſe ; & on ne peut ſe permettre de paſſer ſous ſilence que, tandis que les ennemis de l'inoculation s'efforcent à démontrer la bénignité de la petite vérole, ils citent les ſuccès de LŒBER, qui a pleuré pluſieurs de ſes propres enfans que la petite vérole lui a enlevés, ce que HAMBERGER a publié avant ſa mort. Sans m'arrêter donc davantage à des témoignages nouveaux & ſuperflus qui prouvent cette triſte vérité, je paſſerai au ſecond principe, ſavoir, *que la petite vérole inoculée tue preſque autant de monde que la petite vérole naturelle.*

Nos célebres adverſaires ſe trouvent ici d'accord avec nous, en ce qu'ils égalent le danger de la petite vérole inoculée avec celui des petites véroles naturelles les plus bénignes, telles qu'ils les ſuppoſent : mais on peut leur objecter qu'il en eſt de très-mauvaiſes ; il faut donc employer la méthode qui procure les avantages des plus bénignes. Et on peut très-bien appliquer ici les paroles du grand HARVEI, qui, en parlant de la multitude de futilités qu'on oppoſoit aux obſervations qui établiſſoient inébranlablement la circulation du ſang, diſoit : " quiconque veut ſavoir ce qui

„ en eſt, doit voir ſi ce qui a rapport à „ cette queſtion, & qui eſt viſible & „ tombe ſous les ſens, eſt vrai ou ne „ l'eſt pas; ou bien il doit s'en rapporter „ au témoignage de ceux qui ont „ fait les expériences; il n'y a point de „ moyen plus évident pour s'inſtruire „ & pour parvenir à la certitude ".

Je ne puis paſſer ſous ſilence ce que je lis, pendant que ceci s'imprime, dans une lettre très-ſavante & très-polie de Mr. DE HAEN. *Il y a deux moyens d'éviter la mortalité dans cette maladie. Le premier eſt l'inoculation, l'autre eſt une bonne méthode de traiter la maladie.* Maintenant nous ſommes aſſurément preſque du même avis. Ce célebre auteur a eu la bonté d'accompagner cette lettre de l'excellent opuſcule qu'il a publié en dernier lieu (*), où je trouve ces mots à la page 102, " la même année derniere en „ 1759, j'ai entendu des médecins dé„ teſter en ma préſence l'extrême mor„ talité de la petite vérole de cette an„ née, & ſuivant le nécrologue de Vien„ ne, il leur en eſt mort l'année précéden„ te environ 500 perſonnes ". Ce ſavant diſtingué objecte qu'après la mort de perſonnes qui avoient été inoculées, on

(*) *Febrium diviſio*, &c.

avoit publié des loix qui défendoient l'inoculation chez de semblables sujets : cela lui donne lieu de tourner cette méthode en ridicule par des plaisanteries pleines de sel.

Mais est-il assez impartial ? Des imprudens ou des fanatiques, car je ne disconviens pas que l'inoculation n'ait ses fanatiques, ont inoculé une personne attaquée de la phthisie ; est-il donc ridicule que des médecins mieux instruits aient attribué la mort de cette personne à la phthisie, & qu'ils défendent d'inoculer par la suite des personnes atteintes de cette maladie ? N'est-il pas probable que, tandis que tant de personnes se mèlent de l'inoculation, il y en aura plusieurs qui l'emploieront mal-à-propos, & faut-il la taxer à cause de cela ? Faut-il interdire la médecine électrique, parce que faute de l'avoir administrée avec précaution, elle a été inutile aux uns & nuisible à d'autres ? Le sort du quinquina a été autrefois le même que l'est aujourd'hui celui de l'inoculation ; & tandis qu'il guérissoit des milliers de personnes, il faisoit du mal à une ou deux à qui on l'avoit donné sans précaution ; les partisans de ce remede n'en craignoient pas plus de se déshonorer & de le décréditer en avouant leur im-

prudence : pourquoi les partisans de l'inoculation seroient-ils privés d'un pareil privilege, & pourquoi ne citerois-je pas ici un passage de S. JÉRÔME qu'a cité en pareil cas l'excellent Mr. BADI? *Ceux qui ne croient pas un fait, dont ils ne veulent pas reconnoître la réalité, le nient ordinairement en fermant les yeux à l'évidence.*

Il seroit ennuyeux & inutile de s'arrêter à la troisieme & à la quatrieme objections, puisqu'elles ont été réfutées ailleurs fort au long, & que leur futilité est reconnue *sur les montagnes par les bergers, sur les théâtres par les poëtes, dans les assemblées par les ignorans, dans les bibliotheques par les savans, & dans les écoles par les maîtres.*

Mr. DE HAEN avertit que je n'ai rien dit de la moralité de la question, & que j'en ai remis la solution au célebre CHAIS, parce qu'elle nous avoit paru trop difficile à Mr. DE LA CONDAMINE & à moi. Il est vrai que j'ai abandonné à ce vénérable pasteur cette décision qu'il avoit prise sur lui de son propre mouvement; mais je ne l'ai pas abandonnée sans y toucher, puisque j'emploie un argument qui est le seul, il est vrai, dont je me serve, mais qui est très-fort, que plusieurs personnes ont trouvé solide,

ſolide, & qui, à ce que j'eſpere, a été trouvé tel par mon adverſaire, puiſqu'il n'en dit pas un mot.

Enfin, comme je vois que les raiſons par leſquelles il inſiſte ſur l'impoſſibilité de l'inoculation d'après les préceptes des inoculateurs, & d'après l'hiſtoire des épidémies, par où il prétend démontrer qu'on ne trouvera jamais un tems favorable à l'inoculation; comme je vois, dis-je, que ces raiſons n'ont fait impreſſion ſur perſonne, je ne m'en occuperai pas : mais j'examinerai, ainſi qu'il convient que je le faſſe, ce dont ce grand homme veut bien faire part au public dans la ſeconde édition de *l'inoculation juſtifiée* (*), que j'ai déja promiſe il y a long-tems, mais que je veux garder encore pendant quelque tems dans mes papiers, fondé ſur cet adage, qui dit qu'on fait aſſez tôt ce que l'on fait aſſez bien.

Mais je ne veux pas garder le ſilence ſur le petit ouvrage de Mr. DE HAEN, ſans vous déclarer que Mr. VAN SWIETEN m'a fait eſpérer qu'il écriroit en faveur de l'inoculation, ce dont on verra

(*) Cet ouvrage, dont il a déja paru trois éditions à Lauſanne, ſe trouve chez *François Graſſet & compagnie*, éditeurs des ouvrages de Mr. Tiſſot.

la preuve, si je ne me trompe, dans le quatrieme tome de ses commentaires ; car son illustre ami n'auroit pas manqué de dire qu'il désapprouvoit l'inoculation s'il eût été du même avis que lui : & il seroit assurément bien affligeant que cet ouvrage immortel transmit à nos derniers descendans la censure d'une pratique, de laquelle on s'étonnera alors qu'on ait pu un jour contester par-tout l'utilité.

Je ne me mets donc point en peine des vaines déclamations & des invectives, qui de tout tems furent marquées au coin de l'erreur ; & au lieu de se fâcher, on ne fera que rire aux dépens de cet écrivain qui, possédant aussi-bien la géographie que le latin & l'histoire littéraire, dit de Mr. DE HAEN, qu'il est *professeur à Vindobone en Allemagne*, & qui appelle l'inoculation *une pratique plus meurtriere que les guerres les plus sanglantes ;* peut-on s'empêcher d'en rire (*) ? Mais on reprime cette envie de rire, pour donner des larmes au malheur de Mr. CANTWEL, car tandis qu'il s'efforce de démontrer que la petite vérole naturelle est bénigne, & que l'inoculée est maligne, l'événement

(*) *Risum teneatis amici.*

refute ſon diſcours, & la mort de ſa fille unique, tuée par la petite vérole naturelle, prouve que ce pere infortuné s'eſt trompé. Mais je me fais de la peine de renouveller une affliction ſi amere (†).

Voici ſur quoi je fonde mon aſſurance; le mercure, le tartre émétique, l'opium, le quinquina, l'ipécacuanha & je ne ſais combien d'autres remedes, dont on a long-tems blâmé & condamné l'uſage, l'ont enfin emporté ſur la calomnie; l'inoculation, dont l'utilité eſt bien plus grande & qui a les mêmes obſtacles à ſurmonter, aura auſſi un jour le bonheur d'en triompher. L'irritabilité dont vous prenez la défenſe aura auſſi cet avantage, quoiqu'elle ait à eſſuyer les contradictions de tant d'adverſaires dont une partie cependant ſont vaincus, mais qui n'ont négligé aucune tentative pour n'être pas forcés d'avouer leur défaite. D'autres, voyant déja qu'on ne peut plus la nier, prétendent qu'elle n'a pas été inconnue aux anciens; objection qu'on n'avoit pas eu honte d'oppoſer à la circulation. Qu'on accorde, ſi l'on veut, que l'irritabilité n'eſt qu'une ancienne découverte renouvellée; mais ſi les anciens en ont parlé dans leurs ouvrages,

(†) *At infandum tædet renovare dolorem.*

ler de ceux qui, étant forcés d'admettre l'irritabilité, ſe forgent une hypotheſe qui la préſente ſous une face nouvelle, du moins à leurs yeux & différente de celle dont vous parlez, ſans être fondés ſur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties ſolides du corps humain, tandis qu'il eſt démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties, excepté les chairs, en ſont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété, ils lui ôtent de ſon activité, & en lui refuſant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement, ils en font une propriété univerſelle à la vérité, mais qui n'eſt pas d'une grande importance. On peut à peine croire que, tandis que les diſciples de Mr. DE HALLER, & ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes réſultats, & ont vu qu'il n'y avoit que la fibre muſculaire qui fût irritable, & qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété étoit la ſource des mouvemens vitaux, qu'il ſe trouve d'un autre côté des gens qui mépriſant les expériences, & n'ayant obſervé nulle part l'irritabilité, veulent qu'elle exiſte dans tout le corps, & qui en même tems prétendent qu'elle eſt incapable de mettre en jeu

les mouvemens vitaux. Ah! eſt-il poſſible que l'eſprit humain s'aviliſſe à ce point là, & que chacun aime mieux ſe forger & s'approprier une erreur que d'embraſſer la vérité chez autrui?

Mais ne croyez pas que ce ſoient là toutes les erreurs qu'on commet au ſujet de l'irritabilité. Car il eſt des gens qui, ne faiſant pas une diſtinction exacte des marques caractériſtiques de l'irritabilité & de la ſenſibilité, attribuent l'une & l'autre aux nerfs. Il eſt vrai que lorſqu'on a coupé les nerfs, un muſcle ne conſerve pas long-tems ſon irritabilité; s'enſuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en ſont point doués? Non aſſurément. Qu'eſt-ce donc? L'irritabilité eſt une propriété des muſcles qui ſont dans un état d'intégrité & ſains, & quelle que ſoit la cauſe qui diminue cette intégrité, l'irritabilité en ſouffrira; or les nerfs ſont néceſſaires pour l'intégrité des muſcles. Un muſcle eſt tiede dans ſon état d'intégrité, lorſqu'il eſt froid, ſon irritabilité eſt détruite, faudra-t-il à cauſe de cela attribuer cette propriété à la tiédeur? On y eſt autant autoriſé qu'à l'attribuer aux nerfs. Et les nerfs & la tiédeur ſont des conditions ſans leſquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'un

ler de ceux qui, étant forcés d'admettre l'irritabilité, ſe forgent une hypotheſe qui la préſente ſous une face nouvelle, du moins à leurs yeux & différente de celle dont vous parlez, ſans être fondés ſur aucune expérience. Ils accordent l'irritabilité à toutes les parties ſolides du corps humain, tandis qu'il eſt démontré avec une certitude mathématique que toutes ces parties, excepté les chairs, en ſont dépourvues. Tout en étendant les domaines de cette propriété, ils lui ôtent de ſon activité, & en lui refuſant le pouvoir de mettre le cœur en mouvement, ils en font une propriété univerſelle à la vérité, mais qui n'eſt pas d'une grande importance. On peut à peine croire que, tandis que les diſciples de Mr. DE HALLER, & ceux qui dans toute l'Europe ont répété les mêmes expériences avec les mêmes réſultats, & ont vu qu'il n'y avoit que la fibre muſculaire qui fût irritable, & qu'ils ont démontré invinciblement que cette propriété étoit la ſource des mouvemens vitaux, qu'il ſe trouve d'un autre côté des gens qui mépriſant les expériences, & n'ayant obſervé nulle part l'irritabilité, veulent qu'elle exiſte dans tout le corps, & qui en même tems prétendent qu'elle eſt incapable de mettre en jeu

les mouvemens vitaux. Ah! eſt-il poſſible que l'eſprit humain s'aviliſſe à ce point là, & que chacun aime mieux ſe forger & s'approprier une erreur que d'embraſſer la vérité chez autrui?

Mais ne croyez pas que ce ſoient là toutes les erreurs qu'on commet au ſujet de l'irritabilité. Car il eſt des gens qui, ne faiſant pas une diſtinction exacte des marques caractériſtiques de l'irritabilité & de la ſenſibilité, attribuent l'une & l'autre aux nerfs. Il eſt vrai que lorſqu'on a coupé les nerfs, un muſcle ne conſerve pas long-tems ſon irritabilité; s'enſuit-il qu'il faille attribuer cette propriété aux nerfs qui n'en ſont point doués? Non aſſurément. Qu'eſt-ce donc? L'irritabilité eſt une propriété des muſcles qui ſont dans un état d'intégrité & ſains, & quelle que ſoit la cauſe qui diminue cette intégrité, l'irritabilité en ſouffrira; or les nerfs ſont néceſſaires pour l'intégrité des muſcles. Un muſcle eſt tiede dans ſon état d'intégrité, lorſqu'il eſt froid, ſon irritabilité eſt détruite, faudra-t-il à cauſe de cela attribuer cette propriété à la tiédeur? On y eſt autant autoriſé qu'à l'attribuer aux nerfs. Et les nerfs & la tiédeur ſont des conditions ſans leſquelles elle ne peut avoir lieu. Le mouvement d'un

horloge dépend de la gravitation du pendule, mais si quelqu'une des roues, même la plus petite, est courbe ou inclinée, cela fait cesser le mouvement de cette machine, lequel ne dépendoit cependant point de cette roue. Cette comparaison est très-juste. Mais où trouvera-t-on quelqu'un qui admette une comparaison contraire à une hypothese à laquelle il est attaché ? En réfléchissant sur tant d'inconséquences, je me suis rappellé plus d'une fois ces jolis vers de GUARINI, qu'on peut très-bien appliquer ici en en changeant un peu le sens :

A che del saper nostro
Insuperbite, o miseri mortali ?
Questa parte di noi ch' entenda e vede
Non è nostra virtù, ma vien dal cielo.
Esso la da come a lui piace, e toglie (*).

Plut-à-Dieu que cette erreur fût la derniere sur cette matiere ! mais nous ne sommes pas assez heureux pour cela,

(*) Voici le sens de ces vers ; *oh ! misérables mortels, pourquoi vous enorgueillissez-vous de notre savoir ? Ce n'est pas à notre intelligence que nous sommes redevables de ces organes par lesquels nous entendons & nous voyons, mais ce sont des dons du ciel, qu'il nous accorde ou nous ôte comme il lui plait.*

car vous trouverez bien des gens qui attribuent l'irritabilité à l'ame ; ils abjureroient cependant bientôt cette erreur, s'ils poſſédoient bien toute l'hiſtoire de l'irritabilité, car l'irritabilité eſt peut-être encore plus grande dans les végétaux que chez les animaux, puiſqu'il paroît qu'elle ſeule fait dans les plantes les effets qu'elle ne fait chez les animaux qu'autant qu'elle agit de concert avec la ſenſibilité. L'ame & l'irritabilité n'ont donc rien de commun ; mais il ne falloit pas ôter à l'ame la prérogative qu'on lui a accordée d'être l'origine des mouvemens du corps. Les partiſans de ces opinions ne ſont cependant point d'accord en ceci, & comment le feroient-ils, tandis qu'ils ſont dépourvus d'expériences?

Mais cette prérogative de l'ame ne ſe ſoutiendra pas long-tems ; Mr. BATTIES a fait voir en dernier lieu avec beaucoup de force qu'elle étoit nulle, & j'eſpere faire voir bientôt qu'elle n'exiſte point, je prouverai en même tems ouvertement qu'il n'importe point à la religion que les mouvemens vitaux des animaux ſoient un effet de l'influence de l'ame plutôt que de celle d'un principe matériel ; & même, ſi on pouvoit une fois prouver que la matiere eſt incapable de

perpétuer le mouvement, nous ſerions aſſurément bientôt réduits au point d'accorder une ame à tout être vivant & aux plantes, même à celles qui ont le moins de vie, puiſqu'il y a une infinité de plantes dans leſquelles la ſomme des mouvemens vitaux eſt plus grande que chez un bon nombre d'animaux. La vie des plantes ne dépend cependant d'aucun ſecours externe, qui ne ſe trouve pas chez les animaux : le mouvement a donc la même origine dans les uns & les autres, & il n'y en a point de plus efficace que l'irritabilité.

C'eſt quelque choſe de fort important que cette analogie entre les animaux & les plantes; les anciens ne ſe ſont point contentés de l'obſerver légérement, & certains modernes ne l'ont que trop mépriſée, le ſachant & le voulant : vous pourrez l'examiner en détail dans le livre (intitulé) de la nature; mais qu'il me ſoit permis de vous en parler ici en peu de mots, afin que mieux inſtruit par votre réponſe, je puiſſe approcher de plus près de la vérité. LA METTRIE, cet auteur fameux dans un tems, a publié un petit ouvrage où il ne manque pas de génie, dans lequel il a expoſé quelques affinités, ſur-tout des affinités anatomiques; mais en cherchant à déduire de

cette comparaiſon la vraie cauſe des mouvemens communs à ces deux claſſes, il faudra que je recherche avant toutes choſes quelle eſt l'influence qu'ont ſur l'une & l'autre les cauſes univerſelles du mouvement dans notre globe, ſurtout l'air & le ſoleil; & ſi je ne me trompe, je démontrerai avec la plus grande facilité que l'influence de l'un & de l'autre eſt la même, chez les animaux & dans les plantes.

Perſonne n'ignore que la privation de l'air fait périr auſſi promptement les plantes que les animaux. Perſonne n'ignore qu'un air corrompu eſt également mortel pour le jardinier & pour la laitue. Et l'influence du ſoleil n'eſt pas moindre que celle de l'air. Le regne végétal a ſes eſpeces nocturnes, & dans le tems que ſe livrent au ſommeil les oiſeaux & les autres animaux que la néceſſité ou quelque abus n'oblige pas de veiller, dans le tems que s'y livrent les malades dont les forces affoiblies ſe remettant & prenant le deſſus ſur celles de la maladie en font ceſſer les redoublemens, dans le tems que le ſommeil adoucit les infirmités qu'occaſionne chez les enfans une trop grande foibleſſe, & après qu'ils ont été aſſez bien pendant le jour; dans ce même tems, les plantes jouiſſent d'un repos

qui leur eſt propre, comme l'a découvert Mr. DE LINNÉ; & Mr. HILL a prouvé que ce repos étoit dû à l'abſence du ſoleil. Tandis qu'en automne la circulation ceſſe peu-à-peu dans les plantes, elle ceſſe auſſi chez une infinité d'eſpeces d'animaux. Il ſemble qu'auſſitôt les uns & les autres de ces êtres ſont privés de la vie. Lorſque le printems ramene la chaleur ſur la terre, ils reprennent les uns & les autres de la vie par une pareille gradation.

Les obſervateurs attentifs ſavent qu'il eſt des plantes à l'aſpect deſquelles on peut juger à coup ſûr au milieu du jour, ſi le ſoleil luit ou s'il eſt caché par des nuages; les voyageurs ſavent combien il leur importe d'être à l'abri du ſoleil, ſoit que cet abri leur vienne d'un nuage, d'un arbre ou de quelqu'autre corps qui en intercepte les rayons: car lorſqu'il luit, les inſectes qui en ſont plus animés les tourmentent, au lieu qu'ils languiſſent & l'épargnent lorſqu'il ne paroît pas. Et en ceci l'influence du ſoleil paroît beaucoup plus grande ſur les inſectes que ſur les plantes, ce qui fait en faveur de notre ſyſteme. Mais je l'avoue, je ne daignerois pas chercher à réfuter cet argument, car on pourroit y objecter avec raiſon que cette

différence vient de celle des élémens dans lesquels se trouvent les plantes & les animaux. Car tandis que la terre qui est dense conserve long-tems sa chaleur, elle la communique pour quelque tems aux plantes & presque dans le même degré, lors même que la cause de cette chaleur a disparu; l'air étant beaucoup moins dense perd bientôt la chaleur qu'il avoit reçue.

L'inaction fait languir les animaux, le défaut de mouvement fait aussi languir les plantes, & cette observation donne déja l'explication de plusieurs phénomenes. Chaque espece d'animaux est pourvue des alimens qui lui sont propres, & ils périssent s'ils en manquent; il n'est point aujourd'hui de physicien qui nie qu'il y ait un pareil choix pour la nourriture des plantes. Tel animal qui vit naturellement dans tel climat, dans telle terre & dans telle eau, ne pourra prospérer nulle autre part; chaque plante a aussi son lieu natal, hors duquel elle ne peut plus avoir ni vigueur ni vie; les végétaux ont aussi leur nostalgie (que nos adversaires en prennent occasion, s'ils veulent de ridiculiser les Suisses). Les plantes ont leurs maladies, & des maladies qui ont de l'affinité avec celles des animaux; les remedes des unes

& des autres ne different pas beaucoup. En un mot, & sans parler d'une infinité d'autres comparaisons, c'est des mêmes causes que dépendent dans ces deux regnes, l'accroissement, la santé, la vie, les imperfections, les maladies, la mort; donc les mêmes causes, ou du moins des causes de même genre, sont l'origine des mouvemens vitaux.

On repliquera peut-être que les mouvemens sont plus grands chez les animaux que dans les plantes; la réponse est toute prête. Il seroit facile de démontrer qu'il est un plus grand nombre de plantes, dans lesquelles la somme des mouvemens, qui résulte de la masse qui se meut, de la vîtesse du mouvement, du chemin à parcourir, de la force des résistances, est plus grande que dans les animaux d'une masse égale. Au reste rien n'empêche, & je l'accorde volontiers, que la cause interne du mouvement des plantes, concourant avec les causes externes, que cette propriété qui n'a lieu ni dans les minéraux, ni dans les plantes mortes, & qui est plus active dans telle plante, tandis qu'elle est plus foible dans telle autre; que cette propriété, dis-je, n'ait plus d'efficacité chez les animaux: je prétens seulement qu'elle est de même genre, savoir qu'elle est ma-

térielle, & j'eſpere que je le prouverai un jour invinciblement. Elle eſt la baſe inébranlable de toute certitude dans l'économie animale. Elle eſt la vraie nature. Il eſt vrai qu'elle peut être troublée par des cauſes morales; mais que s'enſuit-il de là?

Cette irritabilité eſt le pendule de l'horloge, mais il eſt beaucoup de choſes qui peuvent diminuer, augmenter, troubler les effets de l'action de ce pendule, & l'ame eſt de ce nombre. Car les mouvemens que celle-ci excite ſont toujours de courte durée, irréguliers & turbulens: les mouvemens vitaux au contraire ſont continus & uniformes; ceux-ci ont donc une autre origine, & il eſt heureux que cela ſoit ainſi, car la circulation ſeroit continuellement dans un état d'égarement, ſi le mouvement du cœur dépendoit de l'ame, ou plutôt elle tomberoit bientôt dans cet état; car une machine dans laquelle il y auroit des mouvemens auſſi turbulens ne ſubſiſteroit pas long-tems. Une obſervation journaliere ne démontre-t-elle pas que le terme de la vie eſt d'autant plus court que l'ame s'eſt plus ſouvent mêlée de la circulation? Aſſurément je ne pourrois guere croire que les animiſtes même les plus zélés ſe laiſſaſſent amener au

point de confier à leur ame les rênes de leur cœur, ſi cela étoit au pouvoir de l'homme.

A l'occaſion de ces partiſans de l'ame, du nombre deſquels ſont pluſieurs ſavans très-célebres par leurs connoiſſances & par leurs talens, & à qui je dois de la vénération, je ne puis m'empêcher de vous témoigner combien de fois j'ai été ſurpris de voir que ces auteurs, qui attribuent la plus grande influence ſur le corps à un être ſpirituel, ſont les mêmes qui ſe fondent avec le plus de confiance ſur les mathématiques, pour expliquer par elles les phénomenes de cette machine *pneumato-corporelle*. Je ne ſuis point ennemi des mathématiques, du moins autrefois n'ai-je point été novice dans cette ſcience, ayant été diſciple de deux grands mathématiciens Mrs. CALENDRINI & CRAMER dont on doit chérir à jamais la mémoire, mais depuis que j'ai commencé à comprendre ce que c'étoit que la médecine, j'ai toujours cru que les mathématiques étoient de peu d'uſage, non pour le médecin lui-même, mais pour la médecine; & la multitude de livres de médecine mathématique que j'ai lus depuis ce tems-là ne m'a pas engagé à penſer différemment.

Je conviens que connoiſſant les propriétés élémentaires de notre corps, on pourra ſans doute très-bien expliquer ſes mouvemens, & cela avec autant de certitude qu'on l'a fait par rapport aux planetes; mais de trouver ces propriétés, c'eſt-là une grande difficulté. L'élaſticité, l'irritabilité, la chaleur & le froid, d'où dépendent la dilatation & la condenſation, les diverſes acrimonies & la ſenſibilité, ont de grandes influences & des influences inégales pour chaque individu dans la mécanique du corps humain, & on ne peut les ſoumettre à aucun calcul: l'attraction entre les corps les plus prochains a auſſi ſes influences qu'on n'a pu encore aſſujettir à aucun calcul exact. Quelles ſeront donc les propriétés élémentaires d'après leſquelles vous ſoumettrez une fonction au calcul, tandis que les cauſes même les plus connues de cette fonction n'admettent juſqu'ici aucune eſpece de calcul? De quelle utilité ſeront des calculs fondés ſur des propriétés élémentaires hypothétiques?

Voici comme raiſonnent les animiſtes; les mouvemens vitaux agiſſent avec une force ſupérieure à celle des cauſes mécaniques, mais l'effet ne peut pas avoir plus d'activité que ſa cauſe; donc ces mouvemens tirent leur origine d'une

cauſe immatérielle. Mais il y a ici un ſophiſme, tel que celui que les dialecticiens appellent une *énumération imparfaite*, car en faiſant l'énumération des cauſes, ils n'en indiquent que quelques-unes ſans parler des autres. Il eſt vrai que la force des mouvemens vitaux eſt ſupérieure à celle des forces mécaniques de la plupart des corps inanimés; mais où ont-ils appris qu'il n'eſt point d'autre force dans les corps animés; où ont-ils vu que cette force, dont l'exiſtence eſt déja démontrée invinciblement, ſoit aſſujettie aux mêmes loix que les corps privés de vie? L'effet ne peut avoir une activité plus grande que celle de ſa cauſe, j'en conviens; mais il y a encore ici une énumération imparfaite, en ce que ces meſſieurs ſe plaiſent à ne conſidérer que la force qui agit, ſans parler de celle qui réagit, & qui, ayant lieu dans un corps où elle eſt comme empriſonnée, n'a beſoin que d'être un peu aidée pour rompre ſes liens & agir avec un effort prodigieux.

Il ne manque point de ſemblables exemples, ſoit dans la nature, ſoit dans les arts. Un habile artiſte fait conſtruire une voûte de maniere que, tant que la clef de cette voûte demeurera à ſa place, elle ne pourra céder à aucun effort;

cette clef peut être faite de façon qu'une très-petite force soit capable de la remuer de sa place ; mais aussi-tôt qu'elle est ôtée, la voûte tombe avec une force prodigieuse ; est-ce que cette force lui venoit de la très-petite force qui a remué la clef ? Point du tout, cette force avoit lieu dans cette voûte.

Lorsqu'on frotte un caillou avec de l'acier, avec une force qui ne mettroit pas une demi-livre en mouvement, il en sort assez de feu pour réduire une ville entiere en cendres & en fumée ; & quel est le nombre qui exprimera de combien l'effet a surpassé la cause qui l'a produit ? Mais il y avoit dans les corps qui ont été consumés une cause inconnue qui y existoit avant cet effet, & dont la force étoit de beaucoup supérieure à la premiere. Supposons maintenant que la force du feu soit inconnue à tout le monde, & il y a peut-être plusieurs forces pareilles dont on ignore encore l'existence : si un habile artiste avoit construit une machine, au moyen de laquelle l'approche d'une seule étincelle excitât un grand mouvement, nos médecins mathématiciens argumenteroient ainsi avec un grand appareil de mathématiques & peut-être de métaphysique. *L'effet ne peut pas être plus grand*

que ſa cauſe, mais le mouvement de cette machine eſt plus grand que celui qui a fait ſortir l'étincelle, donc il ne vient pas de cette étincelle; mais de quelque eſprit capable de produire le mouvement. Il en eſt entiérement de même par rapport à l'irritabilité, ou à quelque autre force motrice des mouvemens vitaux. Il y a trop de préſomption à rejetter tout ce qui eſt nouveau: un jour inſtruit un autre jour, & la poſtérité découvrira ce que nous ne ſavons pas, pourquoi notre ſiecle blâmeroit-il ce qu'ignoroient les précédens? Il eſt peut-être une infinité d'autres propriétés qui ont été données à différentes eſpeces de corps, qui ſont ſoumis à des loix de mouvement juſqu'ici inconnues, & qui exciteront dans la ſuite de nouvelles querelles, auſſi longtems qu'il exiſtera des hommes qui auront honte d'apprendre quelque choſe des autres.

Sans parler donc de tous ces calculs auxquels on emploie trop de tems inutilement, il ne reſte que la ſeule obſervation qui ſoit propre à enrichir la médecine: c'eſt, je l'avoue, une route difficile & que peu de gens peuvent ſuivre, tandis que celle des hypotheſes eſt aiſée à tenir pour tout le monde. Toutes les fonctions du corps dépendent du mou-

vement & du ſentiment ; c'eſt de l'irritabilité que vient le mouvement que les muſcles donnent aux autres parties ; l'ame ſent par les nerfs, & c'eſt par le moyen des nerfs qu'elle produit des mouvemens qui lui ſont propres ; c'eſt de ces divers mouvemens que dépend la nature des diverſes humeurs & l'appareil des diverſes ſecrétions. Si vous faites attention à ces trois choſes dans un eſprit d'obſervation, en conſidérant en même tems quel peut être l'effet des circonſtances extérieures & environnantes, des alimens & des remedes, vous approviſionnerez bientôt la médecine d'une foule de bonnes choſes qu'on n'auroit jamais trouvées en ſuivant le chemin battu. Mais il eſt bien tems de mettre un frein à la rapidité de ma plume : tout en voulant vous entretenir en peu de mots d'une maladie aſſez rare, j'y ai ajouté pluſieurs choſes étrangeres à ce ſujet ; puiſſent-elles ne pas vous déplaire ! Portez-vous bien, mon cher ZIMMERMANN, mon illuſtre ami, & ne faites pas attendre long-tems aux gens de bien les excellens ouvrages que vous vous propoſez déja depuis long-tems de publier, & que vous avez achevés en partie, celui qui traite *des tempéramens*, dans lequel vous expoſerez dans un ſi

grand jour les effets de l'irritabilité, celui *de la ſolitude du médecin* & celui de *l'expérience en médecine :* recevez de bon cœur cette petite-diſſertation, quelle qu'elle ſoit ; je l'apprécierai ſuivant le cas que vous en ferez : je vous ſalue derechef ; & ſoit que vous fixiez votre demeure dans votre patrie, & que mépriſant généreuſement les honneurs, vous vous concentriez dans le ſentiment intérieur de votre propre mérite (*) ; ſoit qu'étant né pour de plus grandes choſes, vous cédiez aux inſtances du magnifique recteur de l'univerſité de Gottingue, & que vous y agréiez la chaire de profeſſeur que vous rempliriez, en y enſeignant la véritable médecine pratique ; ne ceſſez point d'aimer le meilleur de vos amis.

Lauſanne le 6 Mai 1760 ; *& pour la ſeconde fois, le* 10 *Octobre* 1769.

(*) J'ai cru qu'il falloit rendre ainſi ces vers ;

Contemnere honores
Fortis, & in te ipſo totus teres atque rotundus.

LETTRE

A MONSIEUR

ALBERT DE HALLER,

Préſident de la ſociété royale des ſciences de Gottingue, membre de l'académie royale des ſciences de Paris, de la ſociété royale de Londres, &c. &c. &c.

SUR

LA PETILE VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

LETTRE

A

MONSIEUR DE HALLER,

SUR

LA PETITE VÉROLE, L'APOPLEXIE ET L'HYDROPISIE.

MONSIEUR,

COmme vous poſſédez parfaitement l'hiſtoire de la médecine, vous n'ignorez pas que les Arabes, qui ont les premiers obſervé la petite vérole, ont indiqué la véritable méthode de la traiter.

Ils ont averti qu'elle eſt du nombre des maladies chaudes; & ils ont employé une méthode curative, propre à empêcher que l'inflammation n'aille trop loin : cette méthode conſiſtoit à faire de copieuſes ſaignées, à donner des rafraîchiſſans, des acides, des lavemens, & à

preſcrire une diete très-légere, tandis qu'en même tems ils préparoient la peau, par des vapeurs émollientes, à donner au venin une iſſue facile. Ils ranimoient les forces languiſſantes en donnant de l'opium, & ils reſſerroient le ventre lorſqu'il étoit trop relâché.

Depuis le tems d'ALBUCASIS, qui a été à-peu-près le dernier des médecins arabes, & qui a vécu ſur la fin du onzieme ſiecle, juſqu'à la fin du ſeizieme, les médecins du tems de la baſſe latinité ont plutôt avili la médecine qu'ils ne l'ont changée. Au commencement du ſeizieme ſiecle, PARACELSE qui mépriſoit ſes prédéceſſeurs, qui vantoit avec exagération les remedes chymiques & l'opium, fut le fondateur d'une ſecte, qui dans les maladies aiguës, ſur-tout dans les éruptives, cherchant à faire ſortir le venin par la peau, rejettoit avec horreur les ſaignées, les rafraichiſſans, les lavemens & toutes les évacuations, excepté la ſueur. Cette méthode s'établit ſi bien, ſur-tout dans le traitement de la petite vérole, que depuis PARACELSE il ſe trouve peu de médecins qui aient été entiérement exempts de ce préjugé. Mais pendant deux ſiecles on a employé des diaphorétiques fort échauffans, des compoſitions thériacales, des bézoardiques,

des narcotiques, qui, en ajoutant à l'activité du virus variolique, ont dévasté toute la terre. Mais, comme vous le dites très-bien, *il importe aux médecins d'ensevelir tout cela dans un éternel silence, pour ne pas laisser aux hommes un souvenir qui pourroit leur rendre odieux le nom d'un art qui leur est si salutaire.*

SYDENHAM a été le premier qui ait élevé la voix contre cette abominable pratique, & qui ait rétabli la méthode rafraichissante.

BOERHAAVE suivant ses traces l'a recommandée avec cette énergie mâle qui lui appartenoit; aussi les disciples de ce grand médecin l'ont-ils adoptée avec empressement; ils l'ont répandue, & aujourd'hui elle n'est inconnue nulle part, & elle est journellement utile à plusieurs personnes; il n'y a plus rien à desirer à cet égard, si ce n'est que tout le monde en fasse usage, & que s'il y a des défauts on les corrige.

L'opium, dont les Arabes faisoient usage avec tant de précaution, a été le remede que SYDENHAM a principalement employé dans sa méthode, il s'y fioit comme à une derniere ressource dans les cas les plus désespérés; il le regardoit comme un calmant capable d'appaiser les plus violens désordres de la sup-

puration. Pour les esprits acides il n'en a pas dit un mot, excepté lorsqu'il s'est agi de la petite vérole maligne. Les auteurs de nos jours ne paroissent pas penser autrement. Le traitement de la petite vérole, & des réflexions attentives sur la nature de cette maladie, m'ont appris à penser un peu différemment. Je vous envoie, monsieur, mes observations & mes réflexions là-dessus avec quelques autres sur l'apoplexie & sur l'hydropisie, non dans la vue d'ajouter à vos connoissances, mais pour vous prier d'y faire vos corrections.

J'ai eu moi-même la petite vérole bénigne au mois d'Août de 1743, étant à l'âge de quinze ans, occupé à étudier la physique, & desirant de devenir un jour médecin. Un médecin âgé & respectable me prescrivit un régime utile, qui consistoit à user de thé au lait & de pommes ou de pruneaux cuits; mais il me fit prendre le soir de la thériaque. La nuit qui suivit l'usage de ce remede fut si mauvaise que je refusai absolument d'en reprendre; & j'ai appris dès là, pour ne l'oublier jamais, que les remedes échauffans nuisent dans la petite vérole.

Trois ans après en 1746, j'étois à Montpellier où une cruelle épidémie me

fournit l'occaſion d'obſerver pluſieurs perſonnes atteintes de la petite vérole ; mais un apprentif ne ſait pas obſerver. Je lus pourtant le petit traité de LA METTRIE, & les chapitres dans leſquels SYDENHAM parle de cette maladie. Il m'étoit tombé par haſard dans le même tems entre les mains le petit ouvrage de THOMSON ſur l'opium, où ayant appris que l'opium *eſt un remede très-chaud*, & étant inſtruit d'ailleurs que la principale vertu de la thériaque lui venoit de l'opium, je crus que ce narcotique étoit un remede nuiſible dans la petite vérole.

J'admirois cependant les grands ſuccès que lui attribuoient SYDENHAM & LA METTRIE mes guides : mon eſprit étoit en ſuſpens, & j'aurois pu dire avec vérité.

Ce n'eſt pas à moi à concilier les différends importans que vous avez entre vous (*).

L'événement a augmenté mes craintes au ſujet de l'opium. La plupart des médecins, des chirurgiens & des apothicaires, les meres elles-mêmes donnoient dans cette ville beaucoup de diacode &

(*) *Non noſtrum inter vos tantas componere lites.*

de gouttes de SYDENHAM. On n'en faiſoit point uſage, ou du moins rarement, dans le grand hôpital où on reçoit ces enfans que des parens barbares ſont expoſer, mais dont l'Etat prend ſoin. Pendant que cette affreuſe maladie tuoit une infinité de perſonnes, il en mouroit fort peu dans l'hôpital, où l'on ſuivoit la méthode que je viens de dire. Le médecin de l'hôpital publia un tableau d'une demi-page, dans laquelle il prouvoit par des obſervations que l'opium étoit nuiſible. Il gardoit un profond ſilence ſur ce qu'il y avoit d'eſſentiel à dire ſur la maladie & ſur le remede.

Les années ſuivantes, il m'eſt auſſi arrivé d'obſerver pluſieurs petites véroles; & il a été rare que j'aie vu le diacode être utile dans cette grave maladie. De retour dans ma patrie en 1749, je réfléchis attentivement ſur les obſervations précédentes, ſur celles que m'avoit fournies nouvellement une épidémie, dont un grand nombre de perſonnes furent atteintes l'année ſuivante, & ſur ce que j'avois lu dans les meilleurs auteurs qui traitent de la petite vérole; mais outre cela je pratiquois beaucoup, or la pratique eſt au-deſſus de toutes les inſtructions des maîtres: ayant donc obſervé ſoigneuſement les

effets de l'opium chez les malades & chez moi-même, qui en éprouvai toujours des maux de tête, de l'angoisse, de la soif, & une fois de l'ardeur d'urine, je compris que l'opium étoit un remede déplacé dans la petite vérole qui est une maladie fâcheuse & inflammatoire, & cela d'autant plus qu'elle est plus grave, que la fievre est plus aiguë, & que la suppuration est plus prochaine.

J'ai eu le plaisir de voir peu de tems après mes observations confirmées par l'autorité du célebre Th. SIMPSON, qui dans le petit ouvrage qu'il a écrit sur la méthode de SYDENHAM se trouvoit être parfaitement d'accord avec moi au sujet de l'opium.

J'ai enfin vu en 1758 que Mr. YOUNG pensoit comme moi. La premiere partie de l'excellent ouvrage que Mr. TRALLES a publié sur l'opium, & que je lus cette année, me fit espérer qu'il seroit aussi du même avis; mon espérance fut remplie dans la seconde partie que je ne reçus que tard. J'ai eu la satisfaction de voir que cet auteur respectable y avoit exposé savamment toutes les idées que j'avois déja depuis long-tems avec plusieurs autres choses: & je ne puis assez exprimer combien j'ai été charmé à la lecture de ses avis qui ont tant de

rapport avec mes obſervations qu'un œuf ne peut pas en avoir davantage avec un autre.

Mais excepté Mr. SIMPSON qui eſt déja mort à ce que j'apprens (*), & qui, comme pluſieurs choſes le font penſer, a ſervi de guide au médecin de Montpellier; exceptés Mr. YOUNG l'ainé auſſi médecin, à ſuppoſer qu'il ſoit encore en vie, & Mr. TRALLES; je ne connois point d'autre médecin qui craigne l'uſage de l'opium dans la petite vérole. Il ne ſera donc pas inutile que je produiſe un nouveau témoignage contre cet uſage. Mais permettez-moi auparavant de vous expoſer en peu de mots l'idée que je me fais de la petite vérole.

Il eſt reconnu que la petite vérole n'eſt pas une maladie ſpontanée occaſionnée par diverſes fautes commiſes dans le régime; & perſonne ne s'arrête aujourd'hui à quelques obſervations qu'on oppoſe à ce principe. Elle eſt

---

(*) J'avois été mal informé, & dans le tems que j'écrivis ceci pour la premiere fois, Mr. SIMPSON étoit plein de vie & de ſanté, comme me l'apprit Mr. PRINGLE, & la pratique lui fourniſſoit tous les jours de nouvelles obſervations, qui le confirmoient dans ſon ſentiment ſur les effets dangereux de l'opium. Depuis lors, il a payé le tribut à la nature.

donc produite par un venin d'un genre particulier dont l'air eſt de tems en tems infecté, & qui étant introduit dans les humeurs du corps humain les corrompt inſenſiblement. La ſanté chancele pendant quelques jours, juſqu'à ce que la nature irritée par ce qu'il y a de ſtimulant dans cette acrimonie, excite la fievre, qui eſt le plus ſouvent inflammatoire, mais qui varie ſuivant les circonſtances du malade, de la ſaiſon & du régime: cette fievre ne s'appaiſe enfin que lorſque le venin, après s'être introduit & propagé, s'eſt dépoſé à la peau en la défigurant par des puſtules phlegmoneuſes, qui d'abord ſont très-petites, qui groſſiſſent inſenſiblement & qui finiſſent par ſuppurer. Si tout le venin ſe dépoſe ſans exciter une grande multitude de puſtules, la maladie eſt terminée après l'éruption, ensuite que ces puſtules groſſiſſent, mûriſſent & ſe deſſechent ſans exciter aucun trouble. Voilà l'eſpece de cette maladie qui eſt la plus bénigne.

Mais ſi la quantité du venin eſt ſi conſidérable qu'il pouſſe un très-grand nombre de puſtules, alors l'irritation de la peau, la ſuppreſſion de la tranſpiration qui devoit ſe faire par cette ſurface, la reſorption du pus, donnent bientôt lieu à une nouvelle fievre, qu'on

appelle la fievre secondaire ou de suppuration, & qui est très-dangereuse.

Il est un troisieme cas. Si la peau ne peut pas suffire au dépôt de tout le venin, ou si les forces ne sont pas suffisantes pour le pousser au dehors, la fievre ne cesse point, mais elle continue sans relâche accompagnée de redoublemens très-fâcheux & de symptômes terribles, & chaque jour il pousse de nouveaux boutons sous les premiers.

Il y a deux sortes de traitemens dans les maladies virulentes, ou bien on dompte le venin par un antidote reconnu propre à produire cet effet, ou bien on garantit le corps contre la violence des symptômes, ensorte que le venin ne puisse en exciter que de légers. Des auteurs célebres ont entrepris de guérir la petite vérole par la premiere méthode, mais leurs efforts ont été jusqu'ici inutiles. Et ce n'est peut-être pas un si grand malheur, car la constitution de nos corps étant telle qu'ils sont sujets à prendre cette maladie aussi long-tems qu'ils ne l'ont pas eue, la destruction d'un virus introduit autrefois, n'empêcheroit pas l'effet d'une nouvelle contagion, & nous serions obligés de recevoir le cours de ce virus pendant toute notre vie, & d'avoir recours à son antidote pour le

dompter. Il ne reſte donc uniquement que le ſecond traitement, & de travailler à adoucir une maladie que chacun doit eſſuyer. Il eſt vrai qu'il ſeroit bien plus facile de parer à cette maladie au moyen d'un antidote connu.

Le caractere inflammatoire que l'on connoît à cette maladie a indiqué la meilleure méthode, dont l'uſage a confirmé l'utilité. Mais ce caractere inflammatoire, qui eſt le véritable caractere de la petite vérole, eſt quelquefois changé par des qualités accidentelles de l'air & par divers levains de maladies qui ſont cachées dans l'intérieur du malade. C'eſt de ces deux ſources que ſont provenues ces eſpeces de petites véroles que les obſervateurs ont décrites, & qu'il faut guérir avec des remedes différens de ceux que fournit la claſſe des rafraichiſſans. Car comme toutes les autres cauſes morbifiques agiſſent diverſement ſuivant les différentes circonſtances qui accompagnent leur admiſſion dans le corps, il en eſt de même du virus variolique. *La petite vérole ſuit la conſtitution du corps, quoique les circonſtances des tems y apportent je ne ſais quels changemens.* Je vais à préſent paſſer aux effets de l'opium dans la petite vérole.

1°. L'opium eſt du genre des ſudorifiques les plus échauffans (*), & c'eſt le principal de tous. Les zélés partiſans de l'opium défendent cependant l'uſage de ces remedes. Pourquoi parlent-ils en faveur du plus actif, tandis qu'ils défendent ceux du même genre qui ſont les plus doux?

2°. Les humeurs ſont âcres, & même d'une âcreté exceſſive, & ſouvent corroſive. A quoi ſervira l'opium, qui eſt un remede extrémement âcre & corroſif? Peut-être que cette âcreté étant oppoſée à l'acrimonie morbifique corrigera celle-ci? Point du tout; car,

3°. Toutes les humeurs ſe corrompent dans la petite vérole, & le célebre ALSTON a averti que l'opium tend à l'alcaleſcence plutôt qu'à l'acidité. Outre cela les expériences démontrent que la ligature des nerfs excite en très-peu de tems une putridité affreuſe & même la gangrene dans les parties où ces nerfs aboutiſſent; mais l'opium empêche, comme la ligature, les fonctions des nerfs; il

(*) Il y a cinq ans (en 1764) que Mr. BARD a publié quelques obſervations, qui au premier coup d'œil paroiſſent rendre douteuſe la propriété échauffante de l'opium, mais après y avoir bien fait attention, il ſe trouve que la vérité démontrée par l'illuſtre TRALLES demeure inébranlable.

eſt donc à craindre que l'opium n'augmente la putridité, tant parce que c'eſt de l'opium, que parce qu'il provoque le ſommeil, pendant lequel les humeurs ſéparées par les ſecrétions ſe corrompent d'elles-mêmes, faute de mouvement.

4°. Qui eſt-ce qui n'a pas vu, lu, ou entendu dire, que l'uſage tant interne qu'externe de l'opium dans les maladies inflammatoires a produit pluſieurs fois la gangrene? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il y a ici un homme qui eſt privé des doigts de l'un de ſes pieds, ayant été obligé de les faire couper à cauſe d'une terrible gangrene, qui ſuivit de près l'application d'une teinture d'opium qu'on avoit faite dans la vue de diſſiper une douleur phlegmoneuſe. Mais dans les mauvaiſes petites véroles inflammatoires, on a toujours à craindre que la gangrene ne ſe manifeſte; pourra-t-on donc ſans danger preſcrire de l'opium, tandis que tout eſt dans une chaleur brûlante, tandis que tout le corps n'eſt en quelque ſorte qu'un phlegmon?

5°. Tous les vaiſſeaux ſont dans un état de plénitude par la quantité & la raréfaction des humeurs: car c'eſt en vain que certains auteurs veulent nier cette raréfaction, en appliquant trop ſtrictement au corps humain les regles de

phyſique qui conviennent aux autres corps. Les meilleurs médecins ne ſouhaitent d'employer que les remedes qui empêchent la raréfaction & qui, en mettant en jeu toutes les ſecrétions, déſempliſſent les vaiſſeaux. L'opium les empêche toutes excepté la ſueur, qui eſt la ſeule qu'on puiſſe obtenir par ſon moyen; & il augmente tellement la raréfaction que, ſuivant une obſervation que *Pierre* BORELLI fit en 1660, il obligea une veine qu'on avoit ouverte à ſe rouvrir, & qu'il excita une hémorrhagie mortelle: il eſt donc contraire dans cette maladie. Et en général le ſommeil nuit, quand la ſaignée eſt avantageuſe, & le peuple lui-même n'a point tort de le regarder comme dangereux après la ſaignée; car leurs propriétés ſont oppoſées, & il arrive tous les jours de voir des malades, qui ſont fâchés d'avoir perdu par le ſommeil le mieux-être que la ſaignée leur avoit procuré.

Nous avons tous bonne eſpérance, & cela avec raiſon, lorſqu'il ſurvient une ſalivation abondante: il eſt démontré que l'opium ſupprime cette évacuation; il ne peut donc manquer de nuire. Je ſais que quelques perſonnes nient cet effet; mais c'eſt mal-à propos, & SYDENHAM lui-même, ce partiſan de l'opium, a avoué

que la salivation diminuoit pendant le sommeil, mais qu'après l'écoulement en redevenoit plus abondant. Mais si elle ne souffre par-là aucune diminution, pourquoi a-t-il eu si souvent recours à l'oxymel scillitique dans la vue qu'en excitant des nausées il fit beaucoup saliver? D'autres ont avoué que l'opium diminuoit la quantité de la salive; mais combien procure-t-il d'avantages en dédommagement de ce défaut? J'ai toujours vu le défaut, mais je n'ai pas encore apperçu les avantages. L'usage de l'opium diminue à coup sûr la salivation & d'une maniere dangereuse.

6°. Il est difficile de comprendre comment un sommeil artificiel pourroit être utile, tandis que le naturel lui-même est nuisible; car j'ai été plus d'une fois obligé d'écarter celui-ci par le secours de l'art, voyant qu'il étoit suivi de ronflement, d'angoisse, d'irrégularité du pouls, d'enflure du visage, de la cessation des secrétions, & parce que je craignois que le malade ne tombât facilement de ce sommeil dans la léthargie;

. . . . . *Facilis descensus Averni,*
Sed revocare gradum superasque evadere
ad auras,

Hoc opus, hic labor eſt. . . .
Pauci potuere (*).

Lorſque dans des petites véroles des plus bénignes de celles qui attaquent les enfans, j'ai donné du diacode pour appaiſer les douleurs qui les faiſoient pleurer, n'en craignant aucun mauvais effet dans une maladie auſſi légere, j'ai vu bien plus d'une fois que le ſang ſe portoit à la tête, que les yeux & les paupieres étoient enflés.

Et il ne faut pas s'étonner ſi le ſommeil nuit dans la petite vérole, puiſqu'une obſervation attentive nous apprend que ceux qui ont de la fievre en ſont plutôt incommodés que ſoulagés. Car quel eſt le médecin qui ne les a pas vus être plus mal après le ſommeil qu'avant? Ceux qui ſont attaqués d'eſquinancie trouvent tous les jours qu'ils ont plus de peine à avaler après le ſommeil; ceux qui ont des douleurs de tête s'en plaignent davantage dans le même tems; ceux qui ſont ſujets à la difficulté

(*) Il eſt facile de deſcendre juſqu'à l'Averne,
Mais ce n'eſt qu'avec bien de la peine & de grandes difficultés
Qu'on revient ſur ſes pas & qu'on peut s'échapper pour revenir ſur la terre.
Peu de gens ont pu vaincre ces obſtacles.

de reſpirer reſpirent avec plus de peine; les perſonnes atteintes du rhumatiſme éprouvent des douleurs plus aigues, lorſqu'elles commencent à s'endormir, auſſi ſe gardent-elles bien de ſe livrer à ce ſommeil qui eſt accompagné d'angoiſſe & ſouvent de ſpaſmes; les pléthoriques ſe trouvent plus foibles après le ſommeil, parce que leurs nerfs ont éprouvé une plus forte compreſſion. Les médecins de l'antiquité ont fait de ſemblables obſervations, puiſqu'ils ont déſapprouvé le ſommeil dans les fievres, *dans la crainte que la chaleur que la fievre détermine au dehors ne ſe jette ſur les parties intérieures*; & c'eſt peut-être à ce précepte que ſe rapporte cet aphoriſme d'HIPPOCRATE dans lequel il juge du danger des maladies (aigues à ce qu'il paroît) par les effets du ſommeil. Le ſommeil n'augmente point une légere indiſpoſition, mais il rend beaucoup plus fâcheuſe une maladie grave.

Je vois tous les jours que le ſommeil eſt nuiſible lorſqu'il y a de la fievre; vous l'avez vu pluſieurs fois, comme vous avez eu la bonté de m'en avertir; c'eſt ce qu'a pareillement ſouvent vu Mr. YOUNG, qui ſait auſſi, comme chacun peut le voir, que les vaiſſeaux ſont fort pleins pendant le ſommeil, ce qui

eſt une ſuite néceſſaire de la diminution des ſecrétions, & il ajoute que le ſommeil produit tous les ſymptômes de la pléthore & même de l'obſtruction ; il eſt aiſé de comprendre par-là combien il peut être nuiſible dans les maladies ; & j'oſe affirmer, comme un axiome vrai dans la pratique, que le ſommeil qui rafraîchit les perſonnes qui ſe portent bien, échauffe celles qui ont de la fievre.

Au premier coup-d'œil, cette propoſition paroît être un paradoxe ; mais quelqu'un qui examinera avec attention les cauſes du ſommeil dans l'état de ſanté & dans celui de maladie, & les effets du ſommeil, comprendra d'abord ce qui en eſt. Il arrive ou par le défaut des eſprits ou bien par la compreſſion des nerfs ; chez les perſonnes qui ſont en ſanté, il eſt le plus ſouvent l'effet de l'une & de l'autre de ces cauſes. Les eſprits s'épuiſent par le travail de la journée, & le ſoir il s'allume une légere fievre dont preſque perſonne n'eſt exempt. Voici quel eſt le ſoir l'état d'un homme ſain ; les eſprits ſont en défaut ; ſouvent auſſi il arrive que la partie la plus déliée des humeurs s'épuiſe, ayant été diſſipée par le mouvement ; les humeurs crues, provenant des alimens qui ne ſont pas encore cuits, font l'effet d'un ſtimulant ;

très-ſouvent la tête ſe remplit plus d'humeurs que les autres parties; le ſang commence à devenir d'une denſité inflammatoire, car les longues veilles donnent lieu aux plus mauvaiſes fievres inflammatoires. Le remede vient de la maladie même, & la machine à laquelle le mouvement nuiroit devient incapable de ce mouvement; le corps ſe prépare néceſſairement au repos, & ce repos répare les inconvéniens qui réſultent des actions & de ce qu'on a avalé.

Cela arrive, parce que les impreſſions extérieures tant phyſiques que morales qui aident à l'action du cœur ceſſent & que la circulation ſe rallentit. Le pouls devient donc plus rare auſſi-bien que la reſpiration, qui dans la plupart des cas ſuit le mouvement du cœur dans une proportion connue. Le ſang ſe meut plus lentement vers les couloirs, il s'enſuit qu'il ſe ſépare une moindre quantité d'humeurs par les ſecrétions, & que la tranſpiration même qui ſe fait par la peau eſt moins conſidérable, quoiqu'il ſemble qu'on doive conclure le contraire de la moiteur de la peau, qui vient du peu de matiere de la tranſpiration qui ne s'exhale pas. Le ſang ne perd donc rien ou peu de choſe, ſon mouvement étant moins conſidérable il ſe condenſe moins,

& devient moins alcaleſcent ; ce qui eſt crud ſe cuit, s'aſſimile ; étant cuit il s'applique aux couloirs ; il en réſulte l'humectation, la réparation & la nutrition des parties ſolides. Les eſprits ſe réparent, les forces ſe rétabliſſent & on ſe leve bien portant le matin, après s'être couché malade le ſoir, car l'état d'un homme qui eſt ſur le point de s'endormir eſt un état de maladie. Le ſommeil en remédiant aux cauſes de cette maladie ramene la ſanté.

Mais l'état d'un fébricitant eſt bien différent. Le ſommeil chez lui n'enleve point les cauſes de ſon indiſpoſition, il ne la diminue donc point. Il eſt en obſtacle à la guériſon, donc il augmente la maladie. Une obſervation incomplette a fait tomber dans l'erreur. On a vu que chez les gens qui ſe portent bien, le ſommeil de la nuit rallentit la circulation, & que ceux qui dorment ſont rafraichis ; on en a conclu que le ſommeil avoit la propriété de rafraichir toujours & dans tous les cas, ſans faire attention que ce rafraichiſſement vient de la ceſſation des cauſes du mouvement & de la chaleur. On a vu que le ſommeil ſurvenoit après l'uſage de l'opium, on en a déduit ce précepte : *le ſommeil rafraichit, l'opium endort, donc le dernier*

effet de l'opium eſt de rafraichir ; donc l'opium ſera utile dans la petite vérole, lorſqu'on ſouhaitera de procurer un rafraichiſſement exquis. Mais la propoſition eſt fauſſe & la concluſion l'eſt auſſi. Le ſommeil, encore un coup, ne diminue la viteſſe de la circulation & la chaleur que lorſque les cauſes du mouvement diminuent pendant qu'on dort. Lors même qu'on jouit de la meilleure ſanté, il ſurvient tous les jours une petite maladie fébrile occaſionnée par le travail de la journée, & à laquelle la nature a voulu remédier par ce paiſible repos que nous appellons le ſommeil ; alors le ſommeil eſt le ſeul bon fébrifuge. Mais dans toute autre fievre, il n'a plus cette propriété. Les fonctions du cœur ne ſont pas les mêmes dans l'état de ſanté qu'elles ſont dans la maladie ; dans le premier cas elles ceſſent pendant le ſommeil, mais non pas dans le ſecond ; leur effet eſt donc différent.

Un homme eſt atteint d'une fievre bilieuſe qui doit ſe guérir en évacuant le ventre & les urines & par une copieuſe boiſſon délayante & acide ; la fievre eſt-elle moins forte à ſon réveil ? Point du tout. Pendant le ſommeil, le rallentiſſement du mouvement périſtaltique donne lieu à des amas, à la ſtagnation & à une

plus grande pourriture des matieres putrides des inteſtins ; les urines coulent moins, la tranſpiration diminue, circonſtance que je ſerois tenté de regarder comme fort importante ; les matieres âcres ſont donc retenues dans le ſang & elles ſont plus ſtimulantes ; le cœur bat plus fréquemment, la fievre eſt plus aiguë. Outre cela le manque de changement d'air fait que la chaleur eſt plus grande ; la boiſſon manquant, rien n'empêche les progrès de la putridité, le ſommeil a donc nui de pluſieurs manieres. On peut appliquer le même raiſonnement à la petite vérole : le ſommeil ne peut emporter aucune des cauſes de cette maladie, ni la diminuer en rien, il les augmente au contraire & retarde la guériſon ; il rend donc la maladie plus violente.

Mais, dira-t-on, le ſommeil eſt néceſſaire pour réparer les forces, & il eſt néceſſaire que les forces ſe réparent, donc le ſommeil eſt néceſſaire. La majeure eſt fauſſe, la mineure eſt douteuſe, & la concluſion eſt fauſſe. Comme le ſommeil rafraichit ceux qui ſe portent bien en empêchant les cauſes de la chaleur, de même il répare les forces en remédiant aux cauſes qui les avoient abattues ; mais dans la fievre elles ſont abattues par la

maladie laquelle le ſommeil ne diminue pas, & les moyens de les réparer manquent; il ne redonne donc point alors des forces, ce que prouve une obſervation journaliere. Il n'y a que les remedes qui domptent la maladie qui fortifient véritablement; plus on lui ôte de ſes forces & plus le malade en reprend, & dans ce but quelques onces de jus de citron ſeront beaucoup plus utiles dans une fievre accompagnée de putridité que le ſommeil le plus long.

Ne croyez pourtant pas, cher HALLER, que je déſapprouve abſolument le ſommeil & l'uſage de tout narcotique dans les maladies aiguës; il s'en faut bien. Je veux ſeulement dire que le ſommeil nuit ſouvent à ceux qui ont de la fievre, & que les narcotiques leur nuiſent encore plus ſouvent en augmentant la maladie, & en contrariant les vertus des remedes. Il m'eſt ſouvent arrivé d'obſerver, & je l'ai encore obſervé tout nouvellement pendant que j'écrivois ceci, que des fébricitans qui s'étoient mal-à-propos laiſſé perſuader d'avaler de l'opium le ſoir, ſe ſont trouvés plus mal le matin, après avoir paſſé une cruelle nuit. Je ſais par contre qu'il fait de très-bons effets, lorſqu'on l'emploie dans les maladies, après qu'on a enlevé la pléthore,

qu'on a délayé le ſang inflammatoire & relâché les vaiſſeaux ; car alors il agit en qualité de diaphorétique & fait des effets admirables. Mais il doit être manié prudemment & par un médecin prudent. Mr. DE HAEN a fait d'excellentes obſervations à ce ſujet.

J'ai vu, dans la petite vérole confluente, qu'un malade qui n'avoit point dormi pendant huit jours entiers ne s'en étoit pas trouvé plus mal enſuite ; j'ai ſouvent eu ſoin d'en faire réveiller d'autres qui tomboient de tems en tems dans l'aſſoupiſſement, voyant que leur reveil étoit accompagné d'angoiſſe à cauſe de la ſuppreſſion de la ſalivation, dont l'écoulement continuel ne peut être arrêté pendant une minute que le goſier n'en devienne plus enflé. Je l'ai vue aller à la quantité de ſept livres dans l'eſpace de vingt-quatre heures. La ſalivation dure quelquefois plus long-tems, & après qu'on a déja ſurmonté la maladie, & même juſqu'au trentieme jour, comme je l'ai vu, elle incommode les malades, mais je n'ai pas voulu la faire ceſſer ; car c'eſt une criſe utile, & qui ceſſe d'elle-même à meſure que le ſang acquiert une nouvelle diſpoſition & que les ſolides ſe fortifient, ſur-tout lorſqu'on prend de l'exercice : je me ſouviens d'avoir

voir vu une fille étique dont la maladie avoit commencé par une toux, qui étoit survenue après avoir supprimé la salivation au moyen d'un gargarisme astringent.

Il ne manque point d'autres raisons à alléguer contre l'usage de l'opium dans la fievre secondaire de la petite vérole; car,

7°. Le médecin doit choisir des remedes qui soient tels que non-seulement ils favorisent les crises qui doivent procurer la guérison de la maladie, (or nous avons vu que l'opium leur est contraire à toutes), mais aussi qu'ils éloignent les symptômes, qui lorsqu'ils surviennent, rendent la maladie mortelle. Tant s'en faut que l'opium ait cette propriété dans notre cas, puisqu'il est plutôt propre à exciter tous ces symptômes. La plupart de ceux qui meurent de la petite vérole périssent par la léthargie ou par l'orthopnée, qui vient des humeurs qui se sont accumulées dans les poumons; où trouvera-t-on un remede qui puisse tuer plus surement de ces deux manieres?

On craint continuellement qu'il ne survienne la phrénésie, l'esquinancie, la pleurésie, la péripneumonie, l'inflammation du foie, la retention d'urine &

la gangrene des inteſtins ; on chercheroit en vain un moyen d'occaſionner plus promptement ces accidens.

8°. Les malades ont des angoiſſes, ils ſont ſouvent en délire, ils éprouvent de la chaleur & de la ſoif; l'opium donne de l'angoiſſe, du délire, de la chaleur & de la ſoif.

9°. L'opium fait les mêmes effets que le vin. Qui eſt-ce qui feroit boire du vin à longs traits, lorſque la ſuppuration eſt dans toute ſa force ?

10°. On éprouve quelquefois des démangeaiſons inſupportables. Qui eſt-ce qui ignore que l'opium les augmente ?

11°. Je vois que les plus habiles médecins défendent abſolument l'uſage de l'opium dans les fievres aiguës, ou que du moins ils l'emploient avec beaucoup de circonſpection ; je ne puis pas comprendre pourquoi on l'emploie ſi hardiment dans la fievre ſecondaire, qui eſt peut-être la plus aiguë de toutes les fievres, à moins qu'on ne croie qu'il eſt doué d'une vertu ſpécifique antivariolique, ce que je n'ai pas appris que perſonne ait penſé. La fievre de la petite vérole fournit les mêmes indications que la fievre putride la plus terrible ; RIVIERE a conſeillé autrefois de traiter celle-là comme celle-ci : comment eſt-ce

que le même remede agira différemment dans des maladies tout-à-fait ſemblables?

Paſſez enfin en revue toutes les propriétés de l'opium, vous n'en trouverez aucune qui ne ſoit contraire aux véritables indications, excepté peut-être celle qu'il a de faire ſuer & d'appaiſer les douleurs. Mais pourra-t-il être utile de ces deux manieres? Point du tout. 1°. Suivant les préceptes de la médecine ancienne auſſi-bien que ſuivant ceux de la moderne, on ne cherche point à faire ſuer, pendant qu'il y a de la fievre. 2°. Pour faire ſuer, il eſt néceſſaire de faire que les humeurs ſe portent à la peau, & que de plus elle ſe trouve dans un état qui ne s'oppoſe pas à cette évacuation; mais il ſe trouve tel dans la petite vérole que la ſueur ne peut en aucune façon avoir lieu. Il eſt donc dangereux de forcer les humeurs à ſe porter à la peau, il ne s'enſuit aucune évacuation, mais une plus grande tenſion & inflammation de la peau; l'irritation en devient plus grande & la fievre augmente. Et cette impoſſibilité n'eſt point inconnue aux habiles gens qui emploient l'opium; car en même tems ils cherchent à évacuer les humeurs par le ventre & par les urines, évacuations qu'ils ont ſoin d'ailleurs de ſupprimer,

lorſqu'ils veulent exciter la ſueur ; ils imitent en cela fidélement la nature dont nous prévoyons la tendance à opérer une ſecrétion à la peau, lorſque les ſelles ſe ſupprimment & que les urines coulent moins.

Il appaiſera les douleurs. Mais aſſurément il augmente les cauſes de la douleur, ſavoir l'engorgement des vaiſſeaux & l'inflammation de la peau. Il ne lui reſte donc d'efficace qu'autant qu'en émouſſant la ſenſibilité du ſiege commun des ſenſations, il ôte à l'ame la faculté de ſentir la douleur. Mais cet engourdiſſement vient de ce qu'il augmente la compreſſion du cerveau ; or combien n'y a-t-il pas de danger à procurer le ſoulagement des douleurs, lorſqu'on ne peut y parvenir qu'en augmentant la cauſe des douleurs & toutes les autres circonſtances les plus graves de la maladie ?

L'opium eſt donc un remede dangereux dans la fievre ſecondaire de la petite vérole, entant qu'elle eſt une fievre aiguë, inflammatoire & putride, & qu'il augmente tous les ſymptômes que la fievre excite.

Je parle d'après mon expérience, je ne dis rien que de véritable ; il eſt vrai que pendant deux ans j'ai quelquefois été

dans l'incertitude, n'ayant pas encore assis mon jugement au sujet de l'opium; mais depuis dix-sept ans, tant que j'ai été seul consulté & que j'ai pu agir à mon gré, je n'ai jamais employé les narcotiques dans une fievre secondaire dangereuse, & j'en ai vu plusieurs & de très-fâcheuses, & je puis assurer en toute vérité que je n'ai perdu aucun des malades que j'ai traités ainsi. Ayant été très-souvent appellé pour des malades qui avoient été assez mal avisés que de prendre du diacode à grandes doses, sans corriger ses qualités nuisibles par un régime assez rafraichissant, j'ai eu la douleur de lui voir produire de très-mauvais effets auxquels j'ai eu le bonheur de remédier quelquefois, graces à la bonne Providence, par l'usage des purgatifs & des acides; d'autrefois les remedes ayant été employés trop tard, ils ont été sans succès.

Je fus appellé à la campagne au printems de 1754, auprès d'un gentilhomme âgé de cinquante ans, qui étant au septieme jour de sa maladie, usoit de narcotiques par le conseil de deux autres médecins. Je le trouvai attaqué d'une esquinancie, qui s'étoit manifestée depuis quelques heures, & qui l'empêchoit déja d'avaler & de boire. Je conseillai inu-

tilement la saignée. J'obtins qu'on suspendit l'usage des narcotiques pendant vingt-quatre heures. On donna plusieurs lavemens au malade, & il put avaler. Le neuvieme jour, on eut de nouveau recours aux narcotiques, le gosier se boucha après la seconde dose. Le dixieme le délire survient, & le passage est fermé à tous les remedes; je sollicite en vain la saignée, l'usage des lavemens & l'abstinence des narcotiques, que le malade ne pouvoit pas avaler, qu'il put boire quelques heures après; mais on mêloit du diacode dans sa boisson; il survient de l'angoisse, le délire augmente & le pharinx s'obstrue derechef. Le douzieme jour le malade tombe dans la léthargie. On le saigne au pied & au bras par le conseil de cinq médecins, mais c'étoit trop tard: on applique des cantharides, malgré que nous nous y opposassions le médecin ordinaire & moi: on enveloppe le malade dans la peau d'un mouton écorché en notre présence, pour se conformer à une pratique populaire, extravagante & nuisible. Le ronflement survient la nuit suivante, & le malade meurt. Ce pere de famille vivroit vraisemblablement encore pour le bien de la société, si on avoit mis de côté le diacode, & qu'on lui eût fait boire

autant d'onces d'eſprit acide. Car j'ai vu pluſieurs perſonnes couvertes d'une grande quantité de boutons de petite vérole, qui n'ont eu ni délire ni angoiſſe, pas même pendant une minute, & qui ſe ſont tirés d'affaire à ſouhait : mais il eſt vrai qu'ils n'ont pas ſeulement avalé une goutte de ſirop de coquelicot.

Faut-il donc taxer tous les plus grands médecins de l'Europe à l'exception peut-être d'un ou deux, faut-il taxer ces principaux chefs de la vraie médecine, qui cherchent à modérer la violence de la fievre de ſuppuration par le moyen de l'opium ? A Dieu ne plaiſe ! Il en eſt pluſieurs pour qui perſonne n'a plus de vénération que moi, & leur méthode eſt ſi parfaite à tout autre égard que l'emploi qu'ils font d'un ſeul remede, qui ne s'accorde pas parfaitement avec leurs principes, ne peut preſque pas être dangereux. D'ailleurs, ils ſont ſi ſages & ſi expérimentés que j'oſerois jurer que quoiqu'ils recommandent l'opium en theſe générale, ils s'en abſtiennent dans pluſieurs cas. Et puis ils preſcrivent le plus ſouvent le ſirop diacode, qui, tel qu'il eſt dans les boutiques, eſt comme je l'ai vu ſouvent plutôt adouciſſant que narcotique ; quelquefois même il tient

plutôt des acides à raiſon du ſucre que des qualités de l'opium. Cette différence avoit déja lieu du tems de SYDENHAM, à ce qu'il paroît par une obſervation très-connue qui eſt de cet auteur; ſavoir que les femmes hyſtériques ſe trouvent bien de l'uſage du laudanum liquide & mal du diacode, & par une regle de précaution qu'il nous a tranſmiſe, en diſant que l'expérience a prouvé que l'opium liquide, qui eſt d'ailleurs d'un ſi grand uſage dans la petite vérole, échauffe quelquefois, & que le diacode n'a point cet inconvénient.

Il faut donc bannir l'uſage de l'opium du traitement de la petite vérole? Point du tout; il a mérité des éloges dans cette maladie & même des éloges diſtingués, mais non pas dans le cas pour lequel on le recommande principalement.

Je l'emploie, 1°. lorſque les forces vitales paroiſſent affoiblies, & que la néceſſité demande des cordiaux. Par exemple, il ſe préſente ſouvent à moi des enfans délicats, foibles, qui ont le genre nerveux trop mobile, qui ſont attaqués avant l'éruption de ſymptômes irréguliers, qui les premiers jours de l'éruption ont le pouls inégal & foible, qui ſont refroidis & tombent en ſyncope. Alors je ranime les forces par l'uſage de l'o-

pium, qui eſt le plus excellent remede que l'on puiſſe donner toutes les fois qu'il s'agit de chaſſer un venin errant de l'intérieur à l'extérieur. C'eſt ainſi qu'au moyen d'une ſeule doſe, un peu grande à la vérité, de laudanum liquide, je diſſipai il n'y a pas long-tems entiérement une angoiſſe des plus cruelles qu'éprouvoit depuis huit jours un homme de qualité, le venin de la goutte lui irritant l'eſtomac. Une violente douleur ſe jetta ſur l'articulation & l'eſtomac fut dégagé.

Mais dans la petite vérole, l'uſage de ce remede peut facilement dégénérer en abus. Le venin étant dépoſé à la peau, les forces qui auparavant étoient abattues ſe raniment d'une maniere étonnante, & ſi on ne met pas de côté l'opium qui a ſauvé la vie, il l'ôtera bientôt à l'approche de la fievre de ſuppuration qui eſt des plus violentes, & qu'il faut calmer par les plus puiſſans rafraichiſſans. J'ai guéri l'été dernier un enfant, qui avoit pris une dragme & demi de laudanum liquide entre le troiſieme & le quatrieme jour de la maladie; la mobilité & la foibleſſe rendant ce remede néceſſaire, l'éruption fut abondante & parfaite, & le malade fut très-bien pendant quelques jours. Entre le neuvieme & le

dixieme jour, il prit ſix dragmes d'eſprit de ſoufre, parce que la fievre de ſuppuration le demandoit. Il eſt rare que j'aie vu un pareil changement chez les adultes. Mais lorſque j'ai vu que les enfans, auſſi-bien que tous ceux qui étoient d'une conſtitution délicate, qui avoient le genre nerveux mobile & l'eſprit abattu, avoient beſoin d'opium, je leur en ai donné hardiment dans la vue de donner de la force à la circulation, d'appaiſer l'irritation des nerfs & de redonner de la vigueur à l'eſprit.

2°. Ce remede eſt d'un grand uſage pour les enfans qui ont une petite vérole bénigne, mais qui ſupportent avec peine la douleur que leur cauſent les boutons, ou qu'on ne peut pas engager à garder la chambre; alors l'opium endort les douleurs, il empêche le refroidiſſement, & la maladie parcourt paiſiblement ſes périodes; car les inconvéniens qui peuvent réſulter de la petite doſe d'opium qu'on donne en pareil cas ne ſont que d'une petite ou même de nulle conſéquence.

3°. Lorſque dans le tems de l'éruption, les humeurs ſe jettent ſur les inteſtins ſans qu'il y ait d'inflammation, & qu'il ſurvient une diarrhée qui menace d'abattre entiérement les forces,

j'ai vu alors l'opium surpasser mon attente en forçant le virus à retourner à la peau ; la diarrhée étant arrêtée, la peau devenoit moite, les exanthemes repoussoient, & les forces revenoient.

Il arrive aussi quelquefois, dans les petites véroles malignes, que le ventre étant trop relâché pendant toute la maladie, il en résulte un abattement total des forces, avec de fréquentes défaillances & le refroidissement des extrêmités : j'ai souvent alors été obligé d'employer l'opium à grandes doses ; je n'ai même pas craint d'avoir recours au diascordium qui fortifie un peu les intestins, à raison de sa qualité légérement astringente. Il est alors à propos d'y joindre l'usage de la mixture simple en la mêlant avec des esprits purement acides. Ne me taxez pourtant point d'user ici d'un mêlange mal assorti, après avoir blâmé plus haut un pareil défaut ; car ce n'est point au même symptôme que j'oppose l'opium & les acides, qui sont de qualités contraires ; mais lorsque j'ai le chagrin de voir que le malade est attaqué d'une diarrhée symptomatique, qui pourroit lui causer la mort, j'arrête cette diarrhée par les remedes qui lui sont propres, tandis que je combats de toutes

mes forces la putridité qui eſt la cauſe de la maladie.

4°. Si les malades, ſur-tout ceux qui ſont jeunes, ont employé des remedes trop chauds, ou qu'ils aient trop pris d'alimens, & que leur régime n'ait pas été aſſez rafraichiſſant, s'ils ont eu long-tems le ventre reſſerré, ſi on l'a lâché à contretems par des remedes trop âcres, ſi on a trop renvoyé la purgation, ſi enfin on a commis quelque faute par rapport aux ſix choſes non-naturelles (*); alors dans le tems du deſſéchement des boutons, ces malades ſont ſouvent attaqués d'une diarrhée abondante dont l'effet eſt non-ſeulement d'entraîner les reſtes du venin, mais encore de faire que les inteſtins étant irrités par le venin, toutes les humeurs y affluent; les puſtules s'affaiſſent bientôt, s'exténuent, ſe vuident & deviennent ſemblables à une bourſe vuide, enſorte qu'on peut alors les appeller avec raiſon des puſtules ſi-

(*) Les médecins ſcholaſtiques ont appellé ainſi les choſes qui n'entrent point dans la compoſition du corps humain, mais qui entretiennent la vie & la ſanté par leur bon uſage & leurs conditions requiſes, ou qui les détruiſent par leur abus & leurs mauvaiſes qualités; ce ſont l'air, les alimens tant ſolides que liquides, le mouvement & le repos, le ſommeil & la veille, les matieres ou les humeurs retenues ou évacuées, & les paſſions de l'ame.

liqueuſes ; la peau devient pâle & flaſque ; les ſyncopes & le délire ſurviennent ; les extrêmités ſe refroidiſſent & le malade périt. Je ſais que pluſieurs ſont morts de cette maniere. J'ai été témoin de la mort de deux pour leſquels on m'avoit appellé trop tard. Le premier rendoit le dernier ſoupir au moment où j'entrai dans la chambre ; le ſecond vécut encore deux heures. J'en ai ſauvé pluſieurs, auprès de qui j'avois été appellé à tems, en leur faiſant prendre beaucoup de laudanum, dont l'effet eſt de réprimer l'excès du mouvement périſtaltique, & de rétablir la circulation cutanée : j'y joins la boiſſon du lait qui, à raiſon de ſa qualité émolliente, enveloppe les matieres âcres & qui répare les forces.

Les véſicatoires ſont auſſi utiles dans ce cas, mais ils operent un peu tard ; & ce qui ne plaira peut-être qu'à un petit nombre de lecteurs, c'eſt que l'opium & les canthárides ſont des remedes qui agiſſent d'une maniere analogue dans la petite vérole, & dans quelques autres maladies, & que je les ai fort ſouvent employés en même tems. Les cantharides raniment les forces comme l'opium, elles font de même couler les humeurs à la peau, & arrêtent la diar-

rhée. J'ai ſouvent employé utilement l'opium, lorſque le malade étant foible, l'éruption avoit été précédée d'un ſommeil accompagné de ſpaſmes, & il a produit dans l'eſpace d'une heure l'effet que les véſicatoires auroient fait trop tard.

Il y a un ſeul ſymptôme dans lequel je m'abſtiens d'uſer des narcotiques, quoique leur effet ſoit ſi ſalutaire dans les autres cas; ſavoir, lorſque l'acrimonie virulente ayant quitté la peau ſe jette ſur les poumons, le pouls étant très-fréquent, très-vîte & foible, la peau étant ſeche, y ayant de l'orthopnée, de l'angoiſſe & du délire. Ce cas eſt aſſurément grave & des plus dangereux qui s'offrent au médecin dans la petite vérole : j'y ai quelquefois remédié heureuſement, lorſque j'ai été appellé tout de ſuite, en faiſant appliquer des véſicatoires très-forts & larges aux gras de jambes, en preſcrivant de boire abondamment & chaudement de la décoction d'orge & de ſureau miellée, avec de très-petites doſes de ſoufre doré d'antimoine. Au bout de quatre ou cinq heures la fréquence du pouls diminue, l'angoiſſe ceſſe, la peau devient moite & les forces augmentent. La poitrine étant tout-à-fait dégagée & la fievre abattue,

on peut aider à la nature avec un léger narcotique ; il convient de faire suppurer longtems les jambes.

Les cantharides sont fort nuisibles dans cet assoupissement qui vient de la violence de la fievre & de la trop grande plénitude des vaisseaux : elles nuisent sur-tout dans une violente fievre de suppuration, malgré tout ce qu'ont pu dire, il y a trente ans, l'illustre J. FREIND & ses sectateurs pour s'opposer à ce sentiment, & je vois avec plaisir que les modernes abandonnent cet usage. Si jamais elles ont été utiles dans cette fievre, elles l'ont été uniquement en évacuant une grande quantité de pus : mais cet avantage est accompagné de tant d'inconvéniens que ce seroit commettre une faute très-grave que d'employer les cantharides dans ce dessein, sur-tout tandis qu'on peut se promettre le même avantage, sans tous ces inconvéniens, en faisant des incisions aux jambes & aux bras ; méthode que les Anglois emploient depuis longtems, & que l'on suit en deça de la mer depuis quelques années : d'ailleurs il reste douteux si les cantharides évacuent un vrai pus variolique existant avant leur application, ou un pus qu'elles auront nouvellement produit. Voici quels sont les effets des cantharides mis

en parallele avec les indications : *a*) elles augmentent la fievre, l'inflammation, la chaleur & la putridité que nous cherchons à diminuer ; PANAROLE a vu les cantharides accélerer ſi fort la circulation que, durant la fievre qui en réſulta, le ſang s'ouvrit un chemin par une veine qu'on avoit ouverte pluſieurs heures avant l'application de ces mouches : *b*) elles excitent l'inflammation de la peau laquelle on doit chercher à appaiſer : *c*) elles diminuent ſouvent l'écoulement des urines, tandis qu'on doit favoriſer cette évacuation : *d*) elles rendent ſouvent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il eſt queſtion de les adoucir : *e*) elles font obſtacle à la liberté du ventre qui eſt un avantage que l'on déſire : en un mot, elles ne ſatisfont à aucune indication, & ſont en oppoſition à pluſieurs.

5°. Un léger narcotique eſt utile après les purgations ſur la fin de la ſuppuration, comme c'étoit la coutume de SYDENHAM ; car les convaleſcens ont le genre nerveux mobile, & les purgatifs excitent des déſordres que l'opium réprime.

On me fera peut-être cette queſtion, puiſque vous mettez de côté les narcotiques dont les autres médecins ſe ſervent pour diminuer la violence de la fievre, quel remede employez-vous ? Je

réponds que j'emploie la même méthode rafraichiſſante qui étoit familiere aux Arabes, & qu'a ſi bien expoſée Mr. DE HALN, cèt homme ſi cher à la médecine par tant d'endroits, & pour qui j'ai beaucoup d'amitié. L'omiſſion des narcotiques n'ôte rien à l'efficacité de cette méthode : mais outre cela, je l'augmente en y joignant un uſage abondant d'eſprits acides.

Les acides végétaux, que les Arabes avoient déja recommandés, ont été employés par pluſieurs médecins juſqu'au tems de SYDENHAM, quoiqu'en même tems ils preſcriviſſent, enſuite d'un préjugé aveugle, des abſorbans, des bezoardiques & des compoſitions thériacales. SYDENHAM ne faiſoit pas grand uſage de ces acides : mais dans une eſpece de petite vérole maligne gangréneuſe, qui fit beaucoup de ravage l'année 1670 & qui revint en 1674, il employa enfin cette derniere année l'eſprit de vitriol en en faiſant mêler dans la biere, juſqu'au point de la rendre d'une acidité agréable : il parle derechef du même remede employé dans le même cas, dans ſon excellente lettre à G. COLE, & dans ſon *procédé entier* (*). Mais ce qui vous

(*) *In proceſſu integro.*

étonnera, c'eſt qu'il avertit par-tout qu'il faut employer ce remede juſqu'à ce que l'éruption des boutons ſoit complette, & qu'il paroît l'abandonner dans le tems de la ſuppuration ; il n'a donc pas ſu combien il étoit efficace contre la fievre ſecondaire.

Les médecins Anglois, qui ont d'ailleurs ſi fort enrichi la médecine, & à qui je reconnois volontiers & avec gratitude que je dois beaucoup d'excellentes choſes, ſuivant les traces de SYDENHAM, emploient l'eſprit de vitriol avec des aromates dans les petites véroles malignes anomales, mais ils gardent le ſilence ſur ſon uſage dans la fievre ſecondaire : ils ne l'auroient pourtant pas gardé, s'ils avoient ſu comme moi qu'il n'y a pas de plus puiſſant ſecours que celui-là (*). Et ils agiſſent aſſurément d'une maniere conſéquente, en ce que tandis qu'ils emploient les narcotiques dans le deſſein d'appaiſer la fievre, ils s'abſtien-

(*) Lorſque j'ai écrit ceci, je ne connoiſſois pas un petit ouvrage de Mr. LANGRISH publié peu de tems auparavant ſous le titre de *plain directions in regard to the ſmall pox*, dans lequel il recommande un uſage abondant des acides & même des acides minéraux, contre la violence de la fievre de ſuppuration, & où il borne l'efficacité des narcotiques.

nent des esprits acides ; car ce sont des remedes qui ne s'accordent point, & qui se détruisent mutuellement, comme il paroîtra plus bas. Mais j'ai lieu d'espérer que l'illustre TRALLES, qui connoît les dangers de l'opium, se rangera facilement à mon avis, & qu'il approuvera l'usage des esprits acides, & assurément je me réjouirai & me ferai honneur de son consentement, comme je me fais honneur d'avoir en ma faveur celui de SYDENHAM qui ne l'avoit pas prévu ; car ce qu'il dit de la véritable vertu de l'esprit de vitriol est un consentement pour moi.

Mais je ne puis pas comprendre comment un si grand médecin ne l'a pas employé comme une ressource assurée contre la furie de la suppuration, toutes les fois que je lis dans ses écrits, *je pensois que l'esprit de vitriol pouvoit satisfaire à l'une & à l'autre de ces intentions, de résister à la putridité & d'abattre l'extrême chaleur ;* car c'est parce que ce remede a cette double efficace qu'il remplit les indications de la fievre variolique, sur-tout s'il fait couler les urines & la salive (*). Or les esprits

(*) Il n'augmente pas proprement la salivation ; car tandis que les malades urinent beaucoup, ils ont moins besoin des autres évacuations, & ils

acides ſont capables de produire tous ces effets, ſuivant l'avis que vous en avez donné le premier, monſieur, ſi je ne me trompe, & que perſonne d'autre n'a peut-être donné juſqu'ici, lorſqu'en faiſant l'hiſtoire d'une épidémie qui a régné à Berne, & dont la putridité demandoit des acides, vous dites: *le neuvieme jour au ſoir, on ajouta à la boiſſon du phlegme de ſoufre. Le dixieme jour, les mêmes puſtules (noires) ſont devenues jaunes, après avoir fait uſage d'un acide plus fort, & l'appétit eſt un peu revenu.* Mais on n'a pas fait aſſez d'attention à ces belles obſervations, & il paroît que ſi elles ont ſervi de guide à quelqu'un, ce n'eſt qu'à un petit nombre de médecins.

L'état de cette fievre devient très-dangereux par la chaleur, par l'inflammation de la peau, par l'arrêt de la tranſpiration, par la réſorption continuelle du pus, dont le paſſage dans le ſang excite toujours de la fievre, comme perſonne ne l'ignore, & par l'état de putridité des humeurs qui eſt ſi contraire à la nature humaine. Elle indique donc

---

crachent réellement moins, mais ils crachent avec facilité, & ils ne ſouffrent pas de la ſalivation, comme cela arrive ſouvent lorſqu'on emploie une autre méthode.

un remede qui diminue la chaleur de la fievre, qui faſſe ſortir par d'autres couloirs la matiere de la tranſpiration qui eſt retenue, qui empêche les effets de la réſorption du pus, & qui écarte la putridité qui commence à s'emparer des humeurs. C'eſt ce que peuvent faire les eſprits acides dans les cas les plus graves, mais non pas d'autres remedes, même les mieux choiſis. *J'ai vu*, dit Mr. TH. SCHWENCKE, *le lait de beurre & le jus de citron ne rien changer chez un malade à la putridité variolique, mais dégénérer dans peu en cette putridité.*

J'avois employé heureuſement les acides minéraux dans les petites véroles malignes proprement ainſi dites, ſurtout dans les ſanguinolentes ; je les ai oppoſées pour la premiere fois à la fin de l'année 1754 à la fievre ſecondaire, dans un cas grave auquel je ne voyois aucune eſpérance de pouvoir remédier par les acides végétaux, & par les autres remedes que l'on vante pour ces ſortes de cas. Une eſquinancie étoit ſur le point de ſe manifeſter ; je l'éloignai par le moyen de la ſaignée, & j'eus ſoin que le malade bût à diverſes repriſes, dans l'eſpace de trois heures, une mixture compoſée de deux dragmes d'eſprit de nitre, mêlées avec autant d'on-

ces de ſirop de violette qui en devint d'un beau rouge, & d'une grande quantité d'eau de fontaine. Cela fit que la fievre diminua, & que les urines coulerent abondamment & au-delà de mon eſpérance. Je continuai à en conſeiller l'uſage, mais à plus petite doſe; je lâchai le ventre, & la malade, que j'avois craint de perdre, réchappa heureuſement: je l'aurois ſans doute perdue, ſi j'avois manqué de lui faire prendre de l'eſprit de nitre.

L'année ſuivante qui a été fort féconde en petites véroles, j'ai ſouvent employé le même remede, & j'ai guéri heureuſement pluſieurs malades attaqués des petites véroles confluentes les plus terribles, en prenant garde que pendant tout le cours de la maladie, ils ne goûtaſſent abſolument rien que de la tiſane d'orge, des émulſions, du jus de citron, du ſucre, des eſprits acides, de l'eau de fontaine, & en m'abſtenant ſur-tout de l'uſage des narcotiques.

Je preſcris les eſprits acides, non ſeulement dans la fievre de ſuppuration, mais auſſi toutes les fois que la fievre eſt trop allumée, & ils n'ont pas encore trompé mon attente. Tout nouvellement, j'ai eu à traiter une fille de dix ans chez qui il ſe manifeſta, environ la

ſoixantieme heure de la maladie, une fievre ſi violente accompagnée de délire, d'angoiſſe, & de je ne ſais quelles taches très-petites & brunes à la peau, qui étoient ſans doute des ecchymoſes occaſionnées par la violence de la fievre, que j'étois en peine de ce qui en réſulteroit. Après un lavement, je lui fis prendre trois dragmes d'eſprit acide dans l'eſpace de quatre heures. La fievre diminuoit peu à peu. La malade paſſa une nuit tranquille, & le matin il ſe manifeſta une roſée de ſueur avec les premieres puſtules d'une petite vérole très-bénigne. Je donne ces acides à très-grandes doſes dans la fievre de ſuppuration, & j'ai guéri en dernier lieu une malade qui n'a avalé dans l'eſpace de quarante heures que deux onces d'eſprit de ſoufre avec du ſirop de violettes, & de très-légeres émulſions.

J'ai vu cette automne des enfans attaqués de ſaignemens de nez & de piſſement de ſang, avec de vilains boutons & un pouls très-fréquent, qui ſe ſont guéris heureuſement en ne prenant pour toute nourriture, pour toute boiſſon & pour tout remede, que de grandes doſes d'eſprit acide adouci avec du ſirop du fruit du murier des hayes. Je n'ignore pas que des auteurs de poids con-

ſeillent en pareil cas l'uſage de divers aſtringens, de l'alun, du cachou, du ſang de dragon : mais qu'il me ſoit permis de dire, ſauf le reſpect que je dois à de ſi grands médecins, que ces médicamens ont bien des inconvéniens, & que je n'oſe les preſcrire, les abandonnant à ceux qui les vantent & qui ſont plus habiles que moi. Leur principale vertu dépend d'un principe acide qu'il eſt plus ſûr de faire prendre tout pur.

D'autres conſeillent l'uſage de l'écorce du Pérou, que je ne veux pas priver des éloges qu'elle mérite dans le traitement de la petite vérole : mais j'avoue que je ne l'ai pas encore employée dans une fievre ſecondaire un peu conſidérable, après cette maladie qui eſt véritablement inflammatoire, parce qu'il ne m'a jamais paru qu'on pût l'employer ſûrement. Et je voudrois qu'on l'employât avec précaution dans le piſſement de ſang. Elle ne paroît aſſurément pas propre à remplir les indications de la fievre ſecondaire; elle eſt en oppoſition avec quelques-unes : mais comme elle eſt fort utile dans les fievres malignes, elle l'eſt auſſi dans ces petites véroles malignes où on voit que les fibres ſont relâchées, que le ſang eſt diſſous & putride, que la foibleſſe eſt très-grande, & qu'on a à

tout

tout moment à craindre qu'un ſang gâté & putride ne donne lieu à la gangrene. Alors en prenant le quinquina pendant tout le cours de la maladie, à la doſe de trois, quatre ou cinq dragmes par jour, il fait prendre à la maladie une tournure favorable. Chez un enfant de douze ans à qui, après une terrible maladie, il étoit tombé une partie de la machoire inférieure, il a très-bien terminé la cure en le donnant à très-petites doſes, mais ſouvent réitérées; il buvoit en même tems du lait de vache qui lui ſervoit de nourriture en en prenant ſouvent par cuillerées. Le quinquina eſt auſſi utile contre cette fievre lente qui eſt quelquefois la ſuite d'une petite vérole très-fâcheuſe, mal traitée ou maligne, & il prévient la conſomption. Enfin on l'emploie utilement, lorſqu'il arrive, comme je l'ai vu, qu'une fievre intermittente ſe joint à la petite vérole. Dans tous les autres cas, il n'eſt pas auſſi utile, ſi tant eſt qu'il ait alors quelque utilité.

Un remede dont les vertus ne different pas beaucoup de celles du quinquina, c'eſt le camphre, que vous avez employé le premier dans le traitement de la petite vérole; pratique que pluſieurs médecins ont ſuivie d'après votre exem-

ple, & que j'ai vu très-bien réuſſir dans quelques eſpeces de petites véroles malignes, en combinant cet uſage de camphre avec celui des acides. Voici quelles ſont ſes vertus dans cette maladie, comme je l'ai appris par l'expérience : il ranime doucement les forces ; en agiſſant ſur les fibres comme un ſtimulant modéré, il réſiſte au virus putride, & le porte à la peau ; il n'eſt perſonne qui ne comprenne très-facilement combien ces vertus le rendent utile dans certaines petites véroles. On comprendra en même tems qu'il pourra le plus ſouvent être nuiſible.

Il poſſede pluſieurs des propriétés de l'opium, & il eſt exempt de pluſieurs de ſes défauts, auſſi devroit-on ſouvent le ſubſtituer à la place de ce remede : dans certains cas, il n'eſt point mal-à-propos de les marier enſemble, & je vois que déja en 1564 ce mêlange fut employé dans la peſte, qui eſt la plus maligne de toutes les maladies, & qu'il étoit fort du goût de CONRAD GESNER, ce grand homme, que j'appellerois volontiers le HALLER de ſon ſiecle, du moins pour la médecine ; car perſonne n'ignore, à moins que d'être tout-à-fait novice dans l'hiſtoire civile & eccléſiaſtique, que ce ſiecle a eu ſes HALLER qui étoient vos

ancêtres, & dont les uns étoient grands théologiens, les autres grands politiques; que CHR. HALLER, d'heureuse mémoire, a été notre réformateur en 1528, & que la république de Berne à eu des avoyers de ce nom qui ont mérité de grands éloges, en tenant les rênes du gouvernement, & à la tête des armées.

Je reviens aux acides dont l'usage procure au malade les avantages suivans: 1°. la salive s'écoule sans discontinuer, ce qui à la vérité empêche le sommeil, comme je l'ai déja dit; mais qu'importe encore un coup? La destruction des causes de la maladie est un sommeil pour les malades, & cet écoulement est facile; car pendant qu'on fait usage des acides, la salive ne s'épaissit pas, & la salivation ne dure pas si longtems; car 2°. l'urine coule fort abondamment, & soustrait la matiere de la salivation. 3°. Le ventre, que les narcotiques constipent fortement, est libre pendant qu'on use des acides, & les lavemens seuls procurent souvent de copieuses évacuations. Il n'en résulte jamais cette diarrhée dont j'ai parlé plus haut, qui est causée par des impuretés âcres, amassées dans les intestins ou déposées sur ces parties, laquelle n'est jamais exempte de danger;

car autant il eſt utile que le ventre ſoit libre pendant tout le cours de la maladie, autant il convient qu'il ſoit un peu plus relâché, ſoit de lui-même, ſoit par le ſecours de l'art, dans le tems de la ſuppuration, autant auſſi eſt nuiſible une diarrhée abondante qui ſurvient tout d'un coup ſur la fin du deſſéchement. 4°. La fievre, la chaleur, la ſoif, l'angoiſſe & la démangeaiſon augmentent beaucoup moins.

5°. On n'a point d'eſquinancie à craindre, & ce que j'ai ſouvent admiré & que j'attribue à je ne ſais quelle vertu ſpécifique des acides, je n'ai jamais obſervé ni délire, ni phrénéſie, pendant leur uſage.

6°. Mr. DE HAEN, cet homme né pour avancer les progrès de la pratique, ſe plaint *qu'il eſt une cauſe bien difficile à découvrir, qui change les petites véroles les plus bénignes en malignes, & qu'on a vu quelquefois la petite vérole ſe terminer par une mort ſubite, ſans aucun affaiſſement des boutons.* SYDENHAM, FREIND & d'autres s'en ſont plaints; & j'ai vu l'un & l'autre de ces cas. En 1755, je fus appellé pour un enfant le dixieme jour de la maladie, je le trouvai déja mort, ayant une petite vérole très-belle & diſcrette à la vérité, mais dont les bou-

tons étoient nombreux : cet enfant, à ce qu'on me dit, qui jusques-là avoit été bien suivant son état, avoit été tout-à-coup attaqué d'une cruelle douleur de tête & avoit expiré au bout de deux heures : on ne voulut pas consentir à l'ouverture du cadavre ; il se seroit sans doute trouvé du pus dans la tête. Mais d'où est-ce que ce pus avoit été repompé, les pustules étant pleines ? Quelqu'un qui aura lu avec attention les ouvrages de Mr. DE HAEN n'ignorera pas quelle pouvoit en être la source.

J'ai vu plusieurs autres malades qui ayant une petite vérole assez légere, étoient attaqués de symptômes irréguliers, sur-tout dans le tems de la suppuration ; la maladie de bénigne qu'elle étoit devenoit maligne. Quelquefois j'ai pu, à l'aide de DIEU, écarter le danger, d'autres fois, cela ne m'a pas été possible. C'est toujours la réforption d'un miasme putride qui est la cause de ces tristes changemens ; car c'est de la putridité que vient la malignité, ou bien on meurt souvent de mort subite, parce qu'il se fait un dépôt de cette matiere putride sur quelque partie noble. J'ai vu une inflammation du foie mortelle, provenant d'une pareille cause. L'illustre premier médecin de la maison d'Autri-

che a averti que ces cas arrivent rarement, lorſqu'on emploie la ſalutaire méthode qu'il décrit : il eſt permis de douter s'ils ont lieu, lorſqu'on fait uſage des acides minéraux ; car je ne l'ai pas encore vu, & cela n'eſt pas étonnant, car tout ce qui ſe mêle de nuiſible au ſang eſt corrigé ſur le champ, & s'évacue par des couloirs qui ſont toujours ouverts.

7°. Je n'ai jamais obſervé, même après les petites véroles les plus fâcheuſes, les reliquats inquiétans & ſouvent inſurmontables que produiſent par-ci par-là ces dépôts d'un virus retenu & qui n'a pas été dompté.

J'emploie les acides minéraux en tout tems, toutes les fois que la fievre augmente trop, & toujours lorſque la maladie eſt un peu grave, dès la premiere attaque de la fievre de ſuppuration, juſqu'au moment où elle a tellement diminué, que je puis en conclure avec aſſurance qu'il n'y a plus de danger. Ce remede utile n'a trompé mon eſpérance que deux fois, chez deux femmes âgées de cinquante ans dont la ſanté étoit déja très-mauvaiſe, & que je ne pus voir que rarement, parce qu'elles étoient à la campagne : & une expérience multipliée m'a conduit à la ferme perſuaſion que les acides minéraux ſont le meilleur

frein, connu jusqu'ici, qu'on puisse opposer à la furie de la petite vérole : c'est pourquoi je prie instamment tous les médecins d'en faire l'expérience, autant qu'ils le pourront, sans faire usage des narcotiques ; car on peut espérer avec assurance qu'on guérira, par le moyen de ces acides, les petites véroles les plus terribles, qu'on ne pourroit pas guérir par les autres méthodes les plus excellentes.

Mais j'avertis encore une fois quiconque voudra éprouver les vertus des acides, de prendre garde de ne pas se servir des narcotiques qui leur ôteroient de leur efficacité ; car les vertus des uns sont entiérement opposées à celles des autres. Qu'il me soit permis de mettre en peu de mots cette différence sous les yeux. Les narcotiques augmentent la chaleur & la putridité ; les esprits acides corrigent ces mauvaises qualités : les premiers de ces remedes augmentent la difficulté de respirer & l'angoisse ; les seconds les diminuent : après l'usage des narcotiques, les secrétions du ventre, des reins & des glandes salivaires, cessent ; elles augmentent lorsqu'on use des acides. Les remedes tirés du pavot offusquent l'entendement, les acides en dissipent les nuages : en un mot, les pro-

priétés de ces remedes n'ont rien de commun, elles ſont toutes oppoſées entr'elles. Qu'on compare les unes & les autres avec les indications de la petite vérole, & qu'on choiſiſſe.

Il me reſte à faire une ſeule obſervation ſur les eſprits acides, à laquelle je voudrois qu'on fît attention. Puiſqu'on s'accorde unanimement à recommander les acides végétaux, pourquoi n'a-t-on pas averti qu'il falloit recourir aux plus puiſſants acides toutes les fois que les plus foibles n'ont pas aſſez d'efficacité? Aſſurément ſi les eſpeces d'acides les plus foibles conviennent dans une maladie légere, on devra employer hardiment les acides les plus efficaces dans une maladie beaucoup plus grave.

Comme les eſprits acides ſont d'une ſi grande utilité lorſqu'on les avale, de même auſſi la vapeur du vinaigre, qu'HIPPOCRATE avoit déja recommandée, remédie promptement, & mieux que tous les autres moyens, à l'orthopnée variolique, qui vient de l'inflammation des poumons; je l'ai ſouvent employée, & elle a rarement trompé mon attente: & j'ai appris par la renommée que vous aviez ſauvé par le même moyen une femme de qualité qui étoit enceinte, dont on n'eſpéroit déja plus rien, & à

qui, suivant l'usage du lieu, les médecins auxquels on avoit confié le traitement, avoient peut-être fait prendre des remedes trop chauds. J'ai même vu quelquefois que la simple vapeur de l'eau chaude faisoit des merveilles.

Ne croyez cependant pas, mon illustre ami, que je mets uniquement ma confiance dans ces acides, point du tout; mais j'ai outre cela recours à tout ce qui a rapport à la méthode rafraichissante que j'ai déja recommandée, en m'abstenant seulement de l'opium, qui est contraire aux autres remedes.

Outre la saignée qui est inutile dans une petite vérole bénigne, qui est nuisible dans une petite vérole très-bénigne ou aussi dans une maligne, mais qu'il faut réiterer dans les commencemens, lorsque la maladie est violente; jusqu'à ce qu'on connoisse par l'état du pouls, par l'adoucissement de la peau & par la diminution des symptômes, que la disposition inflammatoire est résoute; que les parties enflammées sont dégagées & que la peau est amollie; il faut revenir à cette évacuation pendant le cours de la maladie, tout autant de fois qu'on a de nouveau lieu de craindre une vraie inflammation *& avant l'éruption*, pour me servir des termes de PATIN;

& pendant l'éruption même, & après qu'elle eſt complette, car la maladie même eſt toute dans le ſang, c'eſt pourquoi ceux qui évitent la ſaignée commettent une faute très-grave : outre la ſaignée, dis-je, je fais ſur-tout grand cas des lavemens, des bains de pieds & d'un long ſéjour hors du lit, dans le tems que la fievre eſt la plus forte. Et ſuivant ce que m'a appris une expérience multipliée, j'entre dans les idées de SYDENHAM par rapport à ce qu'il dit des effets dangereux du lit; & je n'en ſuis point détourné par ce que le célebre MEAD a oppoſé à ſon ſentiment.

Une femme groſſe âgée de trente & quelques années ſe trouvoit dans un cas très-grave; elle étoit couverte d'une petite vérole très-confluente, je la fis tenir aſſiſe pendant ſeptante heures au milieu de ſa chambre, qui étoit aërée de tous côtés : cette méthode m'a toujours procuré pluſieurs avantages; car 1°. la fievre diminue; 2°. la reſpiration en eſt plus aiſée; 3°. les humeurs ne ſe jettent pas à la tête, mais elles deſcendent aux mains & aux pieds qui ſont moins élevés; 4°. les reins s'échauffent moins, les urines coulent plus aiſément; 5°. les émanations du corps ne ſont pas retenues dans des linges remplis de matieres

putrides, mais elles s'échappent continuellement ; 6°. l'air se renouvelle sans cesse, & je l'atteste de bonne foi ; j'ai vu le plus souvent qu'au moment où les malades quittoient le lit, la tournure de la maladie de sinistre qu'elle étoit devenoit favorable. Je ne prétens pourtant pas nier qu'il est des cas où la petite vérole demande qu'on garde le lit, j'en serois démenti par l'expérience journaliere. Mais je parle maintenant d'une fievre de suppuration considérable & d'une maladie inflammatoire.

C'est ici le lieu de parler du rafraichissement de l'air qui est souvent si nécessaire, sur-tout lorsque la petite vérole regne pendant les mois d'été ; on se procure à coup sûr ce rafraichissement en aspergeant les planchers, l'intérieur des murailles & même leur extérieur, si elles sont exposées au soleil, & par l'évaporation d'un vase plein d'eau, où l'on met tremper des branches de saule ou de frêne, pratique dont les anciens médecins, sur-tout les méthodistes, faisoient beaucoup de cas, que peu de modernes emploient & dont je me suis très-bien trouvé par moi-même dans les grandes chaleurs, en en faisant l'essai dans ma propre chambre, lors même que j'étois en santé.

Il eſt auſſi néceſſaire de changer de chemiſe, quoiqu'en puiſſent dire ceux qui ſe récrient aujourd'hui contre cet uſage; car lors de la ſuppuration, les boutons qui s'ouvrent ſaliſſent horriblement les chemiſes, & il eſt dangereux pour les malades de reſter enveloppés dans des linges ainſi remplis de putridité.

Par le moyen des bains de pieds ou d'une application continuelle de fomentations émollientes, je diſpoſe les pieds & les jambes de façon qu'ils reçoivent aiſément les humeurs qui s'y portent; outre cela, je fais appliquer à la plante des pieds des épiſpaſtiques, qui y attirent les amas d'humeurs. L'effet de ce topique eſt tel que ceux qui n'en ont pas fait l'expérience ne pourroient pas ſe l'imaginer, & cela en faiſant enfler les parties inférieures, déſenfler les ſupérieures, & en appaiſant la fievre, qui fait que le pouls eſt d'une fréquence qui, dans toute autre maladie, ſeroit bientôt mortelle. J'ai vu cette année une malade dont le cou étoit horriblement enflé, mais qui dans l'eſpace de vingt minutes ſe trouva déſenflé au point de n'avoir plus que la moitié du diametre qu'il avoit, & cela après qu'on eut fait ſortir la malade du lit & qu'on lui eût appli-

qué les ſinapiſmes. Il eſt vrai qu'elle ſouffroit aux pieds de terribles douleurs, que je lui conſeillai de ſupporter pendant deux heures; alors les jambes étant fort enflées, je fis ôter les ſinapiſmes, & tout fut appaiſé.

Souvent il ne ſuffit pas de tremper les jambes dans l'eau tiede; il faut y baigner tout le corps. Et il n'y a point de remede plus excellent que celui-là; il appaiſe en même tems merveilleuſement l'inflammation, car il eſt le plus puiſſant de tous les remedes rafraichiſſans, & il amollit la peau au-delà de ce qu'on pourroit l'eſpérer. Il eſt ſur-tout fort avantageux aux enfans, & on doit des éloges à BOUVARD, premier médecin de LOUIS XIII, & pere du triſayeul du célebre praticien de ce nom, qui exerce aujourd'hui la médecine à Paris, de ce qu'il a, autant que je m'en ſouviens, été le premier à rétablir l'uſage de ce remede environ l'an 1630; remede qui avoit été derechef preſque entiérement oublié, mais que l'illuſtre SENAC a remis en vogue avec un grand applaudiſſement, & que le peuple même emploie tous les jours en Hongrie avec un ſuccès admirable, ſuivant le témoignage de Mr. FISCHER. La peau des adultes étant plus dure a quelquefois beſoin

d'être humectée par la vapeur de l'eau qui eſt plus émolliente ; il eſt un moyen facile de l'appliquer ; le malade étant aſſis tout nud, on lui fait tenir les jambes dans un vaſe rempli d'eau tiede, tandis qu'il a le corps enveloppé dans un gros linge ou dans un drap qui retient la vapeur, laquelle s'applique ainſi très-bien à tout le corps, excepté la tête ; on peut l'augmenter à volonté en ajoutant de l'eau chaude.

Il ne doit pas ſeulement être queſtion d'alimens pendant tout le cours de la fievre de ſuppuration, & il eſt fort à ſouhaiter que les malades ne prennent rien de nourriſſant pendant ce tems-là. Les émulſions nourriſſent beaucoup & ne conviennent guere, tandis que les eſprits acides ſont néceſſaires ; auſſi n'ordonné-je alors que des émulſions très-légeres, & le plus ſouvent je les ai miſes de côté : mais pluſieurs malades les demandent avec beaucoup d'inſtances, car elles adouciſſent agréablement toute la ſurface des levres de l'intérieur de la bouche, qu'une longue ſalivation a écorchées, tandis qu'au contraire toutes les autres boiſſons irritent ces parties.

Je conſeille pourtant volontiers d'uſer des fruits fondans aigrelets, qui font tant de plaiſir aux malades, qui abattent la

chaleur & la fievre, qui réſiſtent à la putridité, & mettent en jeu les couloirs. Ils ſont ſur-tout utiles aux enfans en leur tenant le ventre libre, ce qui fait qu'il eſt moins néceſſaire de leur donner des lavemens, dont l'application excite ſouvent leurs pleurs. En été, j'ai fait un grand uſage des fraiſes, des framboiſes, des ceriſes & des griottes; en automne j'ai fait uſage des raiſins, mais en moindre quantité. J'ai guéri un malade âgé de vingt-cinq ans, à qui j'avois perſuadé que la diete la plus légere étoit la meilleure; il n'avala rien pendant les treize premiers jours que de légeres émulſions, & perſonne n'a jamais été moins malade avec un pareil nombre de boutons.

Lorſque cette maladie n'eſt pas trop grave, les pauvres s'en tirent en buvant abondamment du petit-lait; mais quand la maladie eſt trop grave, ce moyen de guériſon ne ſuffit pas, & il faut aiguiſer le petit-lait avec du vinaigre. Car cette eſpece de mélange eſt un remede qui coute peu, mais qui a plus de vertu que le petit-lait ſeul & qui chaſſe très-bien les fievres putrides qui ne ſont pas d'un bien mauvais caractere.

Je délaye la ſalive trop épaiſſe & je débouche les narines obſtruées, en in-

jectant par le moyen d'une seringue de l'oxymel délayé avec de l'eau tiede ; il est surprenant combien cela soulage les malades ; car les injections réussissent beaucoup mieux que les gargarismes. Cela paroîtra peut-être n'être qu'une bagatelle à des gens sans expérience ; mais il vous sera aisé d'en sentir l'importance. J'ai vu la fréquence du pouls & l'anxieté diminuer sensiblement, après avoir procuré le débouchement du nez par de continuelles injections.

J'ai soin de faire ouvrir continuellement les pustules non-seulement du visage, mais aussi du cou, des mains, des bras, des jambes, des pieds, de tout le corps enfin, sur-tout celles du visage, du cou & des extrêmités, parce que dans ces dernieres parties elles sont pour l'ordinaire plus nombreuses, plus grosses, & que la peau en est plus tendue ; à mesure qu'on les ouvre, les parties se désenflent, les douleurs diminuent & tous les symptômes s'appaisent. Je ne puis pas assez dire de bien des avantages que procure cette méthode, qui avoit déja été recommandée par les Arabes, que quelques-uns ont ensuite détestée, & que d'autres ont trouvée fort de leur goût, & sur-tout FELIX PLATER médecin distingué, qui dans la vue de con-

ſerver ſeulement la beauté du viſage a très-bien averti, *que ſi on n'ouvre pas les puſtules de bonne heure avec une aiguille ou avec un ſtilet pointu* (des ciſeaux valent mieux) *le pus étant retenu, il ronge les chairs, qu'il en réſulte de petits ulceres creux, & qu'il reſte une cicatrice creuſe.* Il ordonne enſuite qu'on eſſuye ſouvent le pus & la matiere ichoreuſe; & il avoit déja obſervé *que les meres ſe mettent trop en peine d'éviter que le frottement occaſionné par la démangeaiſon ne déchire les puſtules, dans l'idée que c'eſt ce qui donne lieu à des cicatrices creuſes, tandis que cela arrive plutôt, comme je l'ai dit, de ce que les puſtules n'ont pas été entamées & de ce qu'elles ſe ſont ouvertes trop tard.*

Mais cette méthode procure un autre avantage plus important que PLATER n'a pas apperçu, c'eſt qu'elle prévient la réſorption du pus; & que la peau étant relâchée & les douleurs étant diminuées, la violente irritation qui en réſultoit & qui entretenoit la fievre ceſſe; & puis le viſage & le cou étant plus vîte déſenflés par ce moyen, les humeurs ſe portent moins au cerveau. Et il n'y auroit point de méthode plus propre à appaiſer ſûrement la fievre ſecondaire que celle d'ouvrir & d'eſſuyer ſans ceſſe tous les

boutons par tout le corps, à mesure qu'ils se rempliroient. Mais dans le siecle où PLATER vivoit, on n'étoit pas au fait du caractere de la fievre secondaire. RIVIERE, qui est venu après lui, a bien averti que c'étoit une fievre putride, qu'il falloit guérir par la saignée, par les purgations & par les rafraichissans; mais il ne paroît pourtant pas qu'il en ait connu les véritables causes; cette connoissance étoit réservée à notre siecle. HOLLAND a été le premier, si je ne me trompe, qui ait indiqué l'ouverture des boutons, que les anciens n'avoient conseillée que comme un moyen de conserver la beauté, à titre de remede de cette maladie.

J'ai observé une diarrhée critique, même chez des enfans à la mammelle, mais ç'a été rarement. J'en ai vu un plus grand nombre, qui étant à peine âgés de quatre ans essuyoient la salivation & une constipation, à laquelle je n'ai jamais tardé de remédier plus de deux jours, même dans la petite vérole la plus bénigne.

J'ai guéri une fille qui, sans avoir aucun bouton le troisieme jour de la maladie, saliva tout d'un coup si abondamment pendant deux heures, que sa mere crut qu'elle en avoit craché quelques li-

vres. La ſalivation s'arrêta ſubitement, il ſurvint une fievre violente ; la ſalive recommença à couler le cinquieme jour, & quoique la petite vérole fût très-diſcrette, elle coula aſſez copieuſement juſqu'au onzieme jour. Il eſt dans pluſieurs cas une néceſſité mécanique qui oblige à ſaliver ; mais eſt-ce que le virus variolique eſt de nature à ſe porter préférablement aux glandes ſalivaires ? Pluſieurs choſes ſemblent l'indiquer.

Nous entendons ſouvent les malades ſe plaindre d'eſquinancie, ils l'attribuent aux puſtules de la gorge, mais mal-à-propos ; elle eſt l'effet de l'engorgement inflammatoire du pharynx & des parties voiſines, elle préſage ſouvent la ſalivation, & je regarde les boutons à la gorge, comme un accident des plus rares. J'ai vu tout le corps couvert de boutons très-nombreux, tandis qu'il n'en paroiſſoit aucun à l'intérieur des levres, lequel j'ai pourtant vu en être attaqué d'autres fois, auſſi-bien que le bout de la langue ; mais ces boutons parcouroient promptement tous leurs tems. Il eſt rare qu'ils montent au-deſſus du bord des narines, & je ne me rappelle pas d'avoir vu des malades qui crachaſſent des croûtes, ou qui en évacuaſſent par les ſelles.

J'ai disséqué autrefois quatre cadavres, sur l'épiderme desquels un nouveau bouton n'auroit pas pu trouver place ; il n'en parut aucun tout le long du canal alimentaire, ni dans le larynx, ni dans la trachée, ni dans le poumon. Et assurément j'ai de la peine à comprendre comment ont pu vivre ceux qui, suivant le narré de plusieurs auteurs, ont eu le larynx, la trachée & les lobes du poumon couverts de boutons ; j'ai de la peine à comprendre comment l'irritation de la glotte & du larynx, & comment le pus qui distilloit continuellement dans la trachée & dans les bronches, n'ont pas excité très-promptement une toux mortelle. J'ai trouvé, il est vrai, ces parties enflammées, putrides & dégoutantes de pus, mais il n'y avoit pas une pustule.

En raisonnant *à priori*, il ne sera pas non plus fort aisé de se persuader que ces parties soient couvertes de boutons ; car il n'y auroit point de pustules varioliques cutanées, si l'épiderme étoit aussi molle, aussi lache & aussi chaude que *l'épithelium* (†). Ceux qui ont l'épider-

(†) Je ne trouve point de mot françois qui réponde à celui-là, qui désigne cette peau mince qui couvre l'intérieur des levres, de la bouche, &c.

me fait de maniere qu'il reſſemble à *l'épithelium*, ont très-peu de boutons ; je n'en veux point d'autre témoin que Mr. FISCHER ; & aſſurément je ne croirai pas, à moins que je ne le voie de mes yeux, que le virus variolique diſtend cette peau intérieure qui lui donne une iſſue ſi aiſée. Ceux qui affirment l'exiſtence de la petite vérole interne, de qui le témoignage eſt pourtant de poids, & parmi leſquels ſe trouve à mon grand étonnement l'illuſtre GUNZ, ont-ils peut-être conclu que ces puſtules avoient lieu à cauſe de l'ulcération ? J'ai vu avec bien du plaiſir que vos obſervations s'accordoient très-bien avec les miennes, & les unes & les autres font bien voir quel cas il faut faire de l'hypotheſe d'un célebre chirurgien François, qui s'eſt imaginé que les fievres malignes ſont une dartre de l'eſtomac.

J'ajouterai une ſeule obſervation ſur les purgatifs. Dans les petites véroles confluentes & dans les diſcretes dont les boutons ſont nombreux, j'emploie la manne dès la premiere attaque de la fievre de ſuppuration dans la vue de purger, & j'ai vu que le malade faiſoit trois, quatre juſqu'à cinq ſelles, déja le neuvieme jour de la maladie ; je n'en diſcontinue point l'uſage les jours ſuivans.

Je ne me ſuis jamais repenti de cette méthode, & les autres médecins qui l'eſſayeront ne s'en repentiront certainement pas. Je vois pourtant que tous les autres médecins purgent plus tard ; mais j'eſpere que la méthode de purger d'abord n'éprouvera pas de contradictions, puiſqu'elle eſt autoriſée par la raiſon & confirmée par une expérience multipliée. Dans les petites véroles moins graves, je purge auſſi-tôt que le viſage devient jaune, & cela réuſſit mieux que d'attendre de procurer cette évacuation que le deſſéchement ait lieu, comme c'eſt la coutume de preſque tous les praticiens.

Je ſuis ſûr que ces purgations données à tems préviennent les ſuites de la maladie, & aſſurément une ſeule purgation donnée de bonne heure dans ce deſſein fait plus de bien, tandis que les humeurs étant encore mobiles coulent plus facilement, que trois ou quatre données plus tard. Une purgation donnée d'abord prévient cette ſeconde ſuppuration des puſtules qui ſuit quelquefois le deſſéchement. La peau ulcerée rend une ſi grande quantité de pus que tout le ſang paroît tomber en ſuppuration, elle ſe couvre de croutes très-épaiſſes, & les linges, que le pus rend

bientôt roides, excitent par-tout de nouvelles excoriations ; le malade a une petite fievre & maigrit. Heureuſement ce cas eſt rare, & je ne l'ai jamais vu que chez des ſujets cacochymiques ou mal traités, lorſqu'on avoit trop tardé à les purger. On y remédie avec ſuccès en lâchant le ventre, en faiſant boire du lait, ſeul ou accompagné de l'uſage du quinquina.

Cette maladie a laiſſé des reliquats différens & plus graves chez des malades qu'on avoit négligé de traiter, ou ce qui eſt encore plus dangereux qu'on avoit mal traités. Entre pluſieurs de ces cas, j'en rapporterai un qui eſt arrivé nouvellement. Un garçon de ſix ans s'étoit paſſablement bien tiré d'une petite vérole diſcrette aſſez nombreuſe, ſi ce n'eſt que l'œil droit qui étoit rouge dès le commencement, & dont la ſclérotique étoit couverte de boutons blancs, s'étoit de nouveau enflammé ſur la fin de la maladie, & que la cornée étoit couverte de puſtules. Le mal avoit tellement augmenté que les paupieres étant entiérement enflées & enflammées, je ne pus ni les ouvrir, ni voir l'œil. On avoit employé pluſieurs remedes nuiſibles ; on eut enfin recours à moi, dans la crainte que l'œil ne tombât en ſuppuration.

J'ordonnai qu'on appliquât sur l'œil pendant deux jours un cataplasme de mie de pain & de lait, & qu'on mît en même tems le malade à une diete légere. Trois jours après, l'inflammation étant un peu diminuée, j'écartai doucement les paupieres, non cependant sans faire couler des larmes, & je vis que toute la cornée étoit couverte d'une tumeur blanchâtre. Je voulus qu'on continuât l'application du même cataplasme, encore pendant deux jours. Le mal prit une meilleure tournure, car les douleurs diminuoient & la tumeur s'amollissoit. La meme application ayant été continuée, le pus s'écoula le huitieme jour, & les douleurs cesserent. J'eus soin qu'on ajoutât pendant deux jours à ce cataplasme des fleurs de camomille & de sureau : alors ne craignant plus l'inflammation, je fis seulement appliquer des linges très-doux & trempés dans une décoction aqueuse de fleurs résolutives & de racine de fenouil, à laquelle on avoit ajouté une quatrieme partie de vin. Enfin toute la pellicule étant enlevée, il ne resta qu'une tache, qui fut bientôt dissipée par le moyen d'un collyre, & la vue redevint bonne. Un autre enfant, comme je m'en suis assuré, & dont la petite vérole n'avoit pas été fâcheuse, a perdu la vue, mais

mais on l'avoit traité par une autre méthode.

Quelle étoit cette maladie? Etoit-ce une puſtule variolique? Il paroît que c'en étoit une, & que ſi on l'avoit mal traitée un peu plus long-tems, elle ſe ſeroit durcie en dégénérant en un ſquirrhe, qui auroit défiguré l'œil pour toujours & auroit empêché la vue, ou bien elle auroit entiérement détruit l'œil par la gangrene ou par la ſuppuration.

Toutes les fois qu'il m'eſt arrivé de voir la même partie attaquée d'une puſtule, j'ai eu ſoin de faire appliquer continuellement du lait, qui eſt de toutes les fomentations la plus émolliente; c'eſt un cas qui par bonheur n'arrive pas fréquemment, & dans lequel il eſt à-propos qu'un chirurgien faſſe uſage de ſes ciſeaux. Mais ſouvent les puſtules pouſſent à la ſclérotique & ſont accompagnées d'un larmoyement continuel, cependant ſans aucun danger.

Toutes les autres ſuites de la petite vérole viennent, ou 1°. de ce que la maladie ayant été grave, les forces en ont été abattues; on les rétablit par le moyen du lait, du quinquina & de l'exercice. Ou 2°. de ce qu'il s'eſt fait un dépôt de pus quelque part. On y remédie par une diete légere & antiputride, en

évacuant le pus ſuivant les regles de l'art, ou en faiſant ſon poſſible pour le chaſſer vers des parties ignobles. 3°. Ou bien elles ſont l'effet de la léſion de quelque partie; alors la meilleure méthode conſiſte à une diete légere & adouciſſante, à lâcher ſouvent le ventre, & à appliquer des fomentations très-émollientes ſur la partie malade.

Il eſt en général trois préceptes dont l'obſervation ſoigneuſe eſt fort propre à prévenir tous ces fâcheux accidens. 1°. D'éviter un air chaux & enfermé, & les remedes échauffans. 2°. De s'abſtenir rigoureuſement de la viande, des bouillons, des œufs & du vin, auſſi long-tems qu'il y a du pus ou de la fievre: c'eſt ce dont vous avez très-bien averti il y a vingt-cinq ans. 3°. De purger de bonne heure.

Dans les épidémies les plus bénignes, il y a des eſpeces de petites véroles anomales, qui ne pouvant être attribuées à un vice de l'air, doivent s'expliquer d'après les cauſes morbifiques propres au malade. Mon deſſein n'eſt pas de les rapporter toutes; il ſuffira que j'indique les principales que j'ai obſervées le plus ſouvent. Les enfans qui ont le ventre rempli de mauvaiſes humeurs ſont attaqués de ſymptômes aſſez

graves, qui ſont étrangers à la maladie, dans le tems que la chaleur de la fievre corrompt ces impuretés, qui demandent néceſſairement d'être évacuées par des remedes appropriés.

On reconnoît que cette cauſe a lieu, 1°. ou à un mal de tête ou à un aſſoupiſſement ſouvent inſurmontable & plus fort que la fievre; 2°. à la puanteur de la bouche, au dégoût & aux nauſées qui ſubſiſtent même après l'éruption; 3°. à la fievre qui continue avec de l'angoiſſe, après une éruption bénigne; 4°. à la puanteur des ſelles, & ſouvent à une diarrhée fétide, ſans que les puſtules s'affaiſſent. J'ai vu en pareils cas quelques malades faire impunément juſqu'à quarante ſelles & au-delà, dans l'eſpace de vingt-quatre heures. Combien de maux ne s'enſuit-il pas, lorſqu'on ſupprime à contre-tems cette évacuation, lorſque dans les petites véroles diſcretes on retient au-dedans du corps le venin, qu'une diarrhée ſalutaire évacuoit & qui étoit incapable de nuire; en donnant de la confection ou de la thériaque, la chaleur augmente ſur le champ, il pouſſe un grand nombre de boutons; les aſſiſtans s'en réjouiſſent; mais le malade en pleurera dans le tems de la ſuppuration; 5°. au délire; 6°. à

une urine crue & trouble, ſans parler de quelques autres ſymptômes. Pendant ce tems-là les puſtules croiſſent très-bien durant quelques jours, mais ſur la fin de la maturation & dans les premiers tems de la fievre de ſuppuration, tout ſe dérange, & le malade, quoiqu'ayant une petite vérole bénigne, eſt attaqué à la fois des ſymptômes les plus graves, & il meurt dans le délire, la léthargie, avec l'orthopnée, la tympanite, une diarrhée fétide, un pouls irrégulier & un abattement complet des forces.

Lorſque j'ai été appellé au commencement de la maladie, j'ai toujours pu prévenir ces funeſtes ſymptômes en purgeant le malade tous les jours; déja dès le troiſieme jour de la maladie, en faiſant uſage de la crême de tartre & des tamarins, & à meſure que le ventre ſe lâchoit, tous les ſymptômes ſe diſſipoient, & j'en ai vu un ſi heureux effet que dans le tems de la ſuppuration, le malade, après avoir été purgé tant de fois, étoit preſque en état de ſe paſſer de remedes. Je purge les enfans indociles ſans qu'ils le ſachent, en mêlant dans leur boiſſon ordinaire une diſſolution de tartre émétique à une doſe capable d'émouvoir les inteſtins, mais non

pas l'eſtomac. Lorſqu'on m'a appellé tard, le dixieme ou le onzieme jour, la maladie étant déja devenue violente, j'ai vu quelquefois que les remedes étoient ſans ſuccès, d'autres fois ils ont été efficaces. Les ſeuls ſecours dont on peut eſpérer quelque choſe ſont une purgation donnée d'abord, un uſage abondant des acides, puis encore la purgation. J'ai vu une ſi grande putridité que j'ai été obligé de commencer par les acides, & d'y joindre d'abord après la purgation.

Dans une maladie qui n'eſt pas violente, le ſerpent reſte ſouvent longtems caché ſous l'herbe, & alors ce n'eſt qu'au bout de quelques jours qu'il ſe montre enfin tout à coup, & il en impoſe très-facilement, ſous l'apparence d'une autre maladie, à ceux qui ne ſont pas ſur leurs gardes; le médecin peut facilement tomber dans cette erreur, & elle eſt irréparable. Le ſeul moyen de ſauver le malade, c'eſt encore la purgation. J'ajouterai ici un exemple remarquable tiré de la rougeole. Il étoit une famille compoſée de ſix jeunes garçons dont deux étoient morts ci-devant de la rougeole étant à la campagne, deux autres s'en étoient tirés heureuſement; ayant eu une rougeole bénigne. Le ca-

det de tous, âgé de douze ans, prend la même maladie, qui paroit bénigne pendant les cinq premiers jours, si ce n'est que son haleine & ses selles sentoient mauvais. Le sixieme jour, le dessèchement ayant déja commencé, il fut tout d'un coup attaqué d'une orthopnée excessive, de sanglots, de nausées & de délire, avec un pouls très-irrégulier; les parens épouvantés viennent réclamer mon secours. Le concours des symptomes menaçoit d'une terrible fin : il n'y avoit aucune sorte d'inflammation ou de plethore, le venin n'étoit point rentré; tout cela venoit donc d'une saburre putride. Ce malade se refusoit à tous les remedes. Je pensai au kermès minéral que je lui fis prendre en très-petite dose dans de la confiture de cerises: il en avala un grain sans s'en douter; cela le fit vomir au-delà de ce que j'avois espéré. Le délire & l'orthopnée s'appaiserent. J'ordonnai un lavement; il prit encore un grain de kermès, il fit quatre selles, les urines coulerent abondamment; il survint une sueur copieuse, & au bout de trois heures le malade se remit entierement.

J'ai trouvé que dans d'autres cas semblables, l'oxymel scillitique étoit un excellent remede, & qui méritoit les élo-

ges qu'il y a déja longtems qu'on lui a donnés, & que SYDENHAM ne lui a pas refusés. Il mérite aussi des éloges dans d'autres cas, & une expérience multipliée m'a appris qu'on en peut dire ce que CONRAD GESNER disoit de son oxymel d'hellébore; *car il chasse merveilleusement du centre à la superficie les humeurs vénéneuses & les autres mauvaises humeurs.*

Trois semaines s'étant écoulées, une sœur du malade dont je viens de parler, âgée de seize ans, se trouva dans le même cas, si ce n'est qu'ayant l'esprit libre & souhaitant de prendre les remedes, elle avoit avalé d'elle-même de la manne: il s'ensuivit des selles très-fétides, & elle recouvra bientôt la santé, après avoir été aux portes de la mort. Deux de ses aînés, à ce que me dirent les parens, avoient rendu le dernier soupir peu d'heures après avoir été saignés.

L'anomalie qui vient de malignité est plus mauvaise dans la petite vérole. Je ne parlerai pas ici des signes de cette malignité, de ses especes, ni des raisons qui servent à excuser ce terme, cette matiere ayant été pleinement exposée dans un nouveau traité des fievres: il suffit de savoir qu'une foiblesse

extrême, un pouls très-petit, une fievre continuelle, & accompagnée de redoublemens irréguliers, qu'un délire léger, mais continuel, que des puſtules très-petites, aqueuſes, ichoreuſes, noires & des taches à la peau, que des hémorrhagies par tous les pores & par tous les couloirs, qu'une angoiſſe continuelle, le dégoût & l'apathie, ſont tout autant de caracteres non équivoques de malignité dans la petite vérole.

Dans tous ces cas, le traitement conſiſte à donner des acides & des antiputrides fortifians. Toutes les fois que l'alcaleſcence & la diſſolution chaude des humeurs paroiſſent prévaloir, il ne faut employer que les eſprits acides tout ſeuls. Lorſque les fluides ſont dans une diſpoſition de vapidité, & qu'il y a du relâchement dans les ſolides, il faut y joindre l'uſage des cantharides, du quinquina, du camphre, de la ſerpentaire: enfin, il faut employer complettement la méthode qu'ont enſeignée les médecins Anglois, qui ont ſouvent occaſion de voir cette maladie, & ſurtout la méthode du célebre HUXHAM. On retire ici un grand avantage de l'eſprit de vitriol & de la mixture ſimple, remede à la vérité dont la compoſition eſt mal aſſortie, mais qui eſt utile.

Le ſoufre doré d'antimoine mêlé avec le camphre ne manque pas non plus d'utilité, quoique ces remedes ſoient dangereux, comme la peſte dans une autre eſpece de petite vérole. Il ne faut pas trop craindre les ſecouſſes qu'occaſionne une légere doſe d'ipécacuanha; ce remede eſt d'un grand uſage dans des maladies analogues, & comme vous me l'avez déja appris il y a longtems, les Allemands le regardent comme un ſecret fameux dans le traitement de la fievre miliaire : & j'ai quelquefois enfreint avec ſuccès la loi rigoureuſe que je m'étois impoſée de m'abſtenir de faire vomir dans le traitement de la petite vérole.

Mais en voilà aſſez au ſujet de la petite vérole : ſi vous donnez votre approbation, Monſieur, à ce que j'en ai dit, je m'en réjouirai extrêmement; car elle me tient à préſent lieu de beaucoup d'autres, & lorſqu'il n'y aura plus lieu à l'envie de ceux qui voudroient en faire peu de cas, la poſtérité regardera cette approbation comme un témoignage de ma capacité.

FIN DU TOME PREMIER.